G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

51

La guilde des sanguinaires




G.-J. ARNAUD
LA COMPAGNIE DES GLACES
51
La guilde des sanguinaires
FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 51

LA GUILDE DES SANGUINAIRES

(*1990*)



CHAPITRE PREMIER

Depuis trois jours il pleuvait sur l'île du Titan, et c'était un véritable désastre. L'eau ravinait les flancs du volcan, emportait la faible couche de terre arable qui avait mis des mois à dégeler, était devenue de la boue épaisse, puis avait fini par sécher. Maintenant cet humus se retrouvait là-bas dans l'océan, formant autour de l'île des cercles concentriques d'un brun rouge au bord, jusqu'au jaune clair plus au large.

Il pleuvait et le vent s'élevait brusquement en tempête durant des heures, si bien que le dirigeable *Asia* annoncé par Liensun n'avait pu approcher pour décharger sa cargaison de nourriture. Il avait dû s'éloigner et le Kid ne savait pas si l'appareil reviendrait, profitant d'une accalmie, ou était retourné à China Voksal.

Fields trouva le Kid dans un profond abattement lorsqu'il pénétra dans son compartiment-bureau. Rien n'allait comme il le souhaitait, et le temps exécrable n'arrangeait rien. On devait prochainement utiliser cette terre arable, créer des terrasses pour y semer du blé, aménager des rizières.

— Tous nos projets sont anéantis, dit le Président Kid frileusement recroquevillé dans son fauteuil électrique, une couverture cachant ses jambes atrophiées. Toujours pas de nouvelles de Lien Rag ?

— Non, aucune… Même l'*Avenir Radieux* ne répond plus. Il est au-delà de nos possibilités radio. Comme l'*Asia*. Il a dû trouver refuge plus au nord.

— Il est sans doute rentré à China Voksal, soupira le Kid.

Son secrétaire particulier ne savait que faire pour lui redonner meilleur moral. Il était vrai que rien n'allait très fort sur cette île, presque un îlot. Les projets de digue pour gagner des terres sur l'océan n'avançaient guère. On

manquait de matériaux de toute sorte, de construction, d'étaiement. Le chantier du futur baleinier était également en panne, alors que l'on voyait à l'horizon souffler des troupeaux de cétacés. Les serres ne donnaient pas suffisamment de nourriture, qu'elles soient de culture ou d'élevage. Il n'y avait que la pêche qui apportait des protéines animales, et la chasse aux phoques sur des morceaux de la banquise à la dérive où ces animaux s'étaient réfugiés. Mais la population souhaitait avoir de la farine, de la viande, du sucre et quantité d'autres aliments ainsi que des tissus et des chaussures.

— Malgré le temps, les chasseurs de phoques sont partis, lui annonça Fields.

— Les braves gens… Rien ne les arrête dans leurs embarcations en peau de phoques, avec des moteurs vraiment à bout de souffle pour la plupart.

Des moteurs à huile de phoques très rustiques entraînant une hélice à trois pales qu'il avait fallu apprendre à fabriquer dans les ateliers de l'île.

— Murmose Bertold vous demande audience, annonça Fields. Elle est furieuse que l'*Asia* n'ait pu approcher de l'île pour la rapatrier à China Voksal.

— Que veut-elle ?

— Vous prouver qu'elle a été la victime d'une machination montée par Liensun qui voulait se débarrasser d'elle. Elle dit qu'on l'a fait boire à son insu et qu'elle n'a jamais déserté le dirigeable *Avenir Radieux*.

— Je ne la recevrai pas. Où en est-on avec le charbonnier ?

— La mise en place de moteurs à huile même couplés pose des problèmes que nos techniciens ne peuvent résoudre. Pour atteindre la puissance de l'ancienne machine à vapeur de ce cargo, il faudrait une technique et des ingénieurs que nous ne possédons pas.

Faisant rouler son fauteuil vers le hublot, le Kid examina son volcan. Avec cette pluie et ce vent du sud, le cratère paraissait éteint et, chaque fois, le Gnome éprouvait une grande angoisse. Mais la fumée se trouvait rabattue vers le nord et la lueur habituelle disparaissait dans les nuages bas et lourds de pluie.

— Sans la chaleur du volcan, nous aurions de la grêle, lui fit remarquer son adjoint. Ce vent apporte du froid de l'Antarctique et le thermomètre a

baissé de dix degrés. Je suis venu pour établir les rations de la semaine prochaine au cas où le dirigeable *Asia* ne pourrait approcher de l'île.

— Eh bien, allons-y ! Lésinons sur les calories à distribuer…

— Il y aura de la viande de phoque à volonté ainsi que du poisson fumé ou salé. Mais la farine ne pourra pas être gaspillée. Cent grammes seulement pour la semaine. Farine de blé s'entend, deux cents grammes de riz… c'est correct, de la poudre d'œufs, vingt-cinq grammes, et du sucre, en même quantité. De l'huile de phoques ou de poissons à volonté mais il ne reste plus de graisse de porc. Pas plus que de beurre.

— Et le lait ? Nous avons nos vaches laitières ?

— Juste pour les enfants en dessous de trois ans, sinon ce sera du lait de soja, mais pas plus de deux cent cinquante grammes pour la semaine.

— Combien représente tout ça en calories ?

— À peu près mille.

— Pour une semaine ! s'exclama le Kid. C'est la famine que vous voulez ?

— Il y a le poisson et la viande de phoques.

— Même affamés les gens en sont dégoûtés… Si le dirigeable ne peut nous approcher, ce sera difficile de contenir leur mécontentement.

— D'autant plus qu'il faut chauffer et détourner l'eau chaude du volcan pour ce faire… en privant les ateliers d'électricité.

— Le froid ne persistera pas.

Seul, le Kid se plongea dans des réflexions moroses. Il avait peut-être eu trop d'ambition au début. Très vite il avait pu faire construire deux bâtiments, deux vedettes, puis grâce à cette jeune femme, Farnelle, il avait eu la chance d'avoir le cargo *Princess* qui après réparations pouvait naviguer au long cours. Pourquoi s'était-il engagé dans ce chenal occidental, appelé chenal chinois, pour commercer avec China Voksal et le Consortium des bonzes, alors qu'il aurait pu l'envoyer vers le nord, le sud ou l'est ? Depuis des semaines, le *Princess* était pris dans les glaces à des milliers de kilomètres. Et le bateau était considéré comme perdu car le refroidissement qui sévissait à l'ouest ne cesserait pas avant des années. Il espérait que Farnelle reviendrait, abandonnerait son cher cargo pour reprendre le commandement du charbonnier, à condition que ce dernier soit capable de naviguer un jour.

Le Kid se dirigea vers la nouvelle carte de son ancien empire depuis que la banquise avait fondu ou s'était morcelée. Grâce à des hommes comme le professeur Klose, Lien Rag, le jeune Ruydas et Farnelle, il avait pu faire établir cette nouvelle projection du Pacifique avec certaines de ses îles. Il regarda le cercle rouge qui signalait la présence d'un pétrolier d'autrefois coincé dans les glaces depuis des siècles, avec ses cent mille tonnes de brut. Il espérait pouvoir les récupérer avant que le bâtiment ne s'enfonce à jamais dans l'océan. Il avait d'autres repères, de nouveaux cercles rouges signalant des butins à récupérer, mais il manquait de bateaux.

La pluie frappait son petit train présidentiel avec une violence rare. Il avait réduit au maximum son convoi personnel et détestait respecter encore cette habitude de vivre dans des wagons, faute de constructions en dur. Toute la population vivait ainsi, à part quelques groupes qui s'étaient bâti des abris en pierre de lave.

Il plut encore toute la journée et toute la nuit, mais au réveil la luminosité lui parut plus forte ; il roula à son hublot de compartiment à coucher et put voir que les nuages noirs avaient été chassés. Il chercha en vain la lucarne solaire mais elle restait invisible derrière les nuages d'altitude.

Il se fit descendre au « port » ; on appelait ainsi les deux pontons flottants qui permettaient l'accostage d'éventuels navires. Pour l'instant, il y avait d'un côté le charbonnier rouillé et la vedette *Titan I*, et de l'autre la carcasse du baleinier dont la construction était pratiquement interrompue.

À bord du charbonnier, son arrivée provoqua une belle surprise et les anciens compagnons de Liensun qui logeaient là durent s'arracher à leur couchette pour éviter d'être accusés de fainéantise. Cependant, le Kid savait à quoi s'en tenir sur eux. Ils ressassaient leur destin, regrettaient d'avoir rejeté Liensun quand il était dans une situation désastreuse, souhaitaient revoir un jour la colonie des Échafaudages dont ils étaient originaires. Ils avaient cru que Farnelle les embarquerait un jour sur son cargo, mais cet espoir était mort et ils ne pensaient pas que les dirigeables du Consortium accepteraient de les transporter jusqu'à China Voksal.

Dans le ventre du charbonnier, une équipe s'activait, essayant de coupler les moteurs à huile pour faire tourner l'arbre principal du navire.

— C'est une question de synchronisation, expliqua au Kid le responsable. Nous devrons passer encore des jours et des nuits dans nos

bureaux pour trouver la solution. À moins de doter ce cargo de deux roues à aubes, une de chaque côté, avec deux moteurs. Là, nous pourrions obtenir un bon résultat. Mais le charbonnier augmentera sa largeur d'un tiers et pour naviguer dans les chenaux du Pacifique…

— Ceux-ci s'élargissent de plus en plus, mais nous ne les verrons pas disparaître avant des années… Si ces roues à aubes sont la seule solution, pourquoi pas ? Vous trouverez les matériaux ?

L'équipe feignit d'être absorbée par son travail, laissant son dirigeant seul pour exposer son plan. Il le fit d'une voix embarrassée :

— Il s'agit de six wagons en duralumium que nous pourrions utiliser après réusinage bien entendu. C'est le seul matériau présent dans cette petite île.

— Et ces six wagons sont ceux de notre administration, fit le Kid tranquillement.

L'autre hocha la tête, incapable d'en dire plus. Le Kid réfléchit et demanda si le résultat était garanti.

— Nous en sommes persuadés.

— Je ne vais pas sacrifier mon train pour le plaisir, rétorqua le Kid.

— Naturellement. Nous avons déjà trouvé six autres wagons en plastique parfait. Nos propres habitations…

— Vos propres habitations ! Et comment ferez-vous après ?

— Nous avons remarqué de vieux wagons délabrés que nous pourrions faire retaper très rapidement.

Pour la première fois depuis longtemps, le Kid était ému et ne le cachait pas. Il regardait les techniciens qui travaillaient pour lui depuis des années, qui avaient connu des situations exceptionnelles, soit à Titanpolis, la ville aux vingt-cinq coupoles cristallines aujourd'hui au fond du Pacifique, soit sur le viaduc géant qui devait aller à l'assaut de la Panaméricaine. Ils avaient gagné beaucoup d'argent, avaient vécu royalement et auraient pu, au moment de la débâcle, faire comme tous les autres : s'enfuir vers l'ouest, gagner l'Africania où leurs capacités auraient été très appréciées. Mais ils avaient préféré rester auprès de lui, subissaient le régime commun de privations, allaient même renoncer à leurs wagons confortables pour doter le vieux charbonnier à moitié pourri de deux roues à aubes.

— La coque tiendra le coup ? objecta le Kid.

— Nous la plastifierons avec de la résine bactérienne. Pour ce faire, nous la mettrons à sec dans un bassin fait dans le même matériau… Nous pomperons l'eau et nous rendrons cette vieille coque étanche.

— Pourquoi cette obstination ?

— C'est notre seule chance désormais, n'est-ce pas ? L'océan… Nous ne pouvons construire de dirigeables et, d'ailleurs, rien ne vaut un bateau qui peut d'un coup transporter dix mille tonnes…

Le Kid rentra ragaillardi dans son train personnel qu'il regarda d'un œil nouveau. Il ne le regretterait pas, mais Fields, lui, ne fut pas aussi enthousiaste à la pensée de devoir abandonner cet ensemble de wagons en aluminium pour des voitures en plastique à la réputation plus douteuse.

Dans l'après-midi, Mary Halan, son autre secrétaire privée, lui annonça que l'*Asia* revenait. Il avait dû attendre la fin de la perturbation atmosphérique au nord, à l'abri d'un immense iceberg.

— Ils seront là demain matin, déclara-t-elle.

Il savait qu'il y aurait d'autres pluies tout aussi néfastes, d'autres retards dans le ravitaillement par dirigeables, mais tant qu'il aurait des techniciens de la trempe de ceux qui s'acharnaient sur le vieux charbonnier, il garderait espoir.

Pourtant, les pluies inquiétaient ceux qui surveillaient le volcan, car elles ravinaient le cratère sud à tel point qu'un jour, le flot de lave risquait de prendre une autre direction et de ruiner l'île en quelques heures, ravageant tout, décimant la population entière.

On expliqua au Kid que la pluie gorgeait d'eau certaines cavités, que la chaleur du volcan faisait ensuite bouillir. La vapeur d'eau pour s'échapper faisait exploser celles-ci, et, de petites explosions en petites explosions, le flanc austral risquait de s'écrouler sous la poussée fantastique de la matière en fusion.

— Que faudrait-il faire ? demanda le Kid.

— Préparer une autre échappée pour la lave, vers l'ouest, par exemple. En cas de surpression, elle trouverait là un autre chemin pour rejoindre l'eau.

— Les travaux seraient énormes ?

— Il suffirait de disposer d'explosifs puissants pour obtenir une sorte de canal…

Le lendemain, à l'apparition de l'*Asia* au-dessus de l'île, toute la population sortit pour l'acclamer. On savait qu'il apportait la nourriture indispensable qui permettrait, un temps, de délaisser l'huile et la viande de phoque, ainsi que le sempiternel poisson fumé. Il y eut des dizaines de bras pour attraper, attacher les amarres, et lentement le gros dirigeable perdit de la hauteur.

À peine Kokang, le commandant asiatique, s'était-il fait treuiller sur un ponton qu'une femme hurlante se précipita vers lui. C'était Murmose Bertold, abandonnée par Liensun, qui venait se jeter à son cou, sanglotant et vitupérant au point que la Sécurité dut s'approcher pour essayer de la calmer. Mais elle se retourna contre les trois hommes et commença de les griffer.

— Je n'ai aucune instruction à son sujet, avoua Kokang au Kid quand il l'eut rejoint. Je ne peux l'embarquer sans en avoir l'autorisation.

CHAPITRE II

Dès qu'on lui avait signalé la lumière sur l'océan, Liensun avait ordonné le point fixe tout en gardant la même altitude et, à l'aide de jumelles, avait essayé de suivre le déplacement de cette lueur.

— Il ne peut s'agir que d'un bateau habité, lui dit Zabel. Il ne doit pas y en avoir trente-six, ce soir sur l'eau. C'est certainement la vedette de ton père.

Liensun ne répondit pas, le regard rivé à ses lentilles d'approche. Depuis une bonne demi-heure, la lumière n'avait pratiquement pas changé de place.

— Cela peut être une île, constata-t-il, puisque ça ne bouge pas.

On lui apporta une carte d'autrefois, mais il était difficile de situer exactement leur position. En tout cas, il ne semblait pas y avoir d'île dans cette zone.

— Peut-être une île de glace partie à la dérive avec des chasseurs de phoques, un morceau du grand viaduc du Kid ?

— Il faudra attendre le jour, finit par conclure Liensun.

— On a dû être repérés. Nos moteurs, même au ralenti, restent assez bruyants malgré les dix-huit mille pieds d'altitude.

De toute la nuit, le point lumineux ne se déplaça que d'un kilomètre cinq cents et encore les observateurs de bord n'étaient pas sûrs du point fixe d'*Avenir Radieux*.

— C'est la vedette *Titan II*, assura Liensun. Plus grande que l'autre, mais avec les mêmes caractéristiques.

— Quelqu'un agite des pavillons sur le pont… Regarde, lui cria Zabel.

Liensun ne mit que quelques secondes pour reconnaître Ann Suba. Il s'y attendait, pourtant son émotion fut envahissante, et il resta silencieux tandis que Zabel l'épiait. Celle-ci connaissait l'histoire entre la physicienne et lui, leur différence d'âge, leur passion plus physique que sentimentale, leur impossibilité à vivre ensemble, et aussi le désir de plus en plus impérieux qui les tenaillait l'un l'autre après des semaines de séparation.

— On descend, lança Liensun.

— À l'aplomb ?

— Oui, à l'aplomb.

Il observait toutes les superstructures et notait des signes qui ne lui laissaient aucun doute. *Titan II* était en panne depuis pas mal de temps, dans l'impossibilité de rester maître de sa direction. Le pont était sale, encombré d'algues et de débris non identifiables et personne d'autre que Ann Suba n'y apparaissait.

— Qui est-ce ? demanda quelqu'un. Il n'y a pas d'équipage sur ce bateau ?

Liensun se taisait toujours. Il examinait Ann Suba et ne découvrait sur son visage qu'une grande fatigue. En revanche, elle ne paraissait pas mourir de faim.

— Vous lancerez deux amarres, ordonna-t-il. Vous attendrez qu'elles soient fixées pour me treuiller.

Il passa dans le pont inférieur de la nacelle, suivi par Zabel qui l'aida à préparer le treuil, à boucler le harnais.

— Ça bouge pas mal !

— Je vais passer un mousqueton à l'amarre fixée à l'avant pour me guider, répondit-il.

Ann Suba, malgré la houle qui faisait danser la vedette, l'assista pour qu'il prenne pied sur le pont et le guida jusqu'à la timonerie. Ils se regardèrent en silence, la respiration prudente comme si l'un et l'autre refusaient de trahir leur trouble subit. Il n'y avait que Ann Suba pour provoquer chez lui l'érection brutale qu'elle pouvait voir sous sa combinaison.

— Où est mon père ? demanda-t-il.

— En Panaméricaine. Nous avons réussi à trouver un chenal qui conduit à San Diego Station, et de là-bas il a essayé de se débrouiller pour

rejoindre NYST. Nous devions le retrouver après avoir annoncé au Kid la réussite de notre expédition.

— Qui était avec toi à bord ?

— Trois hommes : Kandin, Huergo, Niger. Nous sommes tombés en panne d'huile, alors que nous ne nous y attendions pas. Un ballast crevé, le tiers de nos réserves perdu en mer… Kandin et Huergo sont partis sur un canot à la poursuite d'une petite colonie de manchots, et je les attends toujours après quatre jours.

— Et l'autre ?

— Dans sa cabine. Traumatisme crânien.

— Mort ?

— Non, mais il ne vaut guère mieux.

Il passa devant elle pour suivre la coursive, ouvrit plusieurs portes avant de découvrir l'homme qui râlait. Il se pencha, lui prit le pouls, tourna la tête vers Ann qui attendait à la porte sans oser rentrer.

— Il va mourir, déclara-t-il.

— Je sais.

— Comment s'est-il fait ça ?

— C'est moi. Une nuit, il s'est jeté sur moi et je l'ai assommé avec un marteau que je gardais dans ma couchette. Je l'avais prévenu.

Liensun frissonna. Il n'avait, lui, qu'à tendre la main pour qu'elle accepte ce qu'elle avait refusé à ce pauvre type, alors qu'ils étaient perdus sans espoir.

— Sans nous, tu ne t'en sortais pas.

Ann Suba comprit le rapprochement qu'il faisait entre sa réaction brutale et la situation désespérée qu'ils avaient vécue, Niger et elle, dans cet océan désert.

— Je l'avais prévenu, répéta-t-elle.

— Tu crois que les deux autres…

— Je les ai suivis à la jumelle, ils ne parvenaient pas à rejoindre ce glaçon avec ses manchots.

— On peut les rechercher.

— Oui, dit-elle, on peut…

— Ce ballast a été crevé comment ?

— Un choc en sortant de San Diego Station. Il faut dire que la station est détruite et que l'ancien port militaire est apparent, et encombré

d’épaves.

Elle lui raconta la fin de San Diego Station et le départ de Lien Rag. Cependant, il savait qu’elle lui cachait beaucoup d’autres choses.

— Tu ne peux rentrer seule avec ce mourant.

— Avec de l’huile, si. Je t’en achète. J’ai des dollars et, si tu vas à la recherche de ton père, tu en auras besoin là-bas en Panaméricaine.

— Je n’ai pas assez d’huile pour en vendre.

Elle fronça les sourcils. Autrefois, elle les dessinait avec soin, mais désormais elle les laissait pousser et Liensun la trouvait mieux ainsi, le regard rendu plus fragile.

— Que veux-tu d’autre ?

— Rien, c’est inutile, je devrais refaire les pleins avant d’atteindre l’inlandsis panaméricain. Je ne peux pas remplir ton ballast qui, d’ailleurs, ne te conduirait pas jusque chez le Kid.

— Je sais où trouver de l’huile dans mille kilomètres.

— Je te propose d’embarquer à bord de mon dirigeable. C’est la seule solution raisonnable.

— Le Kid a besoin de cette vedette. Je ne l’abandonnerai pas. Ton père me l’a confiée.

Il faillit lui demander comment Lien Rag lui faisait l’amour, soudain incapable de supporter l’idée qu’elle avait couché avec son père.

— Tu parlais de rechercher mes deux autres équipiers, combien de litres d’huile allais-tu dépenser ?

— Je vais d’abord ramener ces hommes. Toi, tu es encore en sécurité à bord de cette vedette, eux non.

— Ils sont morts très certainement.

Il sortit sur le pont et désigna le dirigeable :

— À toi de choisir. Nous allons embarquer cet homme, essayer de le soigner. Nous avons à bord des gens qui s’y entendent.

— Je reste ici… Écoute, vends-moi de quoi me sortir de cette zone. Il y a de la houle mais pas de vent, et je pense qu’à moins de deux journées, j’ai des chances de trouver des phoques sur une grande île de glace.

Elle pensait au voilier *Chimère* monté par des nains, formant une famille de plusieurs centaines de membres. Ils avaient des phoques dans des chambres froides et ils avaient bien dû les trouver quelque part.

— Je vais demander le brancard, annonça-t-il.

Lorsque celui-ci descendit avec Lane et un autre membre de l'équipage, ils se rendirent dans la cabine de Niger, mais c'était trop tard : le marin était mort.

— J'ai consigné tous les faits sur le journal de bord, leur dit Ann Suba. J'étais en état de légitime défense.

Lien Rag et elle avaient pu faire l'amour à leur guise dans leur cabine, alors que les trois marins devaient peut-être les épier ou les entendre. Elle ne paraissait pas avoir réfléchi à tout ça et elle le décevait. Elle était comme durcie à l'extrême dans sa volonté d'avoir raison et de retourner à Titan avec la vedette.

— Nous allons le confier à la mer. Nous t'aiderons. Couds-le dans une toile que tu lesteras. Avant la nuit, nous pouvons explorer une grande étendue et découvrir les deux autres marins.

— Avant donne-moi de l'huile, que je recharge au moins mes batteries pour faire de la cuisine. Depuis des jours et des jours, je mange froid.

On descendit les tuyaux et l'on envoya quatre cents litres dans le ballast de droite. Mais Liensun refusa d'en ajouter davantage.

— Nous allons faire des recherches pour retrouver ces deux malheureux, mais nous les interromprons à la nuit pour revenir ici. Ann, tu pourras prendre ta décision car demain matin nous continuerons vers l'est.

Ils patrouillèrent jusqu'à la fin de la journée à faible altitude, au-dessus d'une mer très houleuse, mais sans apercevoir le moindre canot. De nombreuses îles de glace, par contre, parsemaient l'océan mais aucune n'avait de colonie de manchots et Liensun commença de se demander si Ann lui avait dit la vérité.

Pour retrouver la vedette, ils errèrent en pleine nuit avant d'apercevoir la petite lumière qui brillait dans la timonerie. Ann avait certainement pu recharger ses batteries. Liensun ne savait trop que faire. Il était sûr qu'elle refuserait d'abandonner la vedette et n'avait aucune envie de l'y obliger par la force.

Toute la nuit, le dirigeable tourna en rond au-dessus du bâtiment, gaspillant de l'huile. L'équipage commençait à murmurer, et Liensun n'avait encore pris aucune décision. À l'aube, il se fit treuiller sur le pont.

Ce matin-là, la jeune femme paraissait encore plus fatiguée que la veille.

— Tu ne pourras jamais ramener la vedette à bon port. Je vais demander qu'on te treuille à mon bord.

— Tu devras m'assommer… À propos, j'ai préparé le corps de Niger, il ne reste plus qu'à l'immerger.

Ils le transportèrent tous deux et Liensun le fit glisser aussi précautionneusement que possible par-dessus bord. Ann Suba assista à l'immersion sans dire un seul mot. Après, ils se retrouvèrent dans le petit carré, en train de boire un peu d'alcool qui venait de San Diego Station.

— Tu iras jusqu'à NYST ? Maintenant que tu sais ton père sain et sauf, pourquoi aller plus loin ?

— Tu me donnerais la route de l'est ?

— Contre de l'huile, pourquoi pas ?

— Je n'arriverai jamais en face si je t'en cède encore… Et sans huile un dirigeable est plus en danger qu'un bateau. Plus rien ne marcherait à bord, surtout pas le filtre à hélium qui nous est indispensable.

— Tu trouveras de l'huile bien avant l'inlandsis. Il y a des colonies de phoques.

Elle ne voulait pas trahir le secret de l'immense colonie de plusieurs millions de bêtes. Liensun travaillait pour les gens de China Voksal qui ne pensaient qu'à l'argent. Cette colonie de phoques pouvait faire la richesse de l'île de Titan et permettre au Kid de construire enfin ses bateaux. Néanmoins, elle pouvait indiquer la route pour atteindre San Diego Station, sans longer la banquise en face du Mexique, là où précisément existait le formidable rassemblement de phoques.

— La route que je vais te tracer t'économisera plus de mille kilomètres. Je te demande l'équivalent en huile.

CHAPITRE III

Ce matin-là, Songe fut assez surprise de voir entrer dans son petit bureau de commerce son ancien collaborateur Anton, qui dirigeait le comptoir des Rénovateurs de Markett Station. Ils se voyaient de temps en temps, depuis que la jeune femme avait rompu avec la colonie des Échafaudages, mais toujours dans des endroits publics. Ils s'adressaient quelques mots embarrassés, et se séparaient vite avec soulagement.

— Tu veux du thé ou du vrai café ? Le Consortium m'en a offert deux livres…

— Du café, soupira-t-il. Je peux m'asseoir ? Je suis épuisé, je rentre de Krill Station et j'ai fait l'aller-retour cette nuit.

— Rien de grave ?

— J'ai ramené quatre tonnes de pâte de crevettes… Mais les cours sont en baisse… J'ai dû aller là-bas pour rencontrer Luidin et l'équipage du *Greog Suba*.

Songe continuait de préparer son café comme si de rien n'était, mais son cœur battait plus vite. Il avait dû se produire un événement considérable pour qu'Anton fasse un aller-retour afin de rencontrer le commandant du dirigeable *Greog Suba*, en escale à Krill Station, ce qui faisait désormais partie de la routine, l'appareil effectuant une rotation tous les quinze jours.

— Le dirigeable est immobilisé au sol, annonça-t-il.

— Panne de moteur ?

— Ils ont été attaqués en revenant de la rookerie Doberson, à partir d'un bâtiment de la police ferroviaire. À coups de missiles. Plusieurs ballonnets ont été crevés, ils ont seulement pu arriver à Krill Station et ont

failli s'écraser au sol. Les dégâts sont si importants qu'il s'écoulera des mois avant que le trafic ne reprenne.

— Ils volaient de jour ?

— Ils avaient accumulé les retards et le Collectif les avait autorisés à voler de jour dans cette zone, mais ce qu'ils ignorent là-bas, aux Échafaudages, c'est que les Compagnies sont en train de reconstituer un réseau central important, le Réseau Indien, qui aura un tronc commun vers le sud, avec des ramifications à partir de China Voksal, Markett Station et d'autres stations. Ce sont les Aiguilleurs qui ont réussi à rassembler les fonds, les machines, les Compagnies ou les sociétés, et ce sont eux qui patrouillent sur les voies déjà posées. Le *Greog Suba* est tombé sur un gros blindé et curieusement l'engin avait ses lance-missiles braqués vers le ciel.

— Donc les Aiguilleurs attendaient l'occasion de tirer sur le dirigeable ?

— Très certainement. Ils sont bien renseignés. Ils doivent écouter les émissions radio de Ladira, même lorsque celle-ci émet en code. En outre, je pense que nous sommes espionnés et dénoncés régulièrement dans nos activités.

— Tu m'accuses ?

— Pas du tout… Je venais simplement te mettre au courant de la situation qui risque d'être désespérée pour les Échafaudages… Il faut que nous fassions venir des ballonnets depuis là-bas… Et tu sais qu'il ne reste que la solution des caravanes de yaks jusqu'à Hindu Station, puis la Transhimalayenne… Mais combien de temps faudra-t-il avant que nous les réceptionnions ?

— J'ai fait ce voyage pour ravitailler les Échafaudages et il faut constamment surveiller sa cargaison, ne pas s'en laisser conter, c'est épuisant.

— Il y a une autre solution, dit Anton. Et le Collectif serait d'accord malgré ses réticences passées… Nous sommes prêts à acheter des ballonnets au Consortium… À un prix raisonnable, mais nous ne demandons pas la charité…

L'explosion de rire que déclenchèrent ses mots fit sursauter Anton. Songe eut un mal fou à se calmer et même en lui servant le café, elle était agitée de tremblements irrépressibles.

— Est-ce si drôle ? fit Anton, vexé et attristé par sa réaction.

— Tu ne te rends pas compte ? Tu penses que le Consortium va vous vendre quoi que ce soit ?

— Pourquoi pas ? Nous te proposons d'intervenir. Tu toucheras ton pourcentage si l'affaire se conclut rapidement. Nous sommes prêts à débourser ce qu'il faudra, en or bien entendu… Nous en avons accumulé pas mal d'onces depuis quelque temps…

— Vous n'avez pas besoin de mon intervention. Adressez-vous directement au Consortium.

— Tu sais bien qu'ils refuseront net. Ils savent que nous prenons l'huile à la rookerie Doberson, l'huile de manchots s'entend, et ils ne laisseront pas passer une si belle occasion de nous supplanter. Surtout avec leurs monstres de dirigeables, l'*Avenir Radieux* ou l'*Asia*.

Songe s'assit en face de lui et le fixa avec un air plus sérieux.

— L'*Avenir Radieux* est en expédition vers l'est, à la recherche d'un passage maritime vers la Panaméricaine, et l'*Asia* assume le trafic habituel avec le Kid. Il n'y a pas un seul appareil de disponible. Donc, du côté de la rookerie, vous pouvez être tranquilles, ils ne vous vendront pas de ballonnets. Les stocks existants sont des réserves de sécurité. Chaque dirigeable en embarque plusieurs. Il ne reste à China Voksal que le minimum prévu par le règlement de la Compagnie des Cargos-Dirigeables du Soleil créée par Liensun.

— Je ne te crois pas, répliqua le garçon. Et tu ne peux pas laisser les nôtres connaître la famine ? Avant la débâcle des glaces, sur les plateaux tibétains nous survivions très bien avec nos serres et notre élevage de yaks. Désormais il faut bouleverser les modes de cultures et d'élevage. Le réacteur nucléaire a dû être stoppé, avec le réchauffement de la température, et nous ne pouvons fournir assez de chaleur pour les cultures et les élevages. Les lichens deviennent rares et seul l'approvisionnement par le *Greog Suba* permettait de maintenir le niveau de vie de la colonie…

— Je sais tout cela puisque c'est moi qui ai la première orienté les choix économiques vers le dirigeable et le commerce en dehors de la Compagnie Tibétaine…

— Nous te demandons d'aller trouver Tharbin et de discuter avec lui de la cession de ballonnets. Il nous en faudrait cinq de capacité de mille mètres cubes.

— C'est inutile, Anton, ils ne fabriquent pas de si petits modèles pour leurs dirigeables géants… Et la mise en route d'une telle fabrication serait onéreuse pour eux… Moi je te propose une solution, mais je t'avertis tout de suite, elle est à prendre ou à laisser.

Anton la regarda avec crainte et admiration. Il avait été toujours subjugué par cette fille depuis qu'il travaillait avec elle. Et il reconnaissait que maintenant qu'elle était partie rien n'allait comme avant. Les vendeurs et les acheteurs la regrettaient, se montraient moins disposés à faire des rabais ou des conditions. Le comptoir vendait l'huile de manchots à un cours plus bas qu'autrefois et achetait les vivres beaucoup plus cher, si bien que les bénéfices étaient pratiquement nuls. Seule la pâte de crevettes krill sauvait parfois l'équilibre commercial.

— J'ai un dirigeable… Il est pratiquement terminé et je vais en prendre possession sous peu… J'ai besoin d'un équipage et celui du *Greog Suba* fera l'affaire avec un peu d'entraînement. Nous irons chercher de l'huile à la rookerie Doberson. De nuit évidemment. Nous la vendrons. La moitié de la vente reviendra à la colonie, le reste sera pour moi. Si vous le souhaitez, je peux me charger de la vente globale de l'huile de manchots et de l'achat des denrées de première nécessité. Je m'engage à les transporter aux Échafaudages et à ramener les ballonnets fabriqués là-bas, ainsi que les spécialistes du montage. Pendant ce temps, nous effectuerons encore deux voyages identiques. Les possibilités de mon dirigeable seront telles que l'approvisionnement des Échafaudages sera assuré, au terme de ces trois voyages, pour une année.

Anton restait silencieux.

— Bien entendu les frais d'avitaillement seront à la charge de la colonie. Je parle du fuel-phoque pour les moteurs, de la nourriture et de tout ce qui sera nécessaire au voyage. La vitesse de cet appareil approche les deux cents kilomètres à l'heure en croisière, et permet donc des rotations rapides.

— Quand le *Greog Suba* sera réparé ?

— Je garderai la possibilité de me ravitailler en huile de manchots à la rookerie Doberson… Mais ça ne durera pas, car dans moins d'une année cette station de chasse sera reliée à nouveau au reste du monde, grâce au nouveau Réseau Indien qui suivra approximativement le 100e méridien. Mais d'ici là nous pouvons tous en tirer un grand profit.

— Je ne peux pas prendre cette décision seul, et je ne suis pas sûr que Luidin et le reste de l'équipage acceptent d'embarquer à bord d'un appareil quatre fois plus gros que le *Greog Suba*.

— Préfèrent-ils faire le voyage aller-retour par la Transhimalayenne et ensuite les caravanes de yaks ? Je l'ai fait et je ne suis pas près d'oublier les corniches larges d'un pied où ces animaux passent, les ponts suspendus sur des abîmes, les avalanches, les étapes dans des cavernes de glace où on peut attendre une semaine que le vent cesse de souffler.

Il se leva :

— Je retourne à Krill Station sur-le-champ. Ce dirigeable est vraiment ta propriété ?

Pour toute réponse, Songe sortit un dossier épais et le jeta sur le bureau. Il l'ouvrit timidement et aperçut les photographies prises dans les immenses ateliers du Consortium. Des ateliers qui défiaient les lois ferroviaires puisqu'ils n'étaient pas mobiles.

— Il est en cours de gonflage. Il faut qu'il soit rempli d'hélium en partie pour qu'on ajuste la cabine en dessous, une cabine à trois ponts uniquement réservée au pilotage et à l'équipage. Les soutes sont dans l'enveloppe… L'acte de propriété est là… C'est une location-vente. J'ai payé la plus grosse part et je n'ai plus que deux années de mensualités.

— Tu as un équipage ?

— Le Consortium a une école de l'air qui forme tous les spécialistes. Cependant, je préfère que Luidin le prenne en main au début.

— Tu veux nous le débaucher ?

— Non, mais par la suite j'aurai un autre équipage en dehors du Consortium, du moins je l'espère.

— Liensun ?

— Pourquoi pas ?

Quand Anton fut parti, elle envoya un télex à Tharbin : comme convenu elle prendrait livraison de son appareil la semaine prochaine et elle arriverait avec son propre équipage. Il allait être désagréablement surpris, le gros bonze qui espérait la mettre sous tutelle en lui fournissant ses aéronautes.

CHAPITRE IV

Le messager d’une tribu de Roux, nomadant près du pôle Sud, vint apporter la nouvelle qu’une partie de l’ancien Réseau Antarctique des Hommes du Chaud continuait à fonctionner. Plusieurs stations étaient intactes et les rescapés s’étaient rapidement organisés pour que la vie se poursuive comme jadis. D’après le messager, ils incitaient les Roux à venir nettoyer leurs verrières en échange de nourriture, exactement comme si rien n’avait changé, malgré le réchauffement qui avait coupé ce continent de la Panaméricaine.

— Ils se sont constitués en Compagnie autonome, dit Jdrien à Jael qui assistait à la conversation, et je crains qu’ils ne cherchent à étendre leurs réseaux vers l’océan pour capturer des phoques et chasser la baleine. Ils ont besoin d’huile et ce n’est pas au centre de l’inlandsis qu’ils s’en procureront.

— Comment survivent-ils dans ce cas ?

— Ils ont des stocks considérables pour faire fonctionner les trains, chauffer les stations et les serres de culture et d’élevage mais ça ne durera pas. Il va falloir que j’aille vérifier sur place… Si jamais ils cherchent à s’étendre vers le nord-est, nous deviendrons des cibles faciles… En général, ce genre de reconquête est confiée au début à des individus sans scrupules, qui nettoient le terrain en attendant que la civilisation ferroviaire s’impose avec ses lois. Les bonnes âmes s’émeuvent ensuite qu’il ait été nécessaire d’éliminer quelques tribus de Roux, mais ce n’est qu’hypocrisie. Nous ne nous laisserons pas faire.

Jael, dès lors, se mit à rêver à ces stations du Chaud qui existaient toujours, et où la vie devait être plus douce que dans cette solitude glacée.

Son élevage d'ovibos ne marchait pas trop mal, à condition de trouver du lichen. Elle devait laisser le troupeau aller et venir à sa guise, dans les zones rocheuses où poussait cette nourriture rare, ne conservant que deux laitières pour les traire. La tribu qui vivait avec le couple n'appréciait guère le lait, le beurre, le fromage, et Jael avait un stock important de tous ces produits.

Elle rêvait d'une station sous verrière bien chauffée, d'un intérieur plus confortable que cette hutte fabriquée avec les débris des wagons saccagés par une horde sauvage d'Hommes du Chaud, marchant vers l'océan où ils s'étaient installés. D'ailleurs, des bruits inquiétants commençaient à circuler sur cette bande sauvage. Des Roux auraient été systématiquement tués et écorchés. Leurs peaux tannées, destinées à on ne savait quel usage.

— Je vais partir, annonça Jdrien. Il faut que j'aille au centre du continent.

— Tu finis toujours par t'en aller, soupira Jael, amère. Je n'imaginais pas notre existence de la sorte.

Elle poursuivit un peu plus tard en l'accusant de chercher à rejoindre Yeuse, là-bas en Panaméricaine.

— Tu penses que cette Province essaiera de se rattacher à la Compagnie et que tu pourras traverser l'océan, là-bas vers la Patagonie, pour aller retrouver Yeuse. Tu ne l'as jamais oubliée… Tu l'as disputée à ton père depuis que tu étais tout petit.

Jdrien n'aimait pas qu'elle fasse allusion à cette passion enfantine, pourtant c'était la vérité. À trois ans, il s'immisçait par la pensée entre son père et Yeuse. Il précédait les intentions sexuelles de Lien Rag, au point que la jeune femme en devenait inhibée. Ses pouvoirs extra-sensoriels étaient, à cette époque, extraordinaires. Aucune pudeur, aucune barrière morale ou préjugé ne le retenaient. Plus tard, en devenant un homme, il avait acquis la notion de scrupule et n'utilisait ses pouvoirs qu'en cas de nécessité absolue, de légitime défense. Télépathe, il aurait pu participer à la vie intime émotionnelle des gens, il se savait capable d'intervenir sur leur comportement et même de les frapper d'incapacité physique en agissant sur leur système nerveux. Il avait déjà tué en provoquant un arrêt cardiaque et pouvait donner à n'importe qui une pulsion irraisonnée qui pouvait s'avérer fatale. Il avait aussi agi sur les centraux électroniques des Compagnies, paralysant tout le système des signaux et des priorités. Mais désormais, il se méfiait de ses pouvoirs, s'efforçait de résoudre ses difficultés comme un

humain et non comme un être exceptionnel possédant des dons effrayants. Il savait conserver son sang-froid en diverses occasions, par contre quand on faisait allusion à Yeuse, il retrouvait ses émotions enfantines. En pensée, il avait caressé, embrassé son corps, il avait connu ses premiers orgasmes grâce à la jeune femme qui, confuse, l'avait deviné très vite. Il jalousait Lien Rag et, à plusieurs reprises, avait superposé son propre visage à celui de son père quand ce dernier donnait du plaisir à sa maîtresse. Il n'avait jamais connu de plus grandes jouissances avec les autres femmes, alors qu'elles s'étaient empressées, nombreuses, pour lui plaire. Et puis un jour, après la disparition de son père, il avait pour la première fois fait l'amour avec Yeuse et il conservait le souvenir merveilleux d'une femme totalement comblée de bonheur. Elle aussi avait souhaité que cette longue passion, née dans la petite enfance, aboutisse un jour à ces étreintes des corps impatients.

— Je suis désolée, murmura Jael, suivant sur le visage de Jdrien les effets de sa méchanceté. Je ne puis supporter que tu lui restes attaché… Il va falloir que je parte, Jdrien. Je ne suis pas faite pour vivre de façon aussi précaire avec mes sentiments et dans la vie de tous les jours. Tu ne me fais l'amour que distraitement quand tu te lasses des petites Rousses à peine nubiles qui sont toujours après toi. Je suis fatiguée de souffrir du froid et de l'inconfort : j'ai les mains percées d'engelures et je ne suis pas à l'aise dans mon corps. S'il existe des stations dans le centre de l'Antarctique, je voudrais m'y rendre, travailler, vivre comme les autres.

— Tu n'aimes pas les Roux ?

— Si, mais je ne peux pas vivre comme eux. J'ai essayé et j'en suis incapable. Il faut que je retourne vers les miens… Toi-même, tu n'es pas très à l'aise entre ces deux mondes. Je sais que tu regrettes parfois certaines choses, des gens qui appartiennent au Chaud.

— Bientôt, nous serons repoussés dans les zones les plus froides du globe, et certains qui essayent de survivre dans le centre retourneront vers le nord, parce qu'il y fera chaud sans qu'on ait besoin de fourrures, de combinaisons ou de verrières protectrices. Il y aura de la lumière, les plantes pousseront naturellement, pas dans des serres…

Il lui annonça le lendemain qu'elle partirait avec lui et quatre Roux de la tribu.

— Tu ne seras pas obligée de marcher, on te tirera sur une peau de phoque. Moi aussi, d'ailleurs, quand je serai fatigué. Il est possible que le

voyage dure une semaine ou plus, et tu devras te contenter de viande et de graisse de phoque car nous ne pouvons pas nous surcharger. Essaye de t'y habituer durant les quelques jours qui te restent à vivre ici.

Elle attendit d'être seule pour pleurer. Il aurait pu la retenir mais il n'en faisait rien. Elle alla traire ses vaches musquées, les caressa en songeant qu'elle ne les verrait plus. Stoïquement, elle avala un peu de viande de phoque mais ne put en faire autant pour la graisse. Le soir, elle essaya encore, mais dut aller vomir. Elle savait qu'il lui faudrait se contenter de cette nourriture. Les Roux pouvaient franchir entre cent cinquante et deux cents kilomètres en une journée, avec juste quelques heures pour se reposer, et dans ces conditions ils ne pouvaient traîner aussi de la nourriture pour le couple.

Bien avant l'aube, ils quittèrent le campement. Elle ne put marcher au rythme des hommes plus d'une heure et s'assit sur la peau de phoque. Les Roux marchèrent durant six heures avant de s'arrêter dans l'abri d'une zone de congères. Elle dut mastiquer la viande gelée et avaler un peu de graisse. Quand ils repartirent trois heures plus tard, Jdrien était aussi sur une autre peau de phoque. À nouveau, ils marchèrent encore dix heures environ. Cette fois elle avait si faim qu'elle mangea avec plaisir la viande de phoque et un peu de graisse. Elle avait trop avalé de glace, assoiffée par l'air déshydraté et par le chauffage trop fort de sa combinaison.

Jdrien se remit à marcher en compagnie de ses amis. Il ne parlait presque plus, sauf pour échanger quelques mots avec les Hommes du Froid, des mots précis sur la qualité de la glace, les goélands qui les survolaient, les animaux qui fuyaient : des lièvres polaires, des rats et parfois des ovibos quand on se rapprochait des falaises à lichen. On apercevait souvent le volcan Érebus qui servait de repère et que l'on contournait par le nord en direction de l'ouest.

Un soir, ils aperçurent une station sous verrière qui paraissait intacte, mais ses rails avaient disparu. Ils s'abritèrent dans les vieux wagons et Jael put ôter sa combinaison pour aérer son corps.

— Je dois sentir mauvais, hein ? demanda-t-elle à Jdrien.

— Pas plus que moi… Fais attention, tu vas prendre froid.

La condensation avait coulé dans ses bottes et elle essaya de les faire sécher ; malheureusement cette eau venue de son corps gela presque

aussitôt et elle dut se rechausser, en ayant l'impression de marcher pieds nus sur la banquise.

— Les rails se sont trop enfoncés dans la glace pour que cette station soit réhabitée un jour, mais sait-on jamais…

Lorsque Jdrien réveilla Jael vers minuit, elle protesta avec colère, qu'elle en avait assez de ce voyage interminable.

— Tu m'avais dit une semaine et il y a bien plus de temps que nous marchons.

— D'abord, tu ne marches pas, lui fit-il constater, et ensuite ça ne fait que le quatrième jour. Je sais que tu as l'impression de n'avoir pas dormi beaucoup, aussi devrais-tu te reposer une fois sur ta peau de phoque.

— Si tu crois que c'est commode.

— Les enfants le font toujours.

Elle essaya, mais ne fit que somnoler. Il n'y avait pas toujours une glace lisse et, malgré les efforts des Roux pour éviter les irrégularités de la surface, Jael était le plus souvent durement secouée. En revanche, assis, on encaissait mieux ces secousses. Elle n'arrêtait plus de manger et trouvait à la graisse un goût savoureux qui la surprenait.

— Attention, la prévint Jdrien, nous n'avons qu'une tresse pour aller et une autre pour revenir. Tu devrais économiser la tienne.

Malgré cela, elle ne résistait pas longtemps au plaisir de casser un morceau de cette tresse de lanières de viande congelée, et de mordre dans la boule de graisse enfilée avec les autres, comme dans un sorbet délicat.

Puis, les Roux annoncèrent qu'on approchait et que dans deux heures, ils allaient traverser des rails.

Ils les suivraient avec méfiance pour trouver la première grande station habitée par des Hommes du Chaud.

— Il va falloir que tu inventes une histoire quand tu pénétreras dans la cité, annonça Jdrien à Jael.

CHAPITRE V

— Vous ne triomphez même pas. Vous avez l'air de vous moquer d'avoir remporté cette victoire contre les Aiguilleurs. Palaga accepte de vous rencontrer et vous restez comme indifférente.

Reiner seul pouvait se permettre ce genre de réflexion. Yeuse eut un sourire poli :

— Il a eu peur de la flotte, c'est tout. La destruction de Salt Station aurait été dramatique pour la caste. Cette fois j'étais bien décidée à aller au bout.

— Vous le rencontrez quand ?

— La semaine prochaine. Vous avez vu Lien Rag ?

Reiner ne répondit pas tout de suite. Il parut s'intéresser aux plis de son vêtement du jour, une sorte de redingote assez longue, portée sur un pantalon qui lui collait aux cuisses. Il était de plus en plus soigneux de sa tenue et avait renoncé à la combinaison traditionnelle pour suivre la mode.

— Je vous en prie, soupira-t-elle, votre habit est parfait.

— N'est-ce pas ? Oui, j'ai vu votre ami et nous avons joué au plus fin, ce qui est vite épuisant… C'est un homme habile et rusé. Il voulait me cacher la fabuleuse colonie de phoques en face du Mexique, sur cette île de glace, mais a paru déçu que je sois au courant. Il l'a vue et en reste époustouflé… Vous accepteriez qu'il s'installe à San Diego Station ? Il prétend qu'il peut trouver là-bas de quoi faire construire ses bateaux. Je me demande avec quels ouvriers… Qui connaît encore ces techniques-là ?

— Il espère trouver un navire d'autrefois dans l'un des ports anciens que le chenal d'eau chaude libère des glaces. Avant que la rouille et les algues ne se soient attaqués à ce bateau… Je sais qu'il est un peu perdu

dans ses rêves, mais nous avons besoin de lui pour essayer d'exploiter ce gisement vivant d'huile de phoques… le plus important du monde ! Les animaux de tout le Pacifique sont venus là à cause de l'abondance du poisson… Des bancs si épais que l'eau paraît bouillir, selon sa propre expression.

— Nous allons donc partir tous les trois pour San Diego Station ? C'est un long voyage… Vous allez vraiment le laisser créer ce comptoir avec une enclave extra-territoriale ? C'est contraire à notre règlement interne… Il fera venir d'anciens chasseurs de phoques de la Banquise avec tout leur matériel là-bas, sur l'île de glace…

— Nous recevrons la plus grosse part. Nous aurons sur place une commission de contrôle. Nous fonctionnerons sur le principe de deux tonnes pour nous, une pour lui.

— Nous allons tout fournir, y compris les matériaux pour construire ces bateaux, les moteurs…

— Juste des bateaux pour naviguer dans le chenal au début, des sortes de plates-formes tirées par un… remorqueur maritime… Les bidons d'huile et les caisses de viande de phoque s'y entasseront… Chaque mois, il promet six mille tonnes d'huile et le double de viande pour commencer.

— Ce sera la tuerie la plus folle… Vous ne pourrez empêcher que d'autres chasseurs accourent. Il y aura des luttes, des guerres pour s'emparer de cette richesse, et nous n'avons rien pour protéger notre possession. Il faut traverser le chenal, véritable bras de mer si large qu'on n'en voit pas l'autre rive avant d'être au milieu, paraît-il… Lien Rag aura toute l'autorité pour organiser la chasse, les fonderies de graisse, la préparation de la viande, et la police de l'endroit. En moins d'un an, toute la Compagnie va vous accuser d'avoir bradé cette richesse.

— Personne n'osera franchir le bras de mer, monter sur un bateau, lui l'a déjà fait.

Reiner frissonna et Yeuse s'en aperçut :

— Moi j'ai essayé et j'en ai encore des cauchemars. Dans cette Compagnie depuis trop longtemps soumise aux lois ferroviaires, l'évolution sera lente, la méfiance longue à se dissiper… De toutes les Compagnies, nous sommes celle où les Aiguilleurs ont longtemps imposé leur dictature… Lady Diana a tout fait pour leur être agréable en se déclarant la nièce de Palaga, le Maître Suprême. Nous sommes puissants, assez riches dans

l’ensemble, bien plus que tous les autres, et de loin, mais rétrogrades, rivés à ces rails depuis trop longtemps… Je suis persuadée que c’est ici que sont nées ces idées de survie grâce aux locomotives diesel et à charbon… Et nous ne pouvons l’oublier… On nous critiquera, mais on sera dans le fond très satisfait de ne pas être obligé d’embarquer sur ces bateaux et d’affronter l’océan…

— Nous partons toujours demain ?

— Très tôt. Il faut voyager toute la journée pour arriver de bonne heure à San Diego Station.

— Un dernier mot, Lien Rag va puiser dans les réserves de la ville les matériaux nécessaires. Comment indemniserez-vous les habitants anciens propriétaires de ces stocks ?

— Ils ne reviendront jamais sur place pour s’indigner, et quand ils réclameront, nous prélèverons une part des bénéfices produits par l’huile pour les dédommager.

— C’est admirable, fit Reiner avec ironie.

Lien Rag, dans la nuit, alla s’embarquer discrètement dans le petit convoi anonyme qui devait les transporter tous les trois à l’autre bout de la Concession. Il s’installa dans son compartiment et, quand il se réveilla, le train roulait et il faisait jour. Le téléphone sonna : Yeuse lui annonça qu’on l’attendait pour le petit déjeuner.

Ils furent immobilisés dans les Rocheuses par une violente tempête de neige et durent attendre vingt-quatre heures que la voie soit déblayée. C’était la première fois que l’on voyait ça dans la Compagnie Panaméricaine, et au début les gens avaient eu très peur d’être ensevelis. Avec les basses températures, il ne neigeait jamais. Il avait suffi d’un air humide et chaud venu du Pacifique pour provoquer ce phénomène subit. On racontait dans les journaux et à la radio qu’on avait vu des flocons gros comme une tête d’enfant.

— Le climat va certainement se modifier peu à peu, expliquait Reiner, même si la glace persiste encore longtemps. L’influence maritime se fera par crises si j’ose dire, par bouffées. Ça peut devenir très dangereux.

Il n’y avait plus de réfugiés à évacuer dans San Diego Station, seule une draisine blindée de la Manu montait la garde à l’écluse ouest, la seule encore utilisable.

— Il va falloir marcher à pied, prévint Lien Rag.

Reiner, effrayé, emporta une paire de bottes d'un autre âge, mais bientôt, ne pouvant les supporter, il se contenta de celles incorporées à sa combinaison isotherme.

Lien Rag se rendit compte que le port de guerre de jadis était entièrement envahi par des algues géantes qui formaient un tapis verdâtre et rouge. Les épaves avaient presque toutes disparu ; seules quelques superstructures, des mâts, des cheminées, des tourelles et des radars déchiquetés semblait-il par des dents monstrueuses, sortaient de la masse des algues.

— Elles ont pris de la hauteur. Quand je suis arrivé, l'air glacé les fanait à quatre, cinq mètres.

Désormais, elles atteignent six, sept mètres et le froid a cédé devant les masses d'air chaud, constata Lien Rag.

— La brume qui se forme est comme électrique, murmura Yeuse, impressionnée. Tu veux vraiment t'installer ici ?

— J'ai rendez-vous… Farnelle ne tardera pas avec son cargo *Princess*.

Soudain, Reiner se mit à trépigner d'un air dégoûté parce qu'une algue gluante s'était accrochée à la paroi glacée et commençait de ramper sur le sommet de la falaise. Lien Rag se pencha et constata qu'elle était en partie blette à cause du froid. Elle restait pourtant saine sur un bon tiers.

— Elles se nourrissent de la rouille, dirait-on. Il y a des millions de tonnes de ferrailles englouties dans ces bassins…, expliqua-t-il.

— Où vas-tu installer les chantiers de construction navale ? demanda Yeuse.

— Là-bas, nous y avons débarqué. Il faudra aménager une pente à faible pourcentage pour les trains qui livreront les matériaux.

— Personne ne viendra travailler là, coupa Yeuse, même si tu payes des salaires énormes.

— Le Kid va m'envoyer des spécialistes, des chasseurs de phoques, des gens rudes, connaissant le prix de la vie et surtout de la survie. Ils étaient tous nantis et, d'un coup, ils n'ont plus rien. Ils sont prêts à lutter… Tu sais, la Compagnie de la Banquise n'était peut-être pas un véritable paradis, mais le Président Kid a laissé les gens prendre leurs responsabilités et ils ont créé un monde extraordinaire. Ils ont fait pousser des orangers sous serre en pleine banquise, récolté du blé, du maïs, élevé des animaux, créé des industries. Et puis tout a disparu… Il reste vingt-cinq mille de ces

hommes et de ces femmes sur Titan… Et tous prêts à recommencer une aventure aussi difficile mais aussi exaltante… Ils viendront ici, ils construiront des bateaux, ils débarqueront dans l'île en face du Mexique et commenceront à chasser le phoque, à fabriquer l'huile, à saler, fumer, congeler la viande…

— Tu ne vas pas rester ici à attendre ? Il y en a encore pour un mois.

— C'est le délai le plus pessimiste. Je sais qu'ils peuvent être ici demain, après-demain, et je vais patienter. J'ai de quoi survivre.

— Il y a les hommes de la Manu. Ils resteront ici le temps nécessaire et ont reçu des consignes. Ils sont à ta disposition pour t'aider.

— Quand ils verront ce cargo accoster, ne devrons-nous pas craindre une réaction peut-être violente de leur part ?

— Ils seront prévenus, ne devront s'étonner de rien. Les hommes de la Manu me sont entièrement dévoués. Je les ai créés, ils savent ce qu'ils me doivent.

Reiner s'était éloigné discrètement. Yeuse se contenta de poser sa main sur le bras de Lien Rag :

— Tu reviendras à NYST ?

— Dès que toutes les activités seront lancées… Tu vas rencontrer Palaga ?

— Il saura que tu es ici mais je vais négocier avec lui. La caste n'est plus en position de force. Ils ont besoin de moi.

— Crois-tu… crois-tu qu'il pourrait savoir si Gus est bien arrivé là-haut dans le satellite ?

— Je le lui demanderai. Tu penses à lui quelquefois ?

— Souvent.

Et puis Lien Rag fut seul à errer dans les quartiers résidentiels de l'ancienne station, cherchant un endroit où caser son matériel. Désormais, il allait compter les jours.

CHAPITRE VI

Ils en discutèrent dans la cuisine collective, alors que Thresa préparait le repas. Le petit docteur Isaie essayait de réconforter Gus :

— Bien sûr, pour un premier essai radio, c'est frustrant de tomber sur un imbécile qui a cru que vous vous moquiez de lui. J'ignore tout de ce système de radio et de la Terre, mais enfin je me mets à la place du pauvre type chargé d'une station émettrice là-bas dans cette Compagnie que vous appelez comment ?

— L'Africania, répondit Gus.

— Vous lui dites que vous appelez du ciel, que vous vous trouvez à l'intérieur d'un satellite… Vous vous imaginez un peu la réaction du gars ? Il a cru avoir affaire à un plaisantin. Et vous savez, il en sera longtemps ainsi avant de tomber sur les personnes capables d'admettre que vous dites la vérité.

Gus avait eu accès aux connexions radio, et découvert comment utiliser diverses fréquences, appeler la Terre, et d'un coup il était tombé sur cet homme qui, du centre de l'Africania, discutait avec des correspondants éloignés dans le sud, auxquels il indiquait comment lutter contre une maladie attaquant des plants de tomates sous une serre. Et Gus, d'un coup, s'était interposé, trop pressé d'avoir un contact terrien. L'homme s'était fâché, l'avait accusé d'utiliser un émetteur clandestin. Gus lui avait répondu que non, qu'il lui parlait d'un satellite géostationnaire dans le ciel.

« — Bien sûr, avait fait l'autre, et vous vous prenez pour le bon Dieu. »

« — Mais, s'était entêté Gus, je ne raconte pas d'histoires. Je vous parle bien de là-haut. »

« — Et d'abord, c'est quoi un satellite ? »

Gus l'avait expliqué simplement, mais l'homme furieux lui avait demandé d'en finir avec ce canular de très mauvais goût.

— Sur Terre, à part les Aiguilleurs, il y a combien de personnes susceptibles de vous croire ? demanda le docteur Isaie. Vous n'allez pas tomber tout de suite sur Lien Rag ou Kurts, ni sur les femmes que vous avez rencontrées en bas et dont je mélange les noms.

— Je ne sais plus si Farnelle avait la radio à bord de son cargo *Princess*, mais Kurts, lui, pourrait très bien nous capter, répondit Gus.

Thresa les écoutait bouche bée, ne comprenant rien à ce qu'ils racontaient.

— Ce mot qu'on ne doit pas prononcer, c'est donc le code d'accès à cette seule saisie ? Vous avez relevé la fréquence d'appel ?

— Oui, fit Gus, mais je n'ai aucune envie de parler à celui que le père Faro prend pour Dieu et qui n'est autre que le Maître Suprême des Aiguilleurs… Pourtant, c'est indirectement à cause de lui que je suis revenu dans ce satellite. Il avait demandé à Yeuse…

— Qui est Yeuse déjà ?

Gus soupira, se demandant s'il était bien nécessaire de poursuivre cette conversation. Isaie mélangeait tout et les noms de la Terre lui apparaissaient comme ceux d'êtres un peu mythiques.

— Je ne voulais pas vous vexer, dit Isaie, mais je m'embrouille un peu. Ce type, le Maître Suprême, vous a envoyé ici ?

— Non, mais il souhaitait que l'un de nous trois revienne pour empêcher un trop brutal retour à une ère solaire… Et puis je n'avais pas envie de rester en bas.

— Ça, je l'ai compris. Une question : diriez-vous de même, aujourd'hui que vous avez récupéré deux jolies gambettes qui pourraient faire pâmer d'envie toutes les jolies filles d'en bas ?

— Je ne sais pas, soupira Gus, vraiment pas.

— Moi, dit Thresa d'un air canaille, je l'aimais autant sans ses jambes. C'était, je ne vous dis pas… excitant.

Depuis qu'Isaie et Gus avaient forcé le père Faro et sa bande à battre en retraite, on n'apercevait que rarement les membres de la secte. Quelques femmes furtives, parmi les plus âgées, ou quelques enfants apparaissaient sur l'écran, sortant de la tente communautaire pour prendre de la nourriture dans les stocks amassés dans un recoin de la salle. Regardant autour d'eux

avec inquiétude, ces téméraires se hâtaient de faire leurs provisions avant de disparaître à nouveau.

— Faro croyait vraiment dialoguer avec Dieu et ses fidèles doivent le croire eux aussi. Il doit expliquer que le démon, moi en réalité, a interrompu cet échange et il prépare sûrement autre chose.

— Comment a-t-il pu accéder aux interconnexions radio ? s'étonna le docteur Isaie.

— Grâce à son père, le traître Plandge qui fut avant lui prêtre de l'Église de la Rénovation Apostolique d'Ophiuchus. Plandge qui avait suivi les cours du Centre Théologique de Salt avant de s'introduire dans le milieu dissident de Sugar pour se livrer à l'espionnage. Il y a soixante-dix ou quatre-vingts ans de ça. Dans la chapelle, Faro a dû retrouver ses archives, et aussi un émetteur-récepteur lui permettant de communiquer avec le Maître Suprême qui lui a ordonné de s'emparer de la salle des contrôles pour accomplir sa volonté.

— Mais qu'aurait-il pu faire ? Que veut ce Maître Suprême ?

— Que toutes les lucarnes solaires soient colmatées à n'importe quel prix. Sur Terre, le pouvoir des Aiguilleurs doit sombrer avec la fin de la glaciation, et ils sont prêts à tout pour conserver leur hégémonie. Faro aurait agi sous les ordres directs de ce Palaga, sans avoir de scrupules. D'un seul coup, il aurait pu, grâce aux instructions rabâchées par celui qu'il prenait pour Dieu, rendre opaque la lucarne qui envoie chaleur et lumière sur le Pacifique. N'oubliez pas qu'il y a d'autres Luniks dans les silos, prêts à être lancés vers les strates de poussières lunaires.

— Par chance pour les Terriens du Pacifique, le père Faro sait à peine lire et est incapable de comprendre quel signe représente l'infini. Nous allons pouvoir reprendre nos travaux tranquillement. Nous devons bien ça au Bulb qui est intervenu à point nommé pour nous sortir de cette sale situation. Nous ne le remercierons jamais assez, ajouta Isaie en clignant de l'œil pour que Gus renchérisse, ce qu'il fit avec empressement et sans éprouver le sentiment d'être un bel hypocrite.

— J'ai failli être sacrifié sur la console principale parce que cet imbécile de fanatique ne comprenait rien aux signes. Le Bulb a été pris d'un tremblement tel que nous avons pu nous enfuir. Il a provoqué une panne d'électricité et un abaissement brutal de la température. Faro dès lors était fichu.

Gus pianota sur le clavier des communications avec la Bête de l’espace. Un seul mot : « Merci. » Et sur l’écran du Bulb scintilla la réponse : « C’est tout à fait naturel. Cet individu mettait en péril l’équilibre général. »

— Nous allons essayer de restructurer votre système digestif, tapa Gus sur le clavier, mais vous connaissez nos difficultés. Nous pourrons vous nourrir directement par votre estomac, une fois que ce dernier aura acquis toutes ses possibilités, mais le système à micro-ondes devra être maintenu pour éviter une dénutrition brutale de votre organisme… Nous pensons, le docteur Isaie et moi, que votre fonction glycogénique pourrait en être sérieusement affectée. Or, votre cerveau doit être nourri en permanence par le glucose qui est son moteur exclusif. Vos besoins en glucoses sont énormes et cela depuis que vous avez été asservi par les Ophiuchusiens, accouplé artificiellement à une structure synthétique où vos fonctions sont canalisées pour la seule satisfaction des besoins humains de ce satellite. Il a donc fallu prévoir que votre cerveau prendrait une importance considérable au détriment de vos activités physiques de jadis. Autrefois, vous vous dépensiez beaucoup pour chasser les troupeaux de saus, pour trouver ces graines de l’espace que sont les pearls et pour séduire vos compagnes. Vous m’avez dit qu’une relation sexuelle pouvait durer un an en temps universel. La dépense énergétique était fabuleuse et ces Ophiuchusiens l’ont, avec un à-propos cynique, détournée vers votre cerveau et vos fonctions intérieures les plus utiles à la survie humaine. Par exemple, pour obtenir une gravité proche de celle de la Terre, ou du moins d’Ophiuchus qui est approximativement la même. Vous deviez aussi fournir la chaleur, l’électricité pour que les recyclages s’effectuent dans de bonnes conditions. Nous ne pouvons d’un coup vous rendre votre physiologie ancienne. Vous êtes à jamais lié aux structures conçues par l’homme, et votre cerveau vit en interférences inextricables avec l’ordinateur central. Les différences qui permettent à l’un ou à l’autre de disposer d’une certaine autonomie sont si subtiles que vous-même n’arrivez pas toujours à les mettre en évidence. Je ne cherche pas à vous diminuer mais c’est ainsi. Vos structures naturelles vivent aussi en symbiose avec la partie fabriquée par l’homme du S.A.S. C’est irrémédiable. Si nous tentons une séparation vous mourrez.

L’écran scintilla : « Vous aussi ! »

— C’est exact, approuva Gus avec bonne humeur. J’ai fait à peu près le point sur la situation, et maintenant voici ce que nous proposons, le docteur Isaie et moi. Nous ne pourrons pas vous redonner vos trois intestins qui relient votre estomac-concasseur à votre cloaque, mais nous sommes sûrs d’en activer un, peut-être deux. Même chose pour le tube digestif, car votre bouche est scellée par une trop longue inactivité. Nous essayerons de la libérer avec nos moyens propres, comme un chalumeau ou l’utilisation de produits acides, mais vous en connaissez les limites et les dangers. Vous continuerez à recevoir vos rations de sucre… Nous avons le contrôle de cette fonction glycogénique de tout votre organisme et nous pouvons, au besoin, en modifier le processus si une défaillance surgissait. Il y a certainement beaucoup à faire, ne serait-ce que pour empêcher la dégradation extérieure de votre corps. Vous êtes atteint de ce que nous autres humains appelons une maladie de peau, une pelade compliquée d’eczéma, avec des furoncles provoqués par des parasites qui pondent un œuf énorme. Celui-ci finit par être expulsé dans le vide sidéral, mais laisse des lésions. Il semble que tout soit lié. Il faut que ces diverses maladies soient arrêtées sinon vous et nous allons en souffrir. Il y a eu des implosions dues à la fragilité nouvelle de votre carapace. Les silos contenant les carcasses de saus ont été les plus atteints et vous savez que des milliers de tonnes de ces réserves animales flottent désormais en orbite autour de vous. Nous ignorons l’origine de ces parasites et peut-être pourriez-vous nous éclairer à ce sujet.

Ils attendirent un moment mais le Bulb ne répondit pas. Gus continua de taper ce qu’il avait à ajouter sur le clavier.

— Grâce à vous, nous avons réglé le problème du père Faro et nous espérons pouvoir souffler un peu. Nous allons nous consacrer uniquement à votre santé. Peut-être avez-vous quelques suggestions à nous proposer ?

Cette fois le Bulb réagit :

— Jadis, la plupart des Bulbs qui vivaient en troupeaux connaissaient quelques maladies de peau comme vous dites. Mais c’était surtout dû à la présence de ces parasites qui ne pondent pas, comme vous le croyez, cet œuf unique, mais se rassemblent peu à peu en une énorme colonie qui s’enferme dans une coquille blanchâtre, d’où votre erreur. Ces parasites ne sont pas très gros, mais se multiplient très vite et, depuis mon asservissement à l’homme, ils profilèrent quatre fois plus vite encore. Vient

un moment où une partie doit quitter mon corps, et c'est, alors, qu'ils se regroupent et commencent à fabriquer cette sorte de coquille. Ma carapace se boursoufle, forme ce que vous appelez un furoncle jusqu'à l'expulsion douloureuse.

— Mais d'où viennent ces saletés de parasites ? demanda Isaie.

Gus se hâta de taper cette question.

— Ils se trouvent dans la viande de saus et ne sont pas détruits par la cryogénisation ni par les micro-ondes de notre système artificiel d'alimentation.

— Notre ami souffre d'un diabète chronique qui semble être un mal nécessaire pour lui, et dans ce cas, l'apparition de furoncles serait tout à fait normale, mais les parasites compliquent encore le mal.

— La prolifération, dites-vous, est plus importante depuis que vous avez été accouplé à une structure artificielle ?

— C'est exact. Au début les Ophiuchusiens n'y ont guère prêté attention, par la suite ils s'en sont inquiétés mais il était trop tard.

— En ont-ils découvert la cause ?

— Oui, ils savaient la raison de cette prolifération mais il était trop tard pour y remédier, écrivit le Bulb sur son écran personnel.

Gus eut l'impression que la Bête de l'espace montrait quelques réticences à aller plus loin.

— Pouvez-vous nous en dire plus ?

L'écran resta vide et Isaie, avec son culot habituel, tapa à nouveau la question sur le clavier.

— Ils m'ont fait subir au début de mon esclavage une opération particulière.

CHAPITRE VII

Lorsqu'il aperçut la banquise, au large de la Panaméricaine, Liensun s'efforça de cacher son soulagement. Il avait toujours gardé, en apparence, une expression de confiance absolue, affirmant qu'Ann Suba n'aurait jamais cherché à les égarer. Depuis dix mille pieds d'altitude, l'équipage pouvait découvrir la banquise, et le chenal qu'elle avait indiqué. Il faudrait le suivre, jusqu'à son embranchement avec un autre qui remontait le long de la côte mexicaine, puis californienne. C'était plus qu'un chenal, un bras de mer.

— Autrefois, on appelait le courant qui baigne ces côtes le contre-courant équatorial. Il a continué à circuler sous la banquise, la rendant plus fragile. Puis avec le réchauffement, il a gagné les quelques degrés nécessaires pour venir à bout de la glace et créer cet énorme canal, expliqua Liensun.

L'équipage cherchait une colonie de phoques. Ann Suba avait prétendu qu'il en existait plusieurs, mais Liensun avait eu la conviction qu'elle lui cachait quelque chose : l'existence d'une colonie beaucoup plus importante.

Celui-ci avait fini par lui accorder mille litres de fuel-phoque et, au dernier moment, Zabel s'était proposée comme volontaire pour accompagner Ann Suba sur le chemin du retour. Ce qui avait mécontenté le commandant de l'*Avenir Radieux*.

« — Je croyais que tu ne voulais plus retourner dans l'île de Titan. »

« — Je n'y resterai pas mais j'ai envie de tenter l'aventure avec cette femme. Nous prouverons à deux que nous pouvons faire aussi bien qu'un équipage d'hommes. »

À bord de l'appareil, personne d'autre ne s'était présenté et, très inquiet, Liensun avait regardé s'éloigner la petite vedette avec ces deux femmes courageuses auxquelles il était plus attaché qu'il ne voulait bien l'avouer.

— Nous n'avons pas plus d'une heure de vol, commandant. Il faut réduire la vitesse.

— On ralentit, cria-t-il, agacé.

Ces mille litres allaient peut-être manquer et l'équipage le tenait pour responsable. Il aurait dû embarquer Ann Suba de force à bord du dirigeable, abandonner la vedette. À cause d'elle, on risquait de devoir se poser en catastrophe sur les îles de glace qui formaient une bande de banquise du sud au nord, entrecoupée de chenaux.

— On diminue à quatre-vingts, poursuivit-il.

— Quatre-vingts ! s'étonna un des hommes.

C'était la vitesse minimum pour lutter contre le vent qui frappait latéralement le dirigeable et le faisait dériver vers le nord. En principe, San Diego Station était légèrement sur bâbord, mais bientôt leur trajectoire serait trop haute.

— Phoques à quatre heures, annonça la vigie.

Ce fut une belle effervescence lorsqu'on découvrit les quelques dizaines de bêtes qui se prélassaient sur une plage de glace. On dut effectuer un grand demi-tour et l'approche se fit sous le vent pour éviter d'effaroucher les animaux.

— J'ai l'impression qu'ils ne sont pas en colonie et qu'ils marquent une étape, vint lui dire Lane qui avait une grande habitude des mœurs des pinnipèdes. Ils risquent de plonger tous en même temps et de filer sous l'eau. On pourra les poursuivre et les abattre mais les requins les boufferont avant qu'on ait pu remonter les corps.

— À quoi vois-tu ça ? s'étonna Liensun.

— Il n'y a pas de bébés phoques ni de femelles grosses. Donc, ils ne forment pas une colonie stable. Il faut descendre et essayer d'en tuer le plus possible depuis l'appareil. Nous disposerons de quelques minutes avant qu'ils ne plongent. Ils peuvent nager longtemps sous l'eau et seront alors hors d'atteinte.

— Regroupe les meilleurs tireurs dans le pont inférieur. Qu'on réduise encore la vitesse, juste pour lutter vent debout.

Ils furent cinq à attendre que le dirigeable s'approche des animaux vautrés au bord de l'eau. Il fallait réduire la distance pour une meilleure précision, mais Lane qui surveillait la réaction des phoques à la jumelle prévint :

— Ils commencent à s'inquiéter, perçoivent des vibrations de l'air malgré le vent contraire. Ils ont déjà dû connaître l'homme et sont très méfiants. Il faut tirer. Que chacun choisisse son animal pour éviter de toucher tous le même. Il nous en faudra au moins dix pour avoir une réserve de sécurité.

Finalement, lorsque le troupeau eut disparu, il abandonnait huit cadavres, mais les animaux étaient énormes. On commença de descendre, puis on envoya les ancres chauffantes, les harpons à cause du vent de plus en plus fort.

— Il faudra faire vite… Préparez une chaudière et six hommes, ordonna Liensun. Si jamais la tempête devenait intenable, nous devrions filer vers le nord.

Mais avec l'approche du soir, le vent se calma, et toute la nuit, on fit fondre le lard des animaux que l'on pompait dès que l'huile avait refroidi. On embarquait aussi des morceaux de phoques que le froid durcissait sans les congeler, la température n'étant que de moins dix degrés. Près de l'eau, elle était légèrement au-dessus de zéro et l'océan était à plus huit.

— Nous attendrons le jour pour lever les ancres, annonça Liensun qui alla dormir.

Depuis sa rencontre avec Ann, il faisait des rêves horribles, voyait la vedette fracassée contre un iceberg et les deux femmes noyées, flottant sur l'océan. Ou bien c'était une tempête affreuse qui endommageait leur petit bâtiment et les laissait désemparées au milieu de l'immensité. Il se réveillait en sursaut et se promettait d'entreprendre des recherches au retour, si jamais il apprenait, dès que les contacts radio seraient possibles avec le Kid, qu'elles n'avaient pas rejoint l'île.

On vint le réveiller à l'aube pour lui annoncer que des brumes épaisses s'élevaient du chenal.

— Il y a des formations de glace dans les caténaires. Une équipe est en train de les détruire.

Liensun rejoignit les hommes : il fallait évoluer sur de fragiles passerelles à l'intérieur de l'enveloppe, entre les ballonnets plus ou moins

gonflés à cette altitude. C'était très dangereux. Il avait prescrit des mesures de sécurité draconiennes, et vérifiait chaque fois qu'elles étaient bien exécutées. Le pire était lorsque de la glace se formait à l'extérieur sur la voûte du dirigeable, menaçant son équilibre. Pour les prochains, on avait imaginé un système de réchauffement interne de l'enveloppe, mais l'*Avenir Radieux*, le premier de la série, n'en était pas pourvu.

Jusqu'à présent, il avait toujours été volontaire pour cette expédition périlleuse.

— On peut rentrer les ancres, cria Liensun, lorsque la glace fut entièrement dégagée.

Ils avançaient dans le brouillard givrant pour rester à l'aplomb du chenal et ne pas manquer l'embranchement sud-nord, qui devait les conduire à San Diego Station.

— Nous captons des émissions radio, vint-on lui dire. On parle beaucoup des futures élections en Panaméricaine. La présidente Yeuse doit parler demain à la population.

Il existait des dizaines de stations radio et la liberté de ton des journalistes et des présentateurs stupéfia Liensun et ses amis. On critiquait l'administration, on regrettait que les 17/17 ne soient pas appliqués plus largement et il leur fallut du temps pour comprendre de quoi il s'agissait.

— Dix-sept degrés de chaleur et dix-sept cents calories de nourriture par jour, précisait-on.

Mais en se rapprochant de San Diego Station, ils captaient aussi un émetteur étrange qui lançait des messages incompréhensibles.

— C'est un code, expliqua un spécialiste radio. Ça ne signifie rien de bon pour nous… Il s'agit certainement de l'armée ou de la police.

— La Panaméricaine dispose aussi d'une flotte, déclara Liensun, enfin de ce qu'on appelait une flotte et qui concernait les engins de guerre circulant sur les rails. Il y en avait d'énormes bardés de lance-missiles, de canons, de lance-flammes et de lasers, ayant besoin de plusieurs paires de rails pour circuler. Ils étaient impressionnants mais lourds et peu rapides. Pourtant, ils suffisaient parfois pour ramener le calme. J'ignore s'ils existent toujours ; et il y avait aussi des trains blindés, des unités plus petites et plus rapides. Je ne sais si vous en avez entendu parler, mais il y a une vingtaine d'années, peut-être même un peu plus, la Panaméricaine a attaqué la Compagnie de la Banquise, et le Président Kid a réussi à piéger la flotte

ennemie sur la banquise. Ensuite, il a fait mettre le feu à la glace qui a fondu, et les unités de la Panaméricaine ont coulé dans l'océan.

— Si cette même flotte ou la police nous guettait ? demanda un des aéronautes. Ils ont des détecteurs à infrarouges, des radars… Et notre spectre, c'est ainsi qu'on appelle l'image sur les écrans, doit les inquiéter s'ils n'ont jamais vu un dirigeable.

— En général, leurs appareils sont braqués à l'horizontale, expliqua Liensun, ainsi que leur lance-missiles… Je crois que l'angle de tir ne peut dépasser trente degrés… Quand nous attaquions la Sibérienne, nous profitions largement de cet avantage. Ils n'attendaient pas l'ennemi venu du ciel. Et aucun dirigeable n'a, je crois, approché de l'inlandsis panaméricain.

— Attention, ce doit être l'embranchement des deux bras de mer ! cria le timonier.

À travers les remous du brouillard, on distinguait très bien les eaux de couleurs différentes des deux chenaux. Celles qui remontaient du sud étaient plus claires, alors que celles venant de l'ouest paraissaient noires.

— Le brouillard se disperse, fit remarquer un homme.

— Il tombe en pluie plus bas, compléta un second.

Mais plus loin, ils commencèrent à distinguer la côte panaméricaine avec ses falaises de glace taillées, semblait-il, par un couteau géant. Impressionnés, ils se taisaient tous, distinguaient les différentes couches accumulées au cours de la période de glaciation. Certaines atteignaient un mètre d'épaisseur, d'autres moins. Était ensuite venue une période où l'épaisseur n'avait gagné que quelques centimètres par décennie. La mer venait ronger des rochers recouverts d'une matière sombre qui ressemblait à de la gélatine : c'étaient des algues qui paraissaient proliférer dans cette eau tiède aux reflets huileux.

— Les falaises de glace s'écroulent un peu partout et bientôt il ne sera plus possible d'installer une station aussi près de l'eau, constata Lane qui avait rejoint Liensun. Nous aurons du mal à installer une base…

— Une base ! s'exclama Liensun. Je viens chercher mon père.

— Je croyais qu'il s'agissait d'un prétexte. Nous avons découvert la route qui conduit ici… Le Consortium n'en souhaitait pas plus… Ils construiront la voie ferrée qui remplacera le chenal chinois, transporteront les petits cargos de cette façon, les assembleront au terminus et ils

navigueront vers l'est. Je me demande bien à quoi serviront les dirigeables dans ce cas.

Liensun n'osait pas se poser la question et commençait de comprendre pourquoi le Consortium avait si facilement accepté de vendre un appareil à son amie Songe. S'ils avaient pris le risque de se voir concurrencés dans ce mode de transports, c'est qu'ils allaient mettre en œuvre le projet auquel Lane faisait allusion.

— Les algues attaquent aussi la glace, remarqua une fille, regardez les ramifications qui apparaissent après une avalanche.

Des avalanches, il y en avait un peu partout et parfois même, mais plus rarement, des chutes d'eau.

— De l'eau douce certainement…, supposa Liensun.

Ils restaient fascinés, vaguement terrifiés, et Liensun lui-même ne pouvait s'empêcher d'éprouver le sentiment qu'une œuvre gigantesque de dégradation était en cours. Un mal étrange commençait à ronger la puissante Panaméricaine par l'ouest, et partout ailleurs dans la Concession les radios n'y faisaient même pas allusion, discourant interminablement sur un futur immédiat.

— Ils sont victimes de leur propre vanité, se surprit-il à murmurer de façon intelligible. Ils n'ont rien compris du réchauffement qui se produit sur leur flanc.

— Une station, hurla la vigie, certainement San Diego Station.

Elle apparaissait enfin, cette cité mythique décrite par Ann Suba, avec ses verrières effondrées, ses dômes endommagés, ses milliers de wagons d'habitation abandonnés.

— Il y a un homme debout au bord de la falaise de glace, annonça une fille qui utilisait une longue-vue puissante. Tu sais, Liensun, si je ne te savais pas ici avec nous, je jurerais que tu es là-bas en train de nous regarder arriver.

CHAPITRE VIII

Au début, les deux femmes restaient des demi-journées sans échanger d'autres mots que ceux indispensables à la conduite de la vedette et à la vie quotidienne du bord. Elles se remplaçaient à la timonerie. Zabel, qui avait connu avec Liensun des moments difficiles quand ils avaient trouvé ce cargo charbonnier perdu sur la banquise du Nord Pacifique, savait piloter *Titan II* et trouvait même que c'était une sorte de jeu. Elle avait une grande habitude de ce nouveau mode de locomotion, et connaissait des mots techniques ignorés d'Ann Suba. L'une et l'autre avaient tenu à des degrés différents une place dans la vie de Liensun, avaient partagé non seulement sa couche mais aussi ses difficultés. Ann Suba, plus âgée, aurait pu être la mère du garçon, la nouvelle venue, avec sa jeunesse et sa beauté, ne pouvait, cependant, prétendre avoir conquis entièrement cet homme. Elles se méfiaient l'une de l'autre sans se jalouser, imaginaient les complaisances que chacune avait pu avoir pour garder l'amour de Liensun, sans curiosité malsaine, juste pour essayer de comprendre.

Le plus souvent, elles évitaient de prendre leur repas en tête à tête. Celle qui n'était pas dans la timonerie apportait un plateau à l'autre, en profitait pour relever la route effectuée, prenait note des difficultés en vue, surtout les icebergs plus nombreux qu'à l'aller, d'après Ann Suba. Hélas aucun de ces énormes glaçons ne servait de refuge à des phoques ou à des manchots, et l'huile commençait de s'épuiser dans le ballast.

Le matin, à midi et le soir, elles essayaient de capter l'émetteur de Titan mais s'en trouvaient encore trop loin. Ann estimait qu'il leur faudrait parcourir encore deux mille kilomètres pour avoir une chance de pouvoir émettre en graphie. Ce qui représentait huit jours au moins de navigation.

Pour économiser le carburant, la vitesse était de dix kilomètres à l'heure, parfois moins. Malgré cela le niveau baissait trop vite.

Depuis la veille, Ann Suba montrait quelque nervosité et Zabel s'en était rendu compte à certains signes évidents. La physicienne montait plus fréquemment sur le roof pour surveiller l'horizon avec ses jumelles, venait ausculter l'écran radar ou le détecteur d'infrarouges et, dès que le brouillard arrivait, elle paraissait vivre dans l'anxiété. Zabel ne voulait pas l'interroger, attendait les confidences, mais se sentait elle-même gagnée par l'angoisse.

Une nuit, bien avant la fin de son quart, Ann rejoignit la jeune fille dans la timonerie.

— Vous pouvez aller vous coucher, proposa-t-elle avec une certaine brusquerie.

— J'en ai pour cinquante minutes, répondit l'autre, peu disposée à accepter ce genre de faveur.

— Je ne peux pas dormir de toute façon.

— Vous paraissez tracassée, lui dit Zabel qui le regretta aussitôt.

Ann Suba regarda le compas. La route était bonne. Il y avait un peu de brume mais la visibilité était suffisante.

— Je vous dois la vérité. Je crains de rencontrer la *Chimère*.

— C'est un monstre ? Une nouvelle amibe géante comme Jelly qui se trouve au nord ? demanda Zabel.

— Non, un trois-mâts avec un moteur nucléaire. Habité par les descendants d'un même couple, les Simone. Ils sont tous de petite taille et difformes.

Elle raconta comment, à l'aller, ils avaient rencontré ce voilier et ses habitants étranges qui ne cherchaient qu'à améliorer leur descendance avec des unions en dehors de leur milieu.

— Et vous croyez qu'ils nous captureraient pour que nous enfantions de nouveaux enfants ?

— Lien Rag et son équipage ont dû engrosser les femmes Simone les plus grandes, mais au début le troc contre de l'huile de phoques et de la nourriture posait, comme condition, que j'accepte de procréer pendant un certain nombre d'années. Ils pensaient que mes compagnons m'abandonneraient car chez eux le sentiment ne paraît tenir aucun rôle dans la vie. Ils ont dû accepter l'autre solution à laquelle ils n'avaient pas songé.

Pendant des jours, les quatre hommes de *Titan II* ont dû s'unir chacun à quatre femmes par jour… Nous obtenions un phoque pour deux femmes sinon engrossées, du moins susceptibles de l'être.

— Nous pourrions tomber dessus ? demanda Zabel s'efforçant de dissimuler le dégoût que lui inspirait cette histoire.

— Nous arrivons dans la zone où ils se trouvaient l'autre fois. Ils nous ont suivis pendant des jours, deux semaines je crois, profitant des brouillards pour rester invisibles, mais leur présence était tangible et ressemblait à une menace… Par la suite l'un des marins, quand nous les avons quittés, a tiré un missile sur eux. Il prétend avoir coulé le voilier dans un geste irraisonné de vengeance, cependant nous n'avons retrouvé aucun débris flottant sur les eaux… Parfois, je me demande si je n'ai pas rêvé tout cela. Alors que je me suis directement associée à la réussite de ce marchandage étrange.

— Associée ?

— Lien Rag est un homme mûr qui n'a plus, comme des hommes plus jeunes, des ardeurs irrésistibles pour n'importe quelle femme, fût-elle laide et difforme. Les hommes d'équipage, eux, après des mois de privations, n'avaient aucune difficulté avec ces Simone, pourtant peu désirables la plupart du temps…

Elle regarda Zabel avec défi :

— J'ai aidé Lien à parvenir à ses fins car il voulait respecter le contrat.

— Je l'aurais fait aussi, dit Zabel avec un sourire de compréhension.

— Allez vous coucher, je suis en pleine forme.

— Je vais rester encore un peu.

L'aube arriva avec peine, sale, la lumière ne parvenant pas à pénétrer les masses de brumes. Zabel alla préparer du thé et des galettes. Il restait heureusement de quoi manger, les boutiques de San Diego Station ayant fourni des produits rares et luxueux en plus des vivres plus ordinaires.

— Ils naviguent dans cette zone de brouillards et nous pouvons leur tomber dessus d'un coup, mais je pense surtout qu'ils disposent de moyens pour nous repérer. S'ils se rendent compte qu'il n'y a que deux femmes à bord, je crains l'abordage…

— Où trouvent-ils les phoques qu'ils gardent en chambre froide ?

— Nous n'avons pu obtenir d'eux qu'ils nous le disent, peut-être au sud du côté de l'Antarctique. Vers les 40e, la banquise se prolongerait sur

des milliers de kilomètres, dit-on.

— Nous devons bientôt nous ravitailler, mais nous ne pourrons jamais atteindre ces zones australes.

— Je sais, répondit Ann, mais il y a une autre possibilité et c'est la raison pour laquelle je suis l'équateur alors que nous aurions dû prendre une route plus au sud… Je pense à l'île de Christmas. Là-bas, on trouve de l'huile.

— De phoques ? De manchots ?

— De l'huile végétale.

Zabel lui fit répéter.

— Végétale, oui. De l'huile de coprah. Il s'agit d'une grosse amande provenant d'un palmier. Les habitants de ces îles n'ont jamais connu la banquise. Ils ont subi des basses températures, mais l'océan a rarement gelé dans leur zone, et les palmiers se sont adaptés au climat plus froid. Ils ont survécu oubliés, heureux, pendant des siècles et ne tiennent pas à être redécouverts. Ils l'ont été aux dix-septième et dix-huitième siècles et l'ont toujours regretté.

— Vous avez pourtant commercé avec eux.

— Disons que nous les avons volés. Mais nous avions des excuses car ils ont cherché à nous tuer. Oh, par simple logique prudente pour que nous ne révélions jamais leur existence. Nous avons profané leurs sépultures. Ils conservent leurs morts dans des pirogues remplies d'huile, le tout enfermé dans des cavernes. Lien Rag et un homme d'équipage ont réussi à leur voler des centaines de litres de cette huile, d'ailleurs excellente grâce à sa fluidité. Elle n'encrasse pas les injecteurs.

— Vous voulez que nous allions voler les morts de ces gens-là ? murmura Zabel.

— Cela vous fait peur ?

— Non. Je suis prête à tout pour trouver du carburant, mais nous allons courir un réel danger ?

— Très certainement. Nous devrons opérer de nuit pour nous rapprocher d'une zone de falaises tabous, escalader une paroi vertigineuse, pénétrer dans un trou à rats, transvaser l'huile dans des bidons, les descendre au bout d'une corde puis remonter les bidons vides.

— Un travail épuisant… Et puis il faudra fuir avant l'aube en souhaitant ne pas être poursuivies ?

— Exactement. Si tout va bien, si nous ne rencontrons pas la *Chimère* des Simone, nous pourrions être à Christmas dans quatre jours.

— Il ne restera que quelques litres d'huile dans les réservoirs.

— Je sais. Et jusqu'à Christmas, l'océan est vide, pas d'icebergs ni d'îles de glace, presque pas de poissons. À la rigueur, on pourrait pêcher des poissons gras, en extraire l'huile, mais l'océan est désert jusque-là-bas.

— Nous ne pourrons emplir nos réservoirs en une seule nuit.

— Je le sais, aussi nous reviendrons la nuit suivante, et une troisième si nécessaire.

— Et si le dirigeable revenait ?

— Ne comptons pas là-dessus. Je préférerais que nous nous en sortions seules.

Zabel sourit :

— On le disait, aux Échafaudages, que vous étiez l'orgueil fait femme et je constate que c'est vrai.

— Vous regrettez les Échafaudages ?

— Non. J'aurais pu y retourner quand Liensun a accepté que nous l'accompagnions à China Voksal. On peut, par la Transhimalayenne et les caravanes de yaks, rejoindre la Compagnie Tibétaine, mais j'aurais eu l'impression d'aller m'enfermer pour la vie dans un temple isolé… Je préfère être ici avec la peur de manquer de carburant… Et vous ?

— J'en suis partie volontairement, et, moi aussi, je ne regrette rien. J'ai connu des gens fantastiques, Farnelle que vous connaissez, également Lien Rag, beaucoup d'autres… Je n'y retournerai jamais. D'ailleurs les Rénovateurs n'auront bientôt plus aucune raison d'exister en tant que groupe contestataire.

Zabel finit par aller dormir un peu et les cris de sa compagne la sortirent d'un sommeil profond. Le cœur fou, elle crut à une catastrophe et se hâta de monter sur le pont, ne comprenant pas les mots que hurlait Ann Suba.

— Regardez, elles soufflent, elles soufflent là-bas droit devant. Tout un troupeau.

La jeune femme ne voyait que des sortes de jets de vapeur grise sur le blanc des fonds brumeux.

CHAPITRE IX

Un long train composé surtout de wagons-citernes défila devant Jdrien, Jael et les quatre Roux qui les accompagnaient. Il venait du nord, certainement de la mer de Davis.

— De l'huile de phoques, supposa Jdrien.

Mais les Roux n'étaient pas de cet avis. Ils humaient l'air et reconnaissaient au passage, dans le carburant brûlé par la locomotive, l'huile de baleines.

— C'est impossible, fit Jdrien, pourtant ébranlé. Pour chasser la baleine il faut désormais aller en plein océan, posséder des embarcations capables d'affronter les vagues puissantes de la mer de Davis.

Mais il n'avait jamais surpris les Roux commettant ce genre d'erreur.

— Il faut marcher vers la station et trouver un endroit où tu pourras embarquer dans un omnibus, conseilla-t-il à Jael.

Celle-ci avait de l'or sur elle. Jdrien en avait récupéré d'assez grosses quantités dans les stations abandonnées, non pour son usage personnel, mais pour aider les tribus en cas de besoin.

— Je vais te regretter, soupira-t-elle, mais je préfère retourner vers les Hommes du Chaud. Je penserai souvent à toi. Ce fut un rêve que nous avons fait, mais je crois que je ne suis pas le genre de femme qui te convenait. Toi aussi, un jour, tu partiras pour la Panaméricaine rejoindre Yeuse.

Jdrien ne répondit pas. Il y avait pour Jael une petite station à moins d'une demi-heure de marche, une station habitée.

— Que vas-tu dire ? demanda-t-il.

— Que je suis une rescapée qui a été abandonnée par un fermier sur le bord du réseau. Il doit bien exister quelques fermiers dans le coin.

Ils l'accompagnèrent jusqu'à un kilomètre de la station et Jdrien se sentit ému lorsque la silhouette de Jael commença de rapetisser à l'horizon.

— Nous allons attendre encore un peu avant de nous diriger vers le nord.

À la nuit, rassuré sur le sort de Jael, il fit signe et ils partirent. Il dut se laisser traîner sur une peau de phoque pour arriver plus vite au bord de la mer de Davis. Dans la nuit, les trains de wagons-citernes ne cessaient de passer sur le réseau qu'ils suivaient, et Jdrien calculait que d'énormes quantités d'huile étaient ainsi acheminées vers l'intérieur du pays. En vingt-quatre heures, il compta dix-sept trains d'au moins mille tonnes chacun.

— Comment peuvent-ils chasser ces animaux énormes avec les faibles moyens dont ils doivent disposer ? Ils n'ont pas pu s'adapter immédiatement à la chasse en pleine mer. Le Kid construit un baleinier et devra attendre encore pas mal de temps avant qu'il ne soit opérationnel.

Les Roux restaient formels. L'odeur des wagons et du carburant brûlé dans le foyer des machines était bien celle de l'huile de baleines. Au quatrième jour de cette longue marche, vers le soir ils aperçurent une grande lueur au nord.

« Un volcan serait né dans cette région ? » se demanda Jdrien.

Ses amis paraissaient inquiets, mais ils dormirent quelques heures avant de reprendre leur marche rapide. On disait qu'un Roux pouvait franchir plus de deux cents kilomètres en vingt-quatre heures, avec juste une tresse de viande de phoque et des boulettes de graisse enfilées dessus.

— Derrière la montagne, la mer ! s'exclama Jdrien.

Ils escaladèrent pendant deux heures. Le réseau, lui, s'enfonçait dans des gorges profondes, devait aussi emprunter des tunnels. La lueur orange devenait de plus en plus violente, et, en haut de la montagne, ils découvrirent l'origine de ce feu.

Tout de suite, Jdrien ne comprit pas pourquoi des sortes de chalumeaux puissants projetaient des flammes énormes sous des cuves aussi grandes que plusieurs wagons-citernes. Des tuyauteries, des pipes-lines s'élevaient dans les airs pour alimenter d'autres cuves, et là-bas des centaines de wagons-citernes attendaient d'être remplis. Sur une superficie d'au moins vingt kilomètres carrés ces installations à l'air libre fonctionnaient dans un bruit

épouvantable, dégageant une chaleur d'enfer qui faisait, d'ailleurs, fondre la glace. On les avait isolées de la couche glacée pour empêcher que le sol ne s'effondre, mais alentour on n'avait rien prévu, si bien que les montagnes perdaient leurs glaciers en torrents énormes qui fumaient en allant se jeter dans la mer de Davis, qui miroitait à un kilomètre, sous les lueurs des chalumeaux et des lampadaires géants.

Sur la droite, Jdrien localisa une centrale électrique qui marchait à l'huile de baleines, et fournissait le courant à toute cette fonderie géante, car il s'agissait bien de cela : une fonderie géante qui pouvait traiter des quantités incroyables de graisse de baleines en fonctionnement continu. Il découvrait les tapis roulants qui apportaient les blocs en provenance d'une installation fixe, plus longue que large, certainement des ateliers de dépeçage. Mais où étaient les baleines, le troupeau fabuleux qui pouvait fournir la matière première d'une industrie aussi importante ?

Un train démarra sur la gauche, lourdement, et l'on voyait les efforts de la locomotive pour arracher les vingt wagons-citernes de cinquante tonnes à la boue qui se formait sur le réseau. Les roues patinaient, la machine haletait puissamment, exhalant des puanteurs d'huile frite. Les Roux détournaient eux-mêmes la tête car s'ils aimaient la graisse crue ils la détestaient cuite et sentant le graillon.

Et il y avait d'autres wagons frigorifiques où l'on devait enfourner les quartiers de viande. Des équipes travaillaient sans relâche, mais, de temps en temps, on voyait des silhouettes pénétrer dans des wagons brillamment éclairés où on pouvait boire et manger, s'amuser avec des jeux électroniques. En moins de deux ans, puisque la séparation avec la Panaméricaine datait à peu près d'une vingtaine de mois, les habitants de cette province antarctique avaient réussi à surmonter leur désarroi, et décidé de ne plus chercher à fuir mais de faire face. Ils savaient que l'Antarctique resterait toujours sous l'emprise du froid, même si le reste du monde retournait à l'âge solaire et ils avaient foi en leur avenir. Et celui-ci c'était, semblait-il, la baleine.

— D'immenses troupeaux ont dû s'installer dans ces coins, mais comment les capturent-ils, là est le problème. Il faudra attendre le jour avant de l'élucider.

Un des Roux, le plus âgé, qui connaissait Jdrien depuis longtemps, désigna des wagons ouverts :

— Comme au Dépotoir !

Les wagons étaient effectivement remplis d'ossements de baleines sciés. Le Dépotoir avait été jadis créé par le Président Kid, à côté des installations de la Guilde des Harponneurs de baleines qui consentaient à remettre aux Roux les squelettes de ces grands animaux. Le peuple du Froid en retirait les débris de viande et de graisse, la moelle des os dont on concassait une partie pour les vendre à des industries de transformation. Mais avec leur sens profond de la religiosité, voulant rendre hommage aux baleines, les Roux avaient dressé des squelettes entiers, formant un dédale fantastique. Jdrien avait habité un palais en os de baleines sur lesquels on avait tendu des peaux de phoques. Durant des années, il n'avait pas eu d'autre logis.

Les vapeurs qui montaient vers le ciel accrochaient les reflets rouges des chalumeaux, ceux plus orange des éclairages, et les entraînaient à des hauteurs énormes.

Jdrien et les siens contournèrent l'impressionnant complexe par l'est. Toujours fascinés, ils marchaient en contemplant les installations qui se succédaient, à la limite de la lumière et de la nuit pour ne pas se faire repérer. Les Roux haletaient, ralentissaient leur rythme de marche. Ils souffraient de la chaleur et de l'odeur de la fonderie.

Ils s'enfoncèrent dans la nuit jusqu'à ce qu'ils retrouvent le glacier et un minimum de froid. Un autre train s'arrachait à la boue, et Jdrien remarqua que les rails étaient posés sur des pontons en plastique. Et plus loin, ils longèrent d'énormes pompes qui entraînaient la boue vers des bacs de décantation où elle se déposait. Il était incroyable qu'en vingt mois toutes ces machines, ces rails, ces cuves aient pu être amenés là. Bien entendu, les Hommes du Chaud avaient surtout utilisé du matériel de récupération, mais il avait fallu le trouver et le transporter jusque-là.

Le groupe s'installa pour le reste de la nuit dans une cavité de glace le protégeant du vent qui commençait à souffler. Jdrien apercevait d'autres wagons aussi brillamment éclairés, encore des bars et des restaurants et, dans l'un d'eux, il lui semblait que les serveuses allaient et venaient à peu près nues. À côté de lui, Jdrange, qui avait une vue perçante, claqua à plusieurs reprises sa langue contre son palais.

— Femmes du Chaud putains ?

Jdrange avait une certaine connaissance des mœurs de la société ferroviaire. Il avait vu des Rousses prendre des hormones permettant de modifier leur métabolisme durant quelques heures et aller se prostituer dans des stations. Certaines se faisaient même greffer des implants qui, pendant près d'un an, leur assuraient la survie à des températures élevées.

— Certainement, fit Jdrien. Tout est prévu pour les hommes qui travaillent ici. C'est sûrement très dur même si c'est bien payé.

— Mauvaise odeur surtout.

C'était vrai et ça ne sentait pas seulement la graisse frite mais la viande en décomposition. Dans cette chaleur infernale, les débris organiques qui s'échappaient des tapis roulants pourrissaient dans la boue tiède, finissant par empester. C'était une odeur nouvelle pour les Roux qui avaient toujours vécu dans un froid excessif où la viande gelait instantanément.

— Folie, non ?

Oui, de la folie pure mais c'était le prix à payer pour survivre dans l'Antarctique. Des centaines de milliers de personnes dépendaient étroitement de cet ensemble qui exploitait uniquement la baleine.

Jdrien essaya de dormir, mais le vacarme continuait avec ces éclairs de lumière éblouissante, ces odeurs, cette chaleur qui arrivait par bouffées. Les Roux eux-mêmes ne parvenaient pas à trouver le sommeil et finissaient par s'asseoir pour regarder le spectacle qu'offraient les gens du Chaud.

Ils attendirent l'aube, souhaitant que cette activité trépidante laisse la place à quelques heures de calme, mais les équipes de relève arrivaient, reposées, et tout le complexe frémissait d'une énergie nouvelle.

CHAPITRE X

Jusqu'au dernier moment, Zabel se dit que les baleines allaient disparaître, s'effacer de leur vue, que c'était un mirage, ces six baleines flottant paisiblement, bercées par la longue houle qui venait de l'ouest. Elle fermait les yeux pendant des demi-minutes, essayait de penser à autre chose, certaine que ces merveilleux animaux pouvaient capter ses pensées et y déceler une menace contre leur vie.

Installée derrière le lance-missiles, Ann Suba lui tournait le dos, mais sa main gauche donnait des instructions codées : tendue à l'horizontale avec un mouvement de haut en bas signifiait que Zabel devait encore ralentir. Le pouce lui servait à indiquer bâbord ou tribord. Toutes les manœuvres s'effectuaient en silence, et même le moteur s'efforçait de ne laisser échapper qu'un murmure.

D'après le détecteur d'infrarouges, la vedette n'était plus qu'à dix-sept cents mètres du premier animal. C'était une bête de couleur sombre, aux flancs étoilés d'énormes taches blanches, de parasites de toutes natures, de coquillages, et parfois même de traces laissées par les ventouses de calmars géants. La bête soufflait régulièrement son jet de vapeur à près de dix mètres de haut. C'était comme une fleur qui aurait précipité sa croissance, se serait épanouie et flétrie en moins d'une minute. Et le vol de goélands qui planait au-dessus attendait cette mort provisoire du jet pour s'abattre sur l'animal et en picorer les débris.

« Doucement, mais doucement, voyons ! » semblait dire la main d'Ann Suba qui s'énervait un peu.

« Mais je suis au minimum de notre vitesse, je dois embrayer pour que le moteur ne cale pas. Oui, je sais, légèrement sur bâbord. C'est la tête que

tu veux pulvériser du premier coup… Et ensuite ? Si dans un réflexe dernier, la baleine plonge jusqu'à des profondeurs telles que son corps ne puisse pas résister à la pression et explose ? Si on ne devait jamais la revoir pour prendre sa graisse ? Tu penses bien que les autres ne vont pas attendre de recevoir un deuxième missile. C'est horrible ce que nous préméditons. Je voulais qu'elle tire à la mitrailleuse lourde, juste dans l'œil qui finira bien par devenir visible, mais elle ne veut prendre aucun risque. Un missile capable de couler un cargo comme le charbonnier, par exemple. Sûr que la baleine va être pulvérisée… De toute façon, je suis certaine qu'elle va couler, que l'air va déserter ses poumons. Tu m'as parlé de ces vessies remplies d'hélium qui leur permettent de ramper sur la banquise et même de voler, mais celles-là n'en sont peut-être pas dotées. Elles ont toujours vécu dans cette mer intérieure bordée par la banquise de toutes parts, juste à l'équateur…»

L'infrarouge indiquait huit cents mètres désormais. Elles avaient progressé de près d'un kilomètre en un temps qui lui avait paru durer des heures… Et il ne fallait pas tenter le diable, prétendre se rapprocher encore.

Ann Suba était prête à tirer. Bientôt, sa main gauche indiquerait qu'il fallait couper le moteur, courir sur l'erre. Puis, cette main rejoindrait la droite pour les dernières opérations avant le tir.

« Je fermerai les yeux. Je ne veux pas voir cette boucherie, cette tête qui se dispersera aux quatre horizons, ces goélands qui se précipiteront sur la plaie béante. Ann Suba a aussi parlé des requins qui arriveront de très loin, assoiffés de sang. »

La main gauche donna le signal et Zabel coupa le moteur. Dans un silence surprenant, la vedette continua d'avancer. Il fallait profiter de cette vitesse pour rester manœuvrant le plus possible. Là-bas, sur la gauche, une baleine venait de plonger, et sa fantastique queue triangulaire traça comme un signe d'avertissement dans les airs. Ann Suba préféra en finir et tira. Zabel vit le missile partir dans un jet de flammes, lourd, maladroit et pensa qu'il n'atteindrait jamais sa cible. Quand il explosa, elle fut certaine que la baleine n'avait pas été atteinte.

Ce qui monta vers le ciel bas fut un geyser rouge et noir qui surprit les goélands dans leur vol, et en tua plusieurs. Ils retombèrent avec les débris ignobles de bête. Pendant une minute, les deux femmes ne purent rien voir d'autre.

Zabel faillit vomir quand elle découvrit la baleine tronçonnée d'un bon tiers. Le reste flottait comme un gros îlot renflé. Elle n'entendait pas sa compagne hurler, et Ann Suba dut venir frapper à la baie du poste de pilotage pour la sortir de sa stupeur. Elle relança le moteur et l'emballa. La vedette fit un bond qui la cabra et Ann faillit passer par-dessus bord. Cramponnée comme elle le pouvait, elle injuria Zabel qui réussit à ralentir, et la physicienne put s'emparer du grappin qu'elle commença à faire tournoyer lentement.

Jusqu'au bout, elles crurent que le cadavre allait s'abîmer dans les profondeurs noires, car des tonnes d'eau paraissaient s'engouffrer dans l'espèce de tunnel qui s'était ouvert à la place de la tête, mais apparemment la bête continuait à flotter.

La physicienne lança le grappin et réussit à le faire passer de l'autre côté du corps immense où il agrippa certainement la nageoire latérale. Elles accostèrent tant bien que mal.

— Le harpon ! hurla Ann qui se cramponnait à son amarre.

Tout le temps, Zabel avait espéré que cette corvée lui serait épargnée, mais il fallait que la vedette se range le long de la masse de chair et de graisse. L'équipement comprenait des harpons qu'on lançait au moyen d'une sorte de bazooka à air comprimé. La flèche était surtout faite pour s'enfoncer dans la glace et, en atteignant sa cible, elle explosait en déployant ses dards barbelés.

Zabel s'efforça de penser qu'il s'agissait d'un mur noir et tira, puis cria car elle fut frappée par un jet de graisse et de viande qui la souilla de la tête aux pieds. Ann Suba se mit à rire nerveusement en la voyant ainsi.

— Tire sur l'aussière, voyons, et amarre-la.

La vedette collait enfin à la baleine, épousait ses mouvements dus à la houle. Les deux femmes échangèrent un regard vide de tout sentiment de fierté ou de triomphe, et examinèrent la masse qui se dressait devant elles.

— Huit mètres de haut ! s'exclama Ann. Nous avons là près de trois cents tonnes de viande et de graisse.

— Quel gaspillage pour les trois tonnes que nous allons prélever !

Ann découvrit les parasites accrochés à l'animal, essaya de les arracher et parut satisfaite de ne pas y parvenir. Elle passa un rouleau de cordage autour de son bras et commença à grimper en s'aidant de ces saillies, le plus souvent de gros coquillages rivés depuis toujours à ce corps démesuré.

Arrivée sur le dos de la baleine, elle demanda à Zabel de la rejoindre avec différents outils. Pendant deux heures, elles travaillèrent rageusement et établirent une sorte d'échelle d'accès, fixée à deux barres d'acier, enfoncées dans la chair du mammifère.

— Elles sont toujours là, murmura Zabel, effrayée.

Les autres baleines flottaient en effet à proximité, et celle qui avait plongé était même revenue.

— Il faut y aller.

Elles avaient projeté de découper de gros morceaux de l'animal qu'elles feraient descendre sur le pont de la vedette où la chaudière serait installée, mais, très vite, elles réalisèrent qu'elles perdraient un temps considérable en faisant ce genre de navette.

Elles devaient associer leurs efforts pour trancher dans la graisse à coups de hache, soulever des blocs de dix kilos, les débiter, et ensuite aller les déposer dans la chaudière.

— On va hisser la chaudière, l'amarrer comme on pourra, décida Ann Suba.

Zabel ne se serait jamais crue capable de creuser à coups de hache furieux une cavité dans le corps de l'animal pour y installer la chaudière, la caler, et protéger le foyer du vent et éventuellement de la pluie.

Et pourtant, c'est ce qu'elles firent toutes les deux. Lorsque leurs vêtements furent transformés en éponges gorgées de sang, de graisse et de chair, elles se dénudèrent. Peu après, c'était leur corps qui était recouvert par une épaisse couche rouge et blanche.

Mais elles continuaient de travailler dur. La chaudière commençait à fonctionner. Elles avaient dû lancer le feu avec de l'huile de phoques mais désormais l'alimentaient avec des blocs de graisse.

— J'ai l'impression qu'elle bouge, remarqua soudain Ann Suba en se relevant d'un coup.

Zabel se redressa aussi. Elles se contemplèrent enfin et furent prises d'un fou rire.

— Tu es vraiment sexy ! s'exclama Ann en arrachant sur le corps de Zabel une bande indéterminée de graisse et de viande.

Une secousse les déséquilibra et Zabel rattrapa à temps sa compagne qui glissait vers la mer. Leurs mains grasses avaient du mal à maintenir leur prise, mais le pied d'Ann trouva un coquillage comme appui et elle put

remonter. La baleine penchait sur le côté et paraissait subir des chocs féroces. Zabel s'attacha une corde autour de la taille et avança vers le côté gauche du cadavre.

Lorsque Ann, intriguée par son immobilité, la rejoignit ce fut pour découvrir une sauvage mêlée animale. La mer devenait aussi tumultueuse que par grosse tempête et des vagues de plusieurs mètres venaient frapper le cadavre géant. Une mer d'un rouge profond. Deux animaux plus petits que des baleines, de douze à quinze mètres de long, surgissaient des fonds, ouvrant une gueule énorme aux dents nombreuses et acérées. Leurs corps blanc et noir étaient magnifiques.

— Des épaulards, des orques, l'ennemi mortel de la baleine. Ils sont en train de la dévorer sur le flanc. Bientôt, elle va basculer, et nous et notre chaudière avec.

Elles descendirent comme des folles sur le pont de la vedette. Auparavant, elles avaient évité de le salir mais cette fois n'y prirent pas garde. Lorsqu'elles remontèrent, elles s'étaient armées d'une carabine chacune.

— Il y a aussi les requins, et eux ils sont déjà dans le corps, cria Ann.

Zabel, à la troisième tentative, tua son orque d'une balle explosive, et aussitôt ce fut la mêlée des requins. Certains sortirent de la baleine pour participer au festin. L'autre orque s'éloigna à peine cinq minutes, mais cédant à la tentation revint, et les deux femmes le tuèrent. Elles abattirent aussi une douzaine de requins, mais comme ils arrivaient toujours plus nombreux, elles abandonnèrent, retournèrent à leur chaudière où la graisse continuait à fondre.

— Tant pis, on ne filtre plus, hurla Ann. On va installer la manche pour remplir les ballasts.

La situation devenait intenable et elles se demandaient avec angoisse si la vedette n'allait pas, elle aussi, se retourner quand la grosse masse de trois cents tonnes basculerait et peut-être coulerait. Des dizaines, peut-être des centaines de requins s'étaient introduits dans le corps, ravageaient le ventre dont le contenu s'échappait en bouillonnements puants. Des intestins éclataient et une pluie d'excréments retombait sur les deux femmes qui n'y prenaient même pas garde. Elles vidaient la chaudière, essayaient de disperser les blocs de graisse en feu et se brûlaient.

— Nous n’avons même pas mille litres, sanglotait Zabel. Quel gaspillage ! Une montagne de graisse et juste mille litres d’huile.

— Ferme-la, hurla Ann, on fera le bilan un autre jour, si tu veux bien.

— Tu es folle, sanguinaire… Je ne voulais pas tuer cette bête.

— Tu voulais qu’on crève faute de carburant, peut-être ! En toute hâte, elles descendirent la chaudière dont une partie du contenu se renversa sur le pont qui devint glissant. Elles n’eurent que le temps de couper les amarres, de s’éloigner à coups de gaffe. Le moteur consentit à repartir et, quand elles furent à cent mètres, la baleine se retourna d’un coup. Le remous fut tel qu’il créa un creux de quatre cents mètres de diamètre, profond de dix. La vedette partit en marche arrière et il fallut que Zabel mette les gaz à plein pour qu’elles échappent au piège.

Lorsqu’elles s’arrêtèrent, la baleine était le ventre en l’air.

— On dirait des vers qui sortent de ses entrailles, murmura Zabel voyant les requins affolés, qui essayaient de s’échapper du cétacé pour rejoindre l’océan. Ils s’asphyxiaient lentement et leurs efforts les affaiblissaient encore plus. On les voyait retomber, disparaître à l’intérieur de la baleine dont les flancs répercutaient leurs derniers mouvements désordonnés de bêtes à l’agonie.

— Il faut y retourner, dit Ann, avec le canot. On fera autant d’allers et retours qu’il sera nécessaire.

— Et si la vedette dérive quand nous serons toutes les deux là-bas ?

— On prend le risque d’accoster une fois encore.

— Vers l’avant, alors.

Elles préparèrent un autre harpon. Un temps, Ann pensa envoyer un nouveau missile dans le cadavre pour récupérer les morceaux qui flotteraient, mais Zabel l’en dissuada :

— Il faudrait les disputer aux requins et nous sommes ruisselantes de sang, ils nous dévoreraient toutes crues.

Elles y retournèrent, envoyèrent un harpon explosif et arrimèrent la vedette. À coups de hache, de scie, elles débitèrent des blocs de graisse que la température rendait molle et qui filait entre leurs mains, tapissant tout d’une couche épaisse. Les filles devaient marcher avec précaution pour ne pas tomber à la mer, où des meutes de requins de toutes races harcelaient les restes de la baleine, attaquant même la coque de la vedette couverte de sang et de gras.

— Ils vont finir par nous couler, les salopards.

Elles entassaient les blocs tant bien que mal, et lorsqu'elles jugèrent que c'était suffisant, elles s'éloignèrent. Sans attendre, elles allumèrent la chaudière et commencèrent à fondre la graisse mais les requins les harcelaient, et sous leurs coups répétés, la vedette tanguait dangereusement. De temps en temps, elles en tuaient deux ou trois, pensant distraire les autres, mais les cadavres dévorés en un instant, ils revenaient. Elles travaillèrent toute la nuit, sachant qu'elles n'auraient jamais assez d'huile pour rejoindre Titan en une seule étape.

— À l'aube on y retourne, déclara Ann.

Mais à l'aube ce qui restait du cadavre avait disparu. La mer était déserte. Même les baleines vivantes avaient quitté cette scène de cauchemar.

CHAPITRE XI

Au début, Lien Rag avait cru qu'un nuage noir arrivait sur lui et il avait eu du mal à admettre qu'il s'agissait d'un dirigeable. D'un coup, il s'était souvenu des Rénovateurs installés à Jarvis Station autrefois, de ce Greog Suba, de ce Julius Ker qui avaient imaginé les premiers un prototype. Ils avaient mis au point un filtre à hélium calqué sur celui des baleines.

Lien Rag regardait l'énorme dirigeable se balancer là, en face de lui, à basse altitude, peut-être trois cents mètres. Un appareil colossal qui pouvait transporter un tonnage important assurément. Il essaya de distinguer des visages derrière les vitres de la nacelle qui servait de passerelle, mais ils restaient flous, juste quelques taches claires.

« Moteur diesel », pensa-t-il.

Il attendait plutôt Farnelle avec son cargo *Princess*, mais n'était pas tout à fait déçu : cet appareil ne venait sans doute pas à la place du bateau, et il s'agissait d'une simple coïncidence. Les dirigeables étaient surtout la spécialité des Rénovateurs du Soleil et il pensa que c'étaient des gens de cette sorte de secte qui le pilotaient. Depuis son retour sur Terre, on avait essayé de lui raconter les principaux événements qui s'étaient déroulés en son absence. Il savait que les Rénovateurs avaient fini par se réfugier dans les montagnes du Tibet, y avaient créé une colonie dite des Échafaudages. En fait, il s'embrouillait quelque peu dans toutes les informations qu'on lui avait données en bloc sans qu'il puisse faire la part de l'essentiel.

Il agita son bras en signe de bienvenue. L'appareil s'immobilisait lentement, cassant son erre. Ses hélices tournaient si lentement qu'il en distinguait les pales.

La nacelle avait deux ponts mais les soutes devaient être aménagées dans l'enveloppe. Celle-ci paraissait semi-rigide, donc munie de ballonnets qu'on gonflait ou dégonflait pour faire varier l'altitude. Pour l'instant, cette espèce de grosse saucisse paraissait molle.

Le dirigeable approchait, et, dans ses jumelles, il voyait une silhouette qui braquait sur lui les siennes.

Il n'avait connu que Ann Suba comme Rénovatrice et se demandait si ce nom-là pourrait faciliter les premiers contacts. Il aurait aimé avoir des nouvelles de la jeune femme et de l'équipage de *Titan II*, savoir s'ils avaient réussi à rejoindre l'île de Titan.

Il imagina sans mal la stupeur des policiers de la Manu en poste à l'écluse découvrant cette grosse masse dans le ciel. Yeuse leur avait demandé de ne s'étonner de rien, mais respecteraient-ils ses ordres ?

Maintenant, en renversant la tête en arrière, il se rendait compte que les vitrages de la passerelle étaient obliques, ce qui permettait à l'équipage de voir parfaitement ce qui se passait en dessous, juste à la verticale. Cette construction n'avait rien d'un bricolage. On sentait que cet appareil était le fruit d'une longue expérience, et qu'il évoluait avec précision malgré son air pataud. Lien Rag savait que les Rénovateurs avaient largement utilisé les dirigeables à une époque, au point d'ennuyer le Kid par leurs incursions sur le territoire de la Compagnie de la Banquise. Son fils Jdrien avait voyagé à bord d'un dirigeable pour se rendre à la Colonie des Échafaudages et en conservait un excellent souvenir. En cas de nécessité, il évoquerait son nom. Jdrien ne pouvait laisser que de bons souvenirs là où il passait.

« Qu'est-ce qu'ils attendent maintenant ? Que vont-ils faire ? Se poser ? Il n'y a pas la place. »

Là-haut, une trappe venait de s'ouvrir et une ancre descendait au bout d'un câble. Lien Rag s'écarta et assista à un spectacle étonnant : lorsque l'ancre toucha la glace, celle-ci se mit à fumer, et le grappin s'enfonça.

« Des ancres chauffantes. Leur technique est parfaite. »

Une seconde ancre fut descendue et lorsque le dirigeable fut ainsi relié au sol, des treuils ronronnèrent et lui firent perdre de la hauteur en enroulant les câbles, tandis que l'hélium s'échappait en sifflant des ballonnets. Il fallait maintenir un équilibre délicat, ne pas trop lâcher de gaz, mais suffisamment pour que la tension sur les câbles de cette masse ne soit pas trop forte.

Quelqu'un apparut au bout d'un autre câble, le corps pris dans un harnais de sécurité. Il descendit lentement en tournoyant légèrement. Quand il mit pied à terre, il faisait face à Lien Rag. Il portait une combinaison isotherme avec une cagoule protectrice qui dissimulait son visage.

Lien Rag hésitait à s'approcher. Le nouveau venu avait, semblait-il, une silhouette jeune, encore que ce type de combinaison pressurisable soit assez lâche autour du corps. Il ôta sa cagoule et tout d'abord Lien Rag pensa reconnaître Jdrien, mais cela ne dura pas. Il se trompait. Il y avait une très vague ressemblance, mais cet homme-là était peut-être moins grand. Non, en fait, Lien Rag crut voir venir sa propre image plus jeune de vingt-cinq ans. Il eut un mouvement de recul, son esprit vacilla quelques secondes.

— Je suis Liensun… Ma mère était Sunny et je suis né dans le clan des Ferrailleurs de l'ex-Compagnie Bones.

Il s'était arrêté et contemplait son père. L'homme était plus vieux que sur les photographies qu'il avait pu voir, mais son visage fascinait.

— C'est le Kid qui vous envoie ?

— Pourquoi le Kid ? demanda Liensun avec une certaine irritation. C'est moi qui ai décidé cette expédition.

— Mais vous saviez que j'étais ici à San Diego Station.

— J'ai croisé la vedette avec Ann Suba à bord. Elle m'a donné la route à suivre en échange de fuel-phoque… Je veux dire d'huile de phoques.

— Tout allait bien pour elle ?

— Non. Kandin et Huergo se sont perdus à la poursuite d'un iceberg et de quelques manchots. Niger l'a attaquée et elle a dû le blesser. Il est mort quand j'étais là.

— Mais comment fera-t-elle pour rejoindre l'île du Titan ? Elle revient ici peut-être ?

— Je lui ai laissé de l'huile et une amie, Zabel, qui sait piloter un bateau. Il fallait que je continue vers l'est.

Lien Rag plissa ses yeux :

— Pas seulement pour me retrouver.

— Non, pas seulement, avoua Liensun. Le Consortium a accepté que je parte, à condition que je trouve la route de la Panaméricaine. La route maritime, bien sûr.

— Vous essayez de couler le Kid ? Je sais que vous avez eu quelques démêlés avec lui. Ce Consortium est, je suppose, l'association des bonzes de China Voksal. Ce sont eux qui fabriquent ces monstrueux dirigeables ?

— Oui, selon des plans venant des Rénovateurs, lança Liensun. Ils avaient besoin d'un spécialiste, et on dit que je suis le meilleur dans ce domaine.

— Bigre, vous ne manquez pas d'assurance !

— Vous non plus.

— Vous cherchez à tout prix à établir une quelconque similitude entre nous deux ?

— Je ne cherche pas ce qui est l'évidence.

Lien Rag manifesta par un air d'ennui que cette conversation ne l'intéressait plus, et Liensun le comprit. Il désigna la station sur sa gauche.

— Elle est ruinée ? La mer l'a sapée par en dessous, a provoqué un écroulement ?

— Mais plus loin la glace reste ferme et je vais installer un comptoir sur la plage, derrière vous, au nord. Nous y construirons des bateaux… Quand le *Princess* de Farnelle nous aura rejoints.

Liensun détourna son regard :

— Le *Princess* ne viendra pas. Il est coincé dans les glaces du chenal chinois. Un refroidissement a déclenché une autre glaciation qui touche trois mille kilomètres de la mer de Chine vers l'est.

Lien Rag parut douter de ses paroles et Liensun s'énerva :

— Je ne raconte pas des mensonges, je l'ai ravitaillée… Elle ne veut pas abandonner son cargo *Princess*, mais il ne pourra jamais être récupéré. La glace sur le chenal dépasse désormais les deux mètres sur trois mille kilomètres. Pour l'instant, il ne reste que les dirigeables pour commercer. Le Consortium en possède un autre, l'*Asia*, et en continue la fabrication.

— Je construirai des bateaux ici, répéta Lien Rag. J'ai l'autorisation de la présidente. Il ne me manque que les techniciens, mais le Kid m'en enverra…

— Comment, par la vedette *Titan II* ? Combien pourra-t-elle en transporter chaque fois ?

— Le Consortium accepterait peut-être de le faire, dit Lien Rag. En payant bien entendu.

— Le Consortium ne fait rien bénévolement… Il vous faudra des années avant de disposer de suffisamment de bateaux…

C'était un coup dur que le *Princess* soit perdu, mais Lien Rag ne l'aurait jamais reconnu devant ce garçon. Il ne parvenait pas à admettre la simple idée qu'il pouvait être son fils. Il commençait même de le détester et avait l'impression que ce Liensun le lui rendait au centuple.

— Bien. Vous avez eu la route maritime pour venir ici, et ensuite, qu'en ferez-vous ?

— C'est l'affaire du Consortium.

— Je suis seul habilité à m'installer ici. Ne comptez pas que je cède une part quelconque de ce privilège, à moins que vous n'ayez des propositions concrètes à me faire.

— Nous avons besoin d'huile, de n'importe quelle huile pour faire tourner notre moteur.

— Je peux vous en procurer.

— Des provisions ?

— C'est également possible.

Liensun désigna la station :

— Vous habitez là-dedans désormais ? Seul ?

— Effectivement. J'attendais le *Princess* et des compagnons qui ne viendront pas de sitôt, mais je vais trouver une solution. J'ai un contrat pour fournir de l'huile et des protéines animales à la Panaméricaine, et je dois me hâter pour que le marché ne m'échappe pas. J'ai toute une année devant moi.

— De l'huile, de la viande qui proviendront d'où ? De Titan qui se trouve à des milliers de kilomètres ? Sans les cinq mille tonnes du *Princess* vous savez bien que c'est impossible.

— Il faudra bien que je tienne parole si je ne veux pas perdre mon exclusivité.

— Auriez-vous des sources plus rapprochées ? demanda Liensun, soudain alerté.

Lien Rag se souvint alors qu'on disait de ce garçon qu'il possédait les mêmes pouvoirs que son demi-frère Jdrien. Il pouvait pénétrer en lui, lire ses pensées, découvrir qu'il existait au sud, sur une île de glace grande comme un continent, le plus fantastique troupeau de phoques jamais vu.

Des millions de bêtes pesant des tonnes. Si le Consortium l'apprenait, il y laisserait sa vie.

— Nous avons de belles zones de pêche autour de Titan et nous pourrons tenir le pari avec de petites unités rapides et vite construites. Des unités de mille à deux mille tonnes, qui développeront une vitesse de trente kilomètres à l'heure en moyenne. On pourra rallier Titan en moins de vingt jours, et avec trois de ces cargos on assumera la livraison promise.

— Nous avons aussi un projet de bateaux de ce tonnage, dit Liensun, et ils pourraient bien être lancés avant les vôtres.

— Oui, mais vous n'avez pas l'habilitation pour installer un comptoir sur cette côte, et je ne vous cache pas qu'il est difficile de l'obtenir.

Liensun réussit à conserver son calme et leva la main vers le dirigeable qui les surplombait.

— N'avez-vous pas envie de visiter cet appareil ? Vous serez certainement surpris de constater combien il est astucieusement conçu.

— Pourquoi pas ? Vous avez des nouvelles de Jdrien ?

— Mon frère ? Pas récentes, non. Je sais qu'il a rejoint l'Antarctique après vous avoir quitté, au retour de l'expédition dans le nord-est. Expédition malheureuse, n'est-ce pas, puisque vous n'avez pas trouvé le passage.

CHAPITRE XII

En moins d'une semaine, Luidin maîtrisait complètement le pilotage de ce dirigeable que Songe avait baptisé *Indépendance*. Celle-ci ne cherchait pas à provoquer les siens mais à prouver qu'elle pouvait très bien se débrouiller seule. Les essais avaient lieu autour des ateliers de fabrication et, depuis son bureau, Tharbin assistait aux évolutions de l'appareil.

— Vous avez un bon commandant de bord, dit-il à Songe lorsqu'elle vint le voir. Allez-vous le garder ?

— Il appartient aux Échafaudages et je ne sais s'il acceptera de quitter ses amis. Je tiendrai mes promesses pour ce train mensuel de fuel-phoque… Les pièces de rechange que j'avais commandées sont-elles disponibles ?

— L'*Asia* les a déchargées dernièrement. Savez-vous que Murmose Bertold est accusée de désertion ? Après le départ de l'*Avenir Radieux*, on l'a trouvée ivre morte dans un wagon abandonné de Titan. Le commandant de l'*Asia* a refusé de la rapatrier, estimant qu'il n'avait pas d'ordre.

Songe resta pensive. Liensun la surprenait parfois par ses méthodes, mais Murmose Bertold était devenue dangereuse et tyrannique.

— Je ne suis pas disposé à autoriser son rapatriement tant que cette accusation de désertion la concerne. Autre chose, ces pièces détachées sont bien destinées à la voyageuse Narmille ? Celle qui est à la tête d'une Compagnie hors Concession ? Elle a dû vous raconter une histoire au sujet de la poudre d'œufs de goéland ? Elle estime à tort que nous l'avons escroquée, mais elle se trompe. Nous serions preneurs de poudre d'œufs de goéland pour des élevages dans les montagnes. Au prix de la bourse des matières premières de Markett Station.

Quelques jours plus tard, l'*Indépendance* prenait la direction du sud-est et atteignait la rookerie Doberson vers midi le lendemain matin. Au passage, Songe avait relevé que le fameux Réseau Indien que l'on construisait passait à moins de cent kilomètres de la station Doberson, et qu'elle n'effectuerait peut-être plus de voyage de ce type. Elle décida de jouer franc-jeu avec le patriarche Doberson qui régnait sur une famille de vingt-cinq personnes. Des plus petits aux plus grands, chacun participait à la chasse aux manchots et à la fabrication de l'huile purifiée.

— Voyageur Doberson, depuis combien de temps êtes-vous ainsi sans relation avec l'extérieur ? commença-t-elle quand on lui eut servi un plantureux repas.

— Seize mois. La ligne privée a été d'abord endommagée, mais nous l'avons réparée, ensuite ce fut le tour du réseau et celui-ci, d'après la radio, est complètement fichu. Je sais que l'on en construit un autre et j'ai déjà reçu une dizaine de propositions pour être relié par une nouvelle voie… Certains me proposent de le faire gratuitement à condition que je leur réserve l'exclusivité de l'huile. Mais je n'aime pas ces façons.

— Moi je vous offre de financer votre projet sans exclusivité. Juste cent tonnes par mois.

— Et tous les autres pourraient venir s'en procurer sur la ligne que vous payerez ?

— Pourquoi pas ? Et je continuerai à vous ravitailler en cas de pépin. Je ne sais si vous suivez l'actualité, mais la banquise n'en finit pas de se plisser, et dans un mois, un an, la ligne peut être à nouveau coupée. Moi, avec mon dirigeable, je pourrais vous atteindre.

— Je sais. Mais comment vous rembourserez-vous pour la ligne privée ?

— C'est un cadeau, dit-elle en se levant, maintenant, allons voir si le chargement est terminé.

Il lui fallait utiliser Krill Station pour décharger son huile. L'opinion n'était pas encore préparée à voir un dirigeable se poser à proximité de Markett Station et les Aiguilleurs restaient prêts à sanctionner ce genre de sacrilège ; cependant, le temps travaillait pour Songe et elle espérait que, prochainement, elle pourrait installer une zone d'atterrissage à quelques kilomètres de la grande station, avec un système pour embarquer les passagers.

— Je vais livrer l’huile et je ramènerai ce que j’ai promis. Nous partirons ensuite aux Échafaudages, pas avant deux jours.

— Astyasa nous envoie des ballonnets, dit Anton d’un air désolé. Il ne veut pas utiliser ton dirigeable. Nous avons pu converser grâce à la radio de Ladira à China Voksal, mais il ne fait qu’appliquer les décisions du Collectif.

— Je risque d’être mal accueillie aux Échafaudages ? Dois-je emporter des armes ? demanda-t-elle avec humour.

— Ils ne veulent pas que tu débarques. Seule la marchandise sera treuillée. Luidin ne devra pas accomplir d’autre voyage avec ton appareil.

— D’accord, dit-elle.

Le lendemain, elle livrait à Narmille les pièces de rechange pour les moteurs en céramique en provenance de Titan. La patronne de la petite Compagnie hors Concession la paya sur-le-champ.

— Il me faudrait des moteurs plus puissants pour des locomotives un peu spéciales.

— Spéciales ?

— Un jour, je te les montrerai.

C’est à elle que Songe demanda d’installer une ligne privée reliant le nouveau Réseau Indien à la rookerie Doberson. Narmille possédait d’énormes stocks de rails d’occasion, ainsi que des locomotives et des wagons.

— Je te ferai un prix. Cent mille dollars pour l’ensemble.

— C’est énorme, constata Songe, je demande des délais de paiement. Maintenant autre chose, j’ai besoin de poudre d’œufs de goéland.

Narmille la regarda en silence, les yeux remplis de soupçon.

— Pour toi ?

— C’est moi qui achète. Au cours du jour moins dix pour cent, c’est ma commission.

— Pour les bonzes, hein ?

— C’est moi qui paierai. N’importe quelle quantité.

— Impossible, les colonies les plus importantes sont dans le sud et il faudra attendre que le Réseau Indien s’enfonce plus loin pour espérer qu’un jour on pourra s’en procurer… Maintenant si tu n’es pas regardante sur les moyens…

— Quels moyens ?

Narmille lui fit signe d'approcher de la cloison où figurait une carte de la Dépression Indienne, avec les tracés des réseaux et des voies secondaires. Une ligne bleue suivait le tropique du Capricorne et plongeait pour atteindre le sud de l'inlandsis australien.

— Avec vos dirigeables, c'est possible… Pour l'instant, il n'y a pas de train.

— Trop long… Cent tonnes chaque fois sur des milliers de kilomètres…

— Non… Juste un vol au-dessus de cette saloperie de flotte que, désormais, borde l'ancien Réseau du Capricorne… Au large des îles avec des millions de goélands et des gens qui ne savent plus quoi foutre de la poudre d'œufs… et qui attendent farine, bidoche, café, et surtout bière et alcool… En une journée, tu fais deux voyages. Deux cents tonnes jusqu'au terminus où un train de mille tonnes emportera ta marchandise vers le Réseau des Seychelles.

— Il existe encore ?

— Je l'ai pris, il y a quinze jours… Tu auras la poudre pour presque rien, et les dix pour cent que tu voulais empocher seront pour moi, les quatre-vingt-dix pour toi. Mais entendons-nous bien, sans dirigeable, pas possible. Tu trouveras aussi des plumes, du duvet et des tuyaux de plumes. C'est léger et ça rapporte. Mais pense à mes moteurs, j'en ai un besoin urgent.

Songe envoya un télégramme à Tharbin pour lui demander un catalogue des moteurs fabriqués par les ateliers de Titan, et celui-ci lui envoya par télex une reproduction. Elle se demandait ce que pouvaient bien être les locomotives spéciales que Narmille projetait de construire.

Lorsqu'elle retourna à Krill Station, avec les marchandises pour les Échafaudages, elle avait le trac à la pensée du voyage vers la colonie.

— La caravane de yaks avec les ballonnets a eu de graves ennuis. Plusieurs bêtes ont été entraînées dans des avalanches et il ne reste que deux ballonnets intacts. Le responsable a télégraphié depuis Hindu Station. Il faudrait convaincre Astyasa de te les confier, l'avertit Luidin. Sinon nous resterons cloués au sol.

— Tu n'aimerais pas travailler pour moi ? lui demanda-t-elle. Je t'offre un salaire important. Mes affaires vont se développer de plus en plus, tu sais…

— Je ne veux pas me couper de la colonie, de mes parents et de mes amis. J'aimerais travailler pour toi, mais, pour l'instant, les tensions sont trop fortes. Ils te détestent et m'en voudraient. Je ne veux pas les abandonner en un pareil moment.

L'*Indépendance* prit l'air avant la fin de la nuit et navigua à très haute altitude pour échapper aux regards. De plus en plus, les radios locales signalaient leur présence et certaines télévisions diffusaient des images qui passionnaient les téléspectateurs. Bientôt, plus personne ne ferait attention à ces appareils, et on pourrait commencer à travailler librement sans craindre les réactions passionnées.

Avec émotion, Songe revit les vallées profondes, boueuses, de la petite Compagnie, les hauts plateaux souvent débarrassés de leurs glaciers. Des troupeaux de yaks broutaient des lichens et même une herbe rase qui commençait de pousser. Les téléphériques qui sillonnaient la Concession de leurs câbles lui parurent encore plus nombreux et d'interminables chaînes de berlines, remplies de charbon ou d'aliments pour les troupeaux, fonctionnaient. On reconstruisait des lignes de chemin de fer en creusant au flanc des montagnes des corniches pour faire passer les rails.

— Ils s'obstinent avec le train, confia-t-elle à Luidin qui pensait que c'était peut-être la seule possibilité offerte aux Tibétains.

Ils approchaient de leur vallée, étroite, sombre et sinistre, au fond de laquelle la boue ne parvenait pas à sécher. Et puis Songe découvrit les Échafaudages, les trouva moins impressionnants qu'autrefois. Ils permettaient d'accéder à des niveaux situés à plusieurs centaines de mètres au-dessus de la vallée.

Sur le plateau, on avait construit deux pylônes qui permettaient l'amarrage d'un dirigeable et un embarquement et un débarquement plus rapides des gens et des marchandises.

— Je vais m'absenter, dit Luidin. Voulez-vous surveiller le déchargement pendant ce temps ?

CHAPITRE XIII

Alors qu'ils longeaient, cachés derrière, ces congères de glace souillées par les retombées de suie grasse, Jdrien aperçut des trains différents des autres sur lesquels flottaient des bannières rouges et blanches. En approchant, il distingua le dessin d'une baleine croisé avec celui, schématique, d'un harpon.

— La Guilde des Harponneurs ! s'exclama-t-il.

Cette fameuse Guilde qui s'était si souvent révoltée contre le Kid avait provoqué la guerre civile, puis la guerre tout court avec la Panaméricaine, lorsque cette corporation avait fait appel à Lady Diana et à sa flotte. Par la suite, le Président Kid avait exilé les Harponneurs à l'est, sur une branche latérale de son viaduc géant, se justifiant par la rareté des prises à l'emplacement ancien, proche du Dépotoir. Ces gens-là avaient réussi à fuir le viaduc en train de s'écrouler et à s'installer dans l'Antarctique, sur la côte de la mer de Davis.

Pour apercevoir cette mer le petit groupe dut escalader d'autres collines grasses d'une suie provenant des chalumeaux et des chaudières. Celles-ci, dans l'aube naissante, laissaient échapper d'énormes panaches de vapeur suiffeuse.

— La mer, cria Jdrabe qui allait en tête. Les baleines ! Elles soufflent.

Les cétacés recouvraient la mer de Davis, du moins ce golfe qui s'était créé après l'effondrement de la banquise. Des milliers de baleines, peut-être des dizaines de mille, mais Jdrien ne pouvait y croire. Elles soufflaient et au-dessus d'elles, c'était un brouillard en continuelle suspension.

— Pourquoi sont-elles là à attendre qu'on les tue ?

Le golfe était limité par des falaises de glace d'une vingtaine de mètres qui s'étendaient vers l'horizon, à perte de vue.

— Elles paraissent prises au piège, fit remarquer Jdrien à Jdrange qui approuva mais resta, le regard fixé sur une baleine à l'écart des autres, la désignant à Jdrien.

Celui-ci finit par découvrir l'anomalie de cet animal. Son dos paraissait plat et si elle soufflait, c'était presque constamment un jet plus blanc que ceux des autres cétacés.

— Un bateau, conclut Jdrange.

— Je n'arrive pas à y croire.

Ils durent aller plus loin pour s'en convaincre. C'était un bateau utilisant le corps d'une baleine momifiée, propulsé par une machine à vapeur camouflée dans ses flancs. Soudain, une baleine réelle se débattit, une vraie cette fois. Elle plongea et ce faisant tendit le câble, invisible jusque-là, qui la reliait à la fausse baleine. Puis, elle remonta, inerte.

— Ils utilisent un anesthésique puissant ! s'exclama Jdrien.

Déjà la baleine-bateau tirait sa prise vers la rive, l'abandonnait en eaux peu profondes où des hommes en combinaison spéciale venaient ramasser le câble, le liaient à un autre provenant d'un treuil.

Le corps de cinq cents tonnes, peut-être plus, commença sa lente montée sur la plage. Mais pour la conduire aux ateliers de dépeçage il y avait d'autres treuils et un couloir long de plusieurs centaines de mètres dans lequel des hommes jetaient quelque chose à coups de pelle. Ce n'était pas de la glace.

— Graisse, dit Jdrange.

De la graisse pour lubrifier ce couloir en plastique et faciliter le glissement des cinq cents tonnes. Déjà une autre baleine était harponnée et tout allait recommencer. Les autres paraissaient frappés de stupeur…

— Ils doivent tuer entre cent et deux cents baleines par jour, calcula Jdrien. Mais ils n'épuiseront jamais le stock…

Jdrange proposa d'aller jusqu'au bout du golfe pour voir s'il communiquait avec la mer. C'est ainsi qu'ils découvrirent qu'une double voie de chemin de fer empruntait aussi la rive est du golfe, formant une sorte de digue large de dix kilomètres et qui n'en finissait pas en longueur. Ils marchèrent en se cachant, au cas où un convoi emprunterait une voie.

C'est ce qui se produisit une heure plus tard. Un locotracteur tirait deux wagons plats transportant des bobines de câbles.

Vers la fin, Jdrien commença de ralentir son rythme et ils firent une halte pour se reposer et manger un peu de viande surgelée. Ils avaient franchi vingt-cinq kilomètres mais la digue continuait. Une digue naturelle qui enfermait une masse d'eau peu profonde où les baleines étaient piégées.

— Elles ne sont pas là depuis l'effondrement de la banquise, sinon elles seraient mortes d'épuisement depuis longtemps. Elles viennent ici et ne peuvent en ressortir.

Lorsqu'ils eurent marché encore une heure, ils découvrirent que l'autre rive du golfe, l'occidentale, se rapprochait rapidement et même donnait l'impression d'être soudée à celle qu'ils longeaient. De loin, le golfe devenait un immense lac.

— Les baleines pourraient plonger pour sortir de cette nasse. Si elles ne le font pas, c'est que la glace atteint le fond qui n'a qu'une dizaine de mètres.

Mais les deux rives ne se rejoignaient pas naturellement. Elles se chevauchaient, laissant un chenal étroit d'une trentaine de mètres entre elles, qui formait une sorte de chicane. Une machine à vapeur grondait quelque part, et ils la repérèrent à la fumée qu'elle projetait vers le ciel.

Jdrange saisit le bras de Jdrien dans un geste de terreur subite.

— La montagne de glace avance toute seule.

Le garçon eut également cette impression et frissonna. Il courut sur deux cents mètres et découvrit l'explication en voyant les énormes câbles qui se tendaient en travers de la passe. Ils halaient un iceberg énorme qui, dans quelques minutes, bloquerait le golfe et emprisonnerait les baleines. Un treuil puissant enroulait ces câbles et une vingtaine d'hommes surveillaient la manœuvre. Certains étaient même juchés sur l'iceberg ceinturé par des filins torsadés.

On entendait des cris, des coups de sifflets pour ralentir ou accélérer le mouvement tandis que d'autres hommes, sur la rive opposée, tenaient un câble de guidage celui-là, prêts à se déplacer dans tous les sens pour parachever la mise en place.

— Ils ont dû faire entrer quelques baleines avant de refermer…

Ils ne pouvaient aller plus loin sans se faire repérer des ouvriers. Au-delà de cette passe, c'était la mer de Davis, l'océan libre.

— Beaucoup de nourriture, dit Jdrange.

C'était certain, du plancton, du krill pour ces baleines franches qui devaient accourir de partout, profiter de cette nourriture abondante. Mais la curiosité les poussait à emprunter la passe pour aller voir dans le golfe s'il y avait aussi de quoi manger, et les hommes les piégeaient. Peut-être avaient-ils des rabatteurs.

— Des milliers de baleines qui dépérissent… S'affaiblissent au point qu'il devient très facile de les harponner et de les hisser sur le plan incliné. Elles ont peut-être perdu quelques dizaines de tonnes dans ce piège, mais qu'importe. J'ai avancé cent à deux cents baleines par jour, mais le chiffre est peut-être plus considérable… En une seule nuit, j'ai compté dix-sept trains de mille tonnes… Ce qui ferait trente-quatre pour vingt-quatre heures… Jamais la Guilde n'a fait de telles pêches. À ce rythme, ils obtiennent plus de dix millions de tonnes d'huile par an… Plus que nécessaire… Il n'y a pas deux cents mille habitants désormais en Antarctique… Cela donne dans les cinquante tonnes par an par personne… Les besoins, même par grand froid, ont été estimés à trois tonnes maximum par personne. Et la viande ? Des millions de tonnes de viande… Il faut stocker tout ça dans des entrepôts gigantesques au centre de l'Antarctique, là où le froid est toujours très vif… Mais dans quel but ? Une volonté secrète dirige ces massacres scientifiques. Il y a du gaspillage, c'est certain, et peut-être que le niveau de vie est le plus élevé du monde… Ce monde qui pense que les pauvres gens de l'Antarctique doivent être tous morts ou réduits à une existence abominable dans le froid et la faim.

Ils se terraient en bas des congères, attendant la nuit pour aller jusqu'au bout de la digue. La Guilde des Harponneurs avait-elle pris le pouvoir dans cette ancienne Province panaméricaine ? Ces gens-là avaient toujours été fiers de leurs forces, de leur courage, de leur sauvagerie. Ils détestaient les sociétés trop organisées, trop policées où leur rôle se réduisait à celui de producteurs. Ils estimaient que l'huile et la viande de baleines étaient les moteurs de la civilisation ferroviaire, et qu'on devait les considérer comme l'élite de cette société. Ils attendaient vénération et privilèges. Mais le Kid n'avait jamais accepté qu'ils jouent un rôle aussi important que le sien, et, très vite, il s'était allié avec les Chasseurs de phoques que la Guilde des Harponneurs méprisait. Il existait une hiérarchie stricte dans cette partie du monde, entre la côte orientale de l'Africania et les limites connues de la

banquise du Pacifique. Au sommet, la Guilde, puis les Chasseurs de phoques, ensuite les piégeurs de manchots et enfin les pêcheurs qui fabriquaient aussi de l'huile avec les poissons gras, mais étaient considérés comme des parias.

La Guilde reprenait-elle sa revanche, entassait-elle des millions de tonnes d'huile et de viande pour tenter de dominer, économiquement d'abord, puis politiquement le monde ? La Guilde avait-elle pris un pari sur le réchauffement de la planète, sur un retour prochain du Soleil, sachant que les gens n'auraient plus rien à manger et ne disposeraient plus d'énergie ? Alors, ils interviendraient et, pour un kilo de viande, un litre d'huile, pourraient obtenir obéissance et respect craintif.

« Je divague, se dit Jdrien, mais ce serait là un processus tout à fait logique… Comment ont-ils fait pour installer ces machines, ces chaudières, ces rails, ces locomotives ? Penser à utiliser le corps momifié d'une baleine comme bateau, imaginer de fermer la passe avec un iceberg énorme qui doit presque racler le fond de l'eau, pour que les baleines ne puissent pas plonger ? »

Il s'endormit mais se réveilla en sursaut. Un convoi passait au-dessus d'eux, ramenant peut-être des ouvriers au complexe central.

Une fois le golfe refermé, transformé en mer intérieure, ils n'avaient plus rien à faire dans cet endroit. Jdrien pensait au Kid qui essayait de reconstituer son empire avec des moyens dérisoires. Quand il apprendrait le danger qui menaçait ses ambitions, quand le monde entier saurait ce que préparait la Guilde dans cette partie éloignée de la planète que l'on croyait anéantie par le réchauffement… Il songea aussi aux Hommes-Jonas. Accepteraient-ils que le massacre se poursuive lorsqu'ils en auraient connaissance ?

CHAPITRE XIV

Ils ne purent reparler de cette confidence du Bulb qu'une fois en dehors de la salle des contrôles. Ils n'avaient pas osé insister, gênés l'un et l'autre. D'ailleurs, la Bête de l'espace, comme horrifiée par cet aveu, s'était tue, et ils avaient respecté son silence.

— Soyons clairs, déclara Isaie en préparant les boissons alcoolisées qu'ils avaient l'habitude d'avaler le soir, après une rude journée de travail, notre ami a simplement été émasculé.

— Quoi ? pouffa Thresa qui les écoutait distraitement en faisant cuire un des plats compliqués dont elle raffolait. Vous voulez dire qu'on les lui a coupées ?

— Je vous en prie, fit Gus, choqué, ce n'est pas un sujet de plaisanterie et notre pauvre ami est plus à plaindre qu'à être moqué.

— Dites, elles devaient être fabuleuses, non ?

— Si nous allions discuter sérieusement ailleurs, proposa Gus écœuré.

— Ne jouez pas les pères la pudeur, répondit le docteur Isaie, notre mignonne petite amie a raison, même si elle l'exprime d'une façon très crue… On a châtré le Bulb et il souffre de maladies difficiles à soigner.

— Sur Terre, on parlerait de maladies psychosomatiques…

— Je ne sais pas ce que c'est, car vous le savez, mon éducation médicale a de profondes lacunes, mais il est certain que la prolifération de ces parasites, qui, ensuite, forment cet œuf énorme et un furoncle, vient de cette lointaine castration. L'organisme réagit bizarrement.

— Nous ignorons tout de la physiologie sexuelle des Bulbs, constata Gus.

Thresa dut s'éloigner car elle menaçait de laisser éclater son hilarité contenue. Isaie la regardait avec indulgence.

— Sérieusement, quand un jour il m'a parlé d'un coït d'une année terrienne avec une femelle, j'ai réellement pensé qu'il y avait une similitude avec nos propres comportements… Ils ont commencé par lui supprimer sa bouche, son tube digestif, ont rendu son estomac-broyeur hors d'usage, et sont allés jusqu'à supprimer la dernière fonction du cycle. Ensuite, craignant que la période du rut n'amène des complications incontrôlables, ils sont allés au bout de leur logique.

— Je ne les approuve pas, coupa Gus, mais je les comprends. Imaginez une masse de je ne sais plus combien de milliers de tonnes, soudain agitée de désirs violents, et, faute de partenaire, se laissant aller à un débordement de passion non assouvie… Il y avait de quoi inquiéter nos Ophiuchusiens. Il faudrait essayer d'obtenir d'autres précisions. Ils ont dû filmer les troupeaux de Bulbs avant de prendre la décision d'en utiliser un comme satellite. On devrait retrouver des archives audiovisuelles, des rapports sur les activités de ces animaux, sur leur comportement, leur physiologie. Je suppose qu'ils en ont disséqué quelques-uns…

— Vous plaisantez ? Ils ont plutôt organisé de véritables expéditions dans les cadavres géants. Je me demande comment ils ont pu les tuer, d'ailleurs. Des expéditions dangereuses qui pouvaient durer des semaines, des mois…

— Ces archives ont dû disparaître. Le Bulb a certainement tout fait pour qu'elles soient détruites. À moins qu'il ne les conserve pour alimenter sa propre nostalgie d'un monde qui n'existe plus pour lui.

— Vous croyez qu'il y a encore de grands troupeaux de Bulbs quelque part dans l'espace ?

— Pourquoi pas ?

Tout au long du repas, Thresa ne put dire un mot, ni lever les yeux vers ses deux compagnons sans pouffer et Gus, agacé, finit par aller dormir après avoir barricadé sa porte, estimant que cette folle devait être grandement excitée par cette histoire.

Le lendemain, ils essayèrent en vain de convaincre le Bulb d'aller plus loin dans ses confidences, ou du moins de leur procurer des documents anciens ayant trait à sa physiologie générale.

— Nous pourrions vous soigner, mais ce que nous connaissons de vous est infime par rapport à ce que nous ignorons, soupira Gus. Nous sommes entre mâles, que diable, et ce qui vous est arrivé pourrait très bien nous concerner… Je vous en prie, ne vous repliez pas sur vous-même mais allez jusqu'au bout de vos confidences. Vous n'avez jamais eu l'occasion de soulager votre cœur, de vous débarrasser de ce fardeau.

— Il va bouder, souffla le docteur Isaie, j'en suis sûr !

L'écran du Bulb donna une réponse pleine de tristesse :

— Je ne boude pas, mais vous auriez pu vous dispenser de parler devant votre femelle.

— Vous écoutez ce qui se dit dans la cuisine maintenant, s'indigna Isaie. C'est insupportable, intolérable d'être constamment sous votre surveillance.

— C'est la première fois, affirma le Bulb en lettres cathodiques… Je me doutais que vous alliez en parler devant cette… personne… Je n'ai pas aimé qu'elle en rie durant des heures et encore cette nuit quand elle vous caressait, docteur Isaie.

Ce dernier rougit violemment et soupira :

— Il est vrai que ça l'avait mise dans un état passionnel… Très gaie et très amoureuse en même temps… Comportement curieux… Je suis désolé…

— Laissez-moi tranquille un temps, pria le Bulb. Je ne suis pas d'humeur à poursuivre sur ce sujet.

Le même jour, Gus essaya de capter un émetteur terrien et d'entrer en communication avec les techniciens. Il s'y employait depuis une heure lorsqu'un opérateur l'interpella :

— S.A.S. ? Nous attendons votre communication depuis plusieurs jours, que se passe-t-il ? Le MS est mécontent… Répondez, voyons… Faro ? Répondez…

Stupéfait, Gus était paralysé, et ce fut Isaie qui réagit le premier. Il se précipita et répondit d'une voix qui pouvait se rapprocher de celle du père Faro :

— Ici Faro… J'étais dans l'impossibilité de vous contacter… il y a des pannes de secteur qui se prolongent et…

— Taisez-vous, voici la liaison avec le MS…

Une voix curieusement douce, feutrée, leur parvint :

— Faro ? Vous ne respectez pas vos promesses. À quoi servent vos protestations de foi, vos supplications si vous restez des jours sans répondre à mon appel ? Vous n'êtes pas un fidèle serviteur, Faro, et vous devriez vous en repentir…

— Je… Il a fallu que je fasse la conquête de votre temple, Seigneur, et que je m'empare de votre autel… Les infidèles qui le détenaient refusaient de se rendre.

— Le cul-de-jatte, ce démon ? Et l'autre dont je ne sais plus le nom… Vous les avez exterminés ?

— Oui, Seigneur… Mais je ne savais plus le signe de l'infini… Je ne suis pas intelligent, Seigneur.

Gus s'attendait à ce que Palaga, là-bas sur Terre, découvre la supercherie et s'en indigne.

— Imbécile, vous êtes un imbécile, murmura la voix douce. Je vous avais donné mes instructions et vous n'avez rien retenu. Vous n'aviez donc pris aucune note ? Souvenez-vous des Tables de la Loi. De Moïse.

— Seigneur, j'ai du mal à former mes lettres… Je n'écris un mot qu'avec la plus extrême difficulté… Maître Suprême, pardonnez à votre serviteur son ignorance et sa bêtise.

Il y eut un silence et Gus pensa que c'était fini, que Palaga savait qu'il avait affaire à un imposteur. Ils allaient comparer les empreintes vocales et découvrir la vérité.

— Faro, as-tu accompli toute ta mission ?

— J'ai essayé, Seigneur.

— Tu mens. Le Soleil, ce démon, continue de réchauffer et d'éclairer la partie de la Terre que tu devais plonger dans les ténèbres en suivant mes instructions.

— Seigneur, j'ai conquis Votre temple et débarrassé Votre autel des souillures. Je l'ai purifié par un sacrifice humain mais je ne sais plus comment aller plus loin. Cette fantasmagorie, ces images multiples qui me harcèlent, ces lumières qui clignotent, ces appareils qui bourdonnent me terrorisent et je ne sais plus que faire, Seigneur, pour accomplir Votre volonté.

— Tu vas appuyer sur le bouton que je vais t'indiquer, ainsi mes paroles seront à jamais gravées, comme celles que j'ai déjà données à Moïse il y a des siècles. Tu pourras ensuite les écouter autant de fois qu'il

sera nécessaire… Je veux que le ciel s’assombrisse à nouveau et que le démon du Soleil ne pénètre plus jusqu’à la Terre qui sera enfin purifiée.

CHAPITRE XV

Elles n'en finissaient pas de se laver, de se récurer au fil des jours. Elles avaient l'impression d'empester la graisse et la viande pourrie et auraient aimé plonger dans l'océan. Mais, depuis le dépeçage de cette baleine, des requins les suivaient, attaquaient la vedette à cause du sang qui avait coulé sur la coque. Un jour que Zabel avait essayé de le nettoyer avec un lave-pont, une énorme mâchoire avait tranché net le manche du balai et, depuis, elles n'osaient plus recommencer.

— Tu ne trouves pas que je pue ? Viens sentir ma couchette.

— Je t'assure que tu te trompes, affirma Ann Suba. Tu as l'odeur dans ton esprit, pas sur toi, par contre, moi je suis sûre que j'empeste.

Toute l'eau douce du distillateur passait en douches fréquentes. Elles s'étrillaient, faisant rougir leur peau, l'ulcérant même. Elles s'habillaient légèrement, ayant l'impression que les vêtements prenaient aussi l'odeur. Elles ne mangeaient que le contenu de boîtes venant de San Diego Station, incapables d'avaler une bouchée de viande de baleine.

— On n'est plus qu'à mille kilomètres de Titan si mes calculs sont bons, annonça Ann Suba, un matin en passant le relais à Zabel.

— Et combien de litres d'huile ?

— De toute façon pas assez. Il faudrait apercevoir des phoques.

— Ou une autre baleine ?

— Si c'est notre seule occasion de faire de l'huile, pourquoi pas ?

Il pleuvait et elles se mettaient nues sous les averses, nettoyaient le pont une fois de plus. Et l'eau coulait par les dalots, encore rouge de sang. Les requins se bousculaient contre la coque, affolés par l'odeur.

— On devrait capter Radio Titan, répétait à chaque instant Ann Suba qui ne quittait plus l'habitacle radio.

Ce fut durant la nuit où elles attendaient avec angoisse les premiers ratés du moteur que Radio Titan répondit enfin, et en clair.

— Nous vous avons dans notre écran radar, annonça l'opérateur de veille. Nous avertissons le Président. D'après nos estimations, vous êtes à une centaine de kilomètres, et vous devriez prendre une route au deux cent vingt.

Les deux femmes en pleurs s'embrassèrent. Un quart d'heure plus tard, le Kid en personne appelait :

— Lien Rag ?

— Non, Ann Suba… Lien Rag est resté en Panaméricaine pour conclure les accords nécessaires à la création d'un comptoir de commerce.

Le silence du Kid l'émut. Le petit homme n'était plus maître de sa joie et préférait se taire.

— Lien Rag m'a confié la mission de revenir avec l'équipage. À la suite de circonstances malheureuses, je me suis retrouvée seule, en train de dériver lorsque le dirigeable de Liensun m'a repérée. J'ai reçu de l'huile et une compagne, Zabel, avec laquelle j'ai effectué le reste du voyage dans des circonstances assez dures.

— Je vous envoie *Titan I* avec Ruydas qui n'a pas son pareil pour la navigation. De quoi avez-vous besoin ?

— D'huile exclusivement.

— Vous serez secourues avant le jour.

Lorsque les deux vedettes, vers midi, approchèrent des pontons flottants, les vingt-cinq mille personnes de l'île les attendaient et une longue acclamation s'éleva. On tira des fusées, on fit claquer des pétards et le service de Sécurité déchargea à plusieurs reprises ses armes vers le ciel.

Titan I s'effaça pour laisser passer sa grande sœur et la vedette accosta de façon parfaite. Les deux femmes en combinaison impeccable accomplirent seules la manœuvre.

Le Kid alla au-devant d'elles et personne n'eut envie de rire quand elles se penchèrent pour l'embrasser et qu'il marcha ensuite entre ces deux belles et jeunes femmes pour rejoindre sa draisine.

Celle-ci avait été attelée à un petit wagon découvert où ils s'installèrent pour remonter vers les nouveaux wagons présidentiels. Les gens

acclamaient celles qui venaient de leur ouvrir la route de la Panaméricaine, y associaient le nom de Lien Rag.

Il faudrait expliquer aux familles de Huergo, Kandin et Niger, que ces trois malheureux marins avaient disparu en mer. Ann avait décidé de cacher le rôle exact de Niger. Ils étaient morts, perdus dans l’immensité océane à la poursuite de manchots.

Solennellement, Ann remit au Kid la carte de la route de la Panaméricaine, puis elle présenta les photographies de l’immense colonie de phoques découverte dans la grande île de glace.

— C’est incroyable ! s’exclama-t-il. Il y a des millions d’animaux.

Puis, une pensée désagréable lui vint :

— Le dirigeable va la découvrir aussi.

— Non, expliqua Ann Suba. J’ai indiqué une route plus au nord. Je ne pouvais agir autrement. J’ai échangé cette route contre de l’huile.

Le Kid se tourna vers Zabel :

— Vous partagez ce secret ? demanda-t-il.

— Je ne vous trahirai pas, même si je retourne auprès de Liensun, mais je n’en ai plus envie. Je veux naviguer à nouveau avec Ann Suba quand vous aurez une unité à nous proposer.

— Pourquoi avez-vous abandonné vos wagons d’aluminium ? s’étonna la physicienne.

— J’avais besoin de ce matériau. À cause de la foule, vous n’avez pu voir le charbonnier. Nous lui avons donné des roues à aubes latérales fondues grâce à cet aluminium. Nous avons le secret d’un alliage de haute résistance. Chaque roue a reçu deux moteurs puissants en céramique.

— Le *Princess* n’est pas de retour ?

Le Kid parut soudain sombre et Ann se demanda si le cargo n’avait pas subi d’avaries.

— Farnelle est en bonne santé ?

— Aux dernières nouvelles, oui. Le *Princess* est prisonnier des glaces dans le chenal chinois où la température a soudain chuté. Le cargo est perdu. Farnelle s’obstine à rester là-bas avec une partie de l’équipage, mais il faudra bien la rapatrier.

— Et Lien Rag qui espère que nous allons le rejoindre à San Diego Station d’ici un mois ! Nous avons pris rendez-vous. Le charbonnier sera-t-il en état de prendre la mer ?

— Je ne sais pas.

Catastrophées, elles découvraient que la situation sur l’île du Titan était dramatique. Sans cargo, le Kid ne pouvait plus livrer d’huile de phoques ni ravitailler en vivres et matières premières.

— Nous avons dû décréter un rationnement assez strict, murmura-t-il, suivant en pensée la progression de cette mauvaise surprise chez les deux nouvelles venues. Nous sommes approvisionnés par dirigeable en échange de moteurs et de pièces détachées… Nous ne pouvons vendre l’huile de phoques… Le fret d’un dirigeable est insignifiant, et pour des matières qui se vendent en grosses quantités ces appareils sont inutiles.

— Il n’y a aucun espoir de récupérer le cargo *Princess* ?

— Non.

— Et aucune épave que l’on pourrait reconstruire n’a été signalée ?

— Non. En avez-vous rencontré vous-mêmes ?

Ann secoua la tête :

— Juste un trois-mâts assez étrange, habité par les descendants d’un couple, et accablés par la consanguinité… Mais il est vrai que nous n’avons pas vu grand-chose.

— Tous les cargos dont on signalait l’existence d’après des documents dignes de foi, les archives de cette ancienne compagnie d’assurances la Lloyd’s… On n’a rien retrouvé… Pourtant jadis Farnelle elle-même, en compagnie de son mari, a trouvé le *Princess* et en est devenue propriétaire. Elle a même construit sa propre Compagnie privée… Mais il devait circuler de fausses archives qui se vendaient, se revendaient très cher… Les cargos mirifiques chargés d’or ont dû couler depuis longtemps.

— Nous en avons rencontré un chargé de pianos… Nous avons essayé de le retaper, mais nous sommes certains qu’il a fini par sombrer. Je suis désolée pour le *Princess*, dit Ann Suba, et j’aimerais rejoindre Farnelle pour la soutenir. Mais je ferai certainement partie du voyage du charbonnier…

— Liensun est à San Diego ? Il va y attendre son père ?

— Je le pense. Il prétexte une mission que lui aurait confiée le Consortium des bonzes, en réalité il veut rencontrer enfin son père…

— Il m’inquiète, commença le Kid. J’ai peut-être mal agi avec lui. Je l’ai humilié, et il ne me le pardonne pas… Je voulais ces dix mille tonnes de charbon et il a fini par les abandonner. C’était stupide. Nous aurions pu nous entendre. Avec le canal chinois impraticable, les dirigeables vont

prendre de l’importance. Mais pour le transport des marchandises rares et chères…

Le soir, il y eut un grand repas dans les ateliers où se fabriquaient les moteurs, et, comme toute la population ne pouvait être présente en cet endroit, on servit aux habitants les mêmes plats, ce qui rompit agréablement avec la frugalité de rigueur depuis des semaines. On avait sacrifié des bœufs et des moutons que l’on faisait cuire en plein air, on avait fabriqué un grand nombre de pains et aussi de la bière.

— Nous allons boire à Lien Rag qui est en train de négocier avec Yeuse un grand traité de commerce.

Le Kid confia à Ann qu’il espérait que Lien Rag trouverait des bateaux là-bas, en Panaméricaine, mais lorsqu’elle lui décrivit les épaves rouillées de San Diego, la prolifération des algues, il fut pris d’un grand découragement.

— Nous y avons tous cru. Liensun, les bonzes, Lien Rag, Farnelle, moi, moi surtout qui parlais de la Société du Pacifique et Liensun des Cargos-Dirigeables du Soleil. Il a ses cargos-dirigeables et c’est mieux que rien. Quand on pense qu’un bateau comme le charbonnier peut transporter dix mille tonnes de fret… Si nous en avions seulement deux autres nous deviendrions les maîtres du Pacifique… Les maîtres !

— Nous pourrions au moins vivre correctement, fit remarquer doucement Mary Halan qui jusque-là s’était tue.

Le Kid parut surpris, puis approuva :

— C’est vrai. Vivre normalement, avoir tout ce qui nous manque actuellement.

Cette nuit-là, il reçut un message télépathique de Jdrien. Ce n’était pas un rêve prémonitoire, car lorsqu’il fut réveillé et parfaitement conscient, son fils adoptif continua de le mettre en garde contre un grand danger. Il demandait qu’une vedette vienne le rencontrer à l’endroit habituel.

CHAPITRE XVI

L'*Avenir Radieux* survolait la côte panaméricaine en direction du nord. Ils étaient passés à la verticale de Losanges Station et Lien Rag avait expliqué à Liensun que jadis cette cité s'appelait Los Angeles :

— Lorsqu'on a construit la station sous verrière, quelqu'un a cru se souvenir qu'il s'agissait de Losanges parce que c'était plus évident que l'ancien nom.

— Regardez, les habitants nous ont vus.

À travers la verrière débarrassée de son givre, ceux-ci levaient la tête et tendaient les mains pour désigner le dirigeable.

— Le chenal chaud va ronger également leur couche de glace et les ruiner. Ils seront obligés de partir.

— C'est moins sûr que pour San Diego, qui s'est imprudemment construite sur l'ancien port militaire, répondit Lien Rag.

— Vous aimeriez découvrir une épave de cargo facile à renflouer, je suppose ?

— Bien entendu…

— Quand je retournerai vers l'ouest, je veux bien laisser des messages, au Kid, à Farnelle, à qui d'autre ?

— Ça suffira. J'espère qu'Ann Suba et Zabel sont de retour à l'île du Titan.

— Oh, ce sont des femmes énergiques… Vous savez qu'Ann a été ma première maîtresse ?

— Votre professeur ?

Liensun rougit :

— Vous faites semblant de ne pas comprendre. J’ai couché avec elle bien avant vous.

— Et ça vous remplit de satisfaction vaniteuse ?

Liensun se renfrogna. Tout se passait assez mal entre eux et il ne savait comment nouer avec cet homme des liens moins désagréables. Il n’avait jamais su attirer l’affection, pas même la sympathie.

La seule qui l’ait aimé c’était Ma Ker, la vieille physicienne qui l’avait adopté ainsi que son mari Julius.

— Ma sœur Jael, enfin ma demi-sœur, a toujours été follement amoureuse de vous.

— L’ai-je rencontrée ?

— Ne jouez pas les candides… C’est elle qui vous a préparé pour que ma mère profite ensuite de vous. Ne vous en souvenez-vous pas ?

Lien Rag hocha la tête mais n’ajouta pas un mot.

Ils continuaient le long de la côte où existaient des petites stations et des postes isolés de chasse aux phoques, et aussi des pêcheries. Pas un seul phoque n’était visible et Liensun s’en étonna :

— D’où sortent-ils l’énergie, les Panaméricains ?

— Il y a des phoques dans l’Atlantique et en Patagonie… Ils possèdent également des mines de charbon, des puits de pétrole et de gaz enfouis sous les glaces qu’ils ont retrouvés et remis en service. Mais leur déficit est croissant et ils pourraient acheter des millions de tonnes par an.

— Des millions de tonnes !

— Des protéines animales aussi. Ils savent transformer la viande de phoque jusqu’à la rendre moins huileuse. De plus, ils peuvent l’aromatiser différemment, si bien qu’on croit manger du porc ou du veau. Ils sont très en avance dans la plupart des domaines.

— Admettent-ils d’autres modes de transport ? Vous avez rencontré les gens de la CANYST ?

— Non. Mais elle perd du terrain car elle ne peut assortir ses menaces ou ses décisions de moyens de pression. Aucune Compagnie ne veut envoyer des contingents ou des blindés pour obliger Yeuse à respecter la loi ferroviaire.

Liensun éclata de rire :

— Elle est de la race d’Ann Suba et de Zabel ! C’est une femme à poigne, je suppose.

— Elle sait ce qu'elle veut et trouve les moyens de forcer les gens à l'accepter. Elle utilise son charme, mais aussi la ruse et peut se montrer dure s'il le faut.

— Vous l'admirez ?

— Depuis toujours.

— Jdrien aussi. Il est amoureux d'elle, je crois.

Il regretta aussitôt cette méchanceté, mais n'avait pu s'empêcher de blesser Lien Rag dans ce qu'il avait de plus cher : Yeuse et son fils métissé de Roux.

— Vous l'avez connu tout petit alors ? Il me l'a dit. Sur le toit d'une station où sa mère grattait le givre avec tout le reste de sa tribu d'origine.

— C'est exact, j'ai travaillé sur la verrière de cette station qui s'appelait Purple Station. Je grattais le givre et je me nourrissais de déchets. Jdrien risquait de mourir car il ne pouvait supporter de trop basses températures, et sa mère ne savait que faire pour le protéger.

— Vous avez sacrifié des semaines de votre vie pour lui, fit Liensun avec un air indifférent.

— Il le fallait.

Liensun faillit lui dire que lui avait vécu une tragédie lorsque des bandits avaient attaqué le clan des Ferrailleurs et tué sa mère. Il se contenta de rappeler que c'était Jael qui lui avait sauvé la vie.

— Elle s'est même prostituée pour qu'on m'épargne, quand elle vivait avec une bande de chasseurs sauvages. Maintenant, elle vit avec Jdrien dans l'Antarctique.

Par la suite, ils n'échangèrent que des paroles moins personnelles. Lien Rag découvrait les manœuvres du dirigeable, ses possibilités, ses faiblesses aussi. Un violent coup de vent les força à chercher l'abri des hautes couches atmosphériques où ils durent utiliser des masques à oxygène pour respirer.

— Nous avons besoin d'huile, déclara Liensun au troisième jour du voyage, et nous n'apercevons pas de phoque en bas.

— Retournez à San Diego Station, il y a des réservoirs dans lesquels vous pourrez puiser.

Lorsque l'*Avenir Radieux* fut à l'aplomb de la station, Lien Rag constata que le cratère avait doublé de diamètre et menaçait d'engloutir les quartiers industriels. Il se fit treuiller à proximité du poste de la Manu. Les

policiers paraissaient très inquiets. Les couches de glace s'effondraient jour et nuit avec des fracas épouvantables.

— Si ça continue, même l'écluse est sera menacée. Nous avons averti la présidence.

Les réservoirs d'huile étaient encore intacts mais pour combien de temps ? Le dirigeable s'amarra au-dessus et commença le pompage à l'aide de deux énormes tuyaux. On aurait dit un énorme animal en train d'aspirer le sang de la terre.

— Nous allons retourner à l'ouest, dit Liensun. Nous ferons escale à Titan et ensuite au-dessus du cargo *Princess* de Farnelle. Ne craignez-vous pas d'attendre de longs mois ? Comment pouvez-vous envisager la construction de bateaux, alors que toute cette station va être engloutie et avec elle les matériaux que vous comptiez récupérer ?

— J'attends des équipes et du matériel de levage.

— Ce qui vous oblige à demander la collaboration des Panaméricains ?

— C'est contractuel.

Liensun et lui pénétrèrent dans un ancien restaurant de luxe où restaient quelques bouteilles de bière. Ils s'attablèrent après avoir ôté la poussière avec un chiffon.

— D'ici six mois, un an tout au plus, il est possible que les premiers cargos du Consortium abordent ici… Pourriez-vous leur fournir les marchandises qu'ils viendront chercher ? Les ravitailler en huile, surtout ?

— Je l'espère.

— Un instant. Yeuse a d'énormes besoins énergétiques et ne vous laissera pas exporter l'huile produite dans cette Compagnie. Alors, où prendrez-vous les excédents ?

Liensun avait flairé l'existence d'une source quasi inépuisable d'huile, mais ignorait la présence du fabuleux troupeau de phoques dans le sud. Ann Suba, pourtant désemparée à bord de la vedette, avait su garder le silence.

— Nous établirons un catalogue des produits disponibles dans notre comptoir, annonça Lien Rag. Vous le trouverez à votre prochain voyage.

— Il est possible que je ne revienne pas, annonça le garçon. À moins qu'une motivation profonde m'incite à le faire… Je ne parle pas des nécessités commerciales.

— C'est à vous seul d'en décider, fit Lien Rag, toujours aussi réservé.

— Ce ne sera pas avant de longs mois.

CHAPITRE XVII

C'était bien ce que Jdrien avait pensé. Des milliers de baleines accouraient vers la mer de Davis où, depuis le réchauffement, proliféraient le plancton et le krill. Elles étaient là à perte de vue, soufflant dans le petit matin où le brouillard tombait en minuscules flocons. De temps en temps, les Harponneurs de la Guilde ouvraient le passage d'accès au golfe, et des dizaines de baleines s'y engouffraient.

Jdrien décida qu'il devait prévenir le Kid. La Guilde le menaçait directement et il fallait arrêter ce massacre épouvantable. À ce rythme, il n'y aurait plus de baleines d'ici quelques années, alors qu'au cours de l'ère glaciaire, elles avaient proliféré, atteint pour certaines races un haut degré d'évolution. Il pensait à ses amis, les Hommes-Jonas, qui ignoraient tout de cette hécatombe. Seul, avec ses Roux, il ne pouvait rien entreprendre, même s'il réunissait toutes les tribus regroupées dans l'Antarctique. Les Harponneurs disposaient d'armes puissantes. Il avait aperçu des draisines blindées, des canons-mitrailleuses sur le site du complexe. Et les ouvriers embauchés devaient être strictement surveillés. Certes, on les nourrissait bien, on leur donnait de l'alcool, la possibilité de fréquenter les prostituées, mais les conditions de travail restaient dures.

Il pensait à Jael qui avait pu rejoindre cette grande station centrale. Il aurait besoin d'elle pour espionner la Guilde et il décida de retourner vers le sud. Cette nuit-là, il réussit à contacter le Kid malgré la distance qui les séparait. Mais son père adoptif dormait et se montrait plus réceptif. Il lui projeta l'avertissement assez bref sur le danger de ce complexe d'extraction d'huile pour ses projets et pour l'avenir du monde.

Les quatre Roux qui l'accompagnaient ne s'étonnèrent pas de retourner à proximité de la grande station où Jael les avait quittés. Jdrien s'isola dans un igloo qu'ils avaient construit à sa demande, et se concentra pour entrer en communication avec la jeune femme, mais en vain. Ils se rapprochèrent à moins d'une vingtaine de kilomètres dans la journée qui suivit, et cette nuit-là il pénétra enfin dans l'esprit de son ex-compagne. Il fut assez impressionné de la découvrir démoralisée et inquiète.

Très vite, elle sut que c'était Jdrien qui la visitait et se détendit avec des sanglots qu'elle avait contenus durant toute la semaine.

— Cette station est effroyable, Jdrien. J'ai commis une imprudence folle en y venant car l'accès en est sévèrement contrôlé. J'ai été arrêtée, conduite dans un poste de police et interrogée durement. Je m'en suis tenue à ma version : un fermier m'avait recueillie, puis abandonnée. Ils voulaient savoir d'où je tenais l'or qu'ils ont découvert dans mes vêtements. Ils m'ont mise nue et m'ont frappée comme des brutes. Je suis épuisée ; heureusement, ils m'ont quand même relâchée. Je suis sous surveillance policière mais j'ai pu louer un compartiment… J'ai découvert que c'était la Guilde des Harponneurs, celle que le Kid tenait en grande méfiance, qui, désormais, dirige cette partie de l'Antarctique. Ici, la station a été débaptisée et s'appelle désormais Leadership Station, un vieux mot qui signifierait hégémonie. On m'a confisqué mon or et on m'a remis des billets de banque. L'unité est le gallon. Lui-même divisé en cent.

— Quelles sont tes intentions ?

— Je ne pourrai pas rester… Pour l'instant, je suis dans l'impossibilité de m'échapper. Même le docteur de mon compartiment meublé doit me surveiller. On m'a proposé de travailler dans une unité de stockage d'huile. Celle-ci est abondante et la station est surchauffée, les tramways et les draisines gratuites… On trouve à se nourrir sans difficulté, à condition de ne pas chercher des aliments rares. La Guilde est arrivée avec un matériel considérable lorsqu'elle a décidé d'abandonner le viaduc bien avant le réchauffement, paraît-il. Ils avaient calculé que dans cette région les glaces persisteraient et, d'ailleurs, ils disposent d'un réseau de voies très dense. Ils s'étendent vers le pôle et de là pensent conquérir toute l'ancienne Province. Ils retrouvent des rescapés à bout de forces, épuisés, et, contre de la chaleur et de la nourriture, ils en font des hommes à eux. Leur police est nombreuse

et efficace puisque j’ai été tout de suite interceptée. Ils ont de nombreux blindés, et même auraient récupéré des trains blindés.

— Comment sais-tu cela ?

— Par une vieille femme que j’ai rencontrée dans une cafétéria et à laquelle j’ai offert à boire. Elle appartenait à l’ancienne bourgeoisie locale, et ne supporte pas l’arrogance des nouveaux venus, ni surtout l’odeur d’huile de baleines qui règne partout. Les Harponneurs, quand ils viennent, sèment la terreur en ville, et chacun se claquemure chez soi. Ils ont déjà bousculé cette vieille dame qui les hait… Je m’en méfie quand même, car elle pourrait bien être une indicatrice…

— Veux-tu que j’aille te chercher ?

— Surtout pas.

Il fut certain qu’elle ne s’était pas contentée de le penser fortement mais qu’elle lui avait crié cet avertissement. Elle lui apparut ensuite toute craintive :

— Je me suis laissée aller… Ils détestent les Roux et leur font la chasse… Ils disent qu’ils ont dû les supporter quand ils étaient dans la Compagnie de la Banquise, mais qu’ils vont tous les tuer quand ils auront conquis l’Antarctique… Je vais me mettre à travailler et, dès que je ne serai plus surveillée, je demanderai un permis pour une autre station proche de la mer de Ross. Méfie-toi car leur radio ne cesse de parler de la mer de Ross et du volcan Érebus. Ils doivent projeter de recréer des réseaux là-bas. Ils ont récupéré un matériel considérable. Les rescapés qui refusent d’entrer dans leur police ou leur armée sont employés à ces tâches de récupération. Ils sont nourris et chauffés, mais sont considérés comme des esclaves.

Jdrien lui parla du complexe industriel qui, dans le nord, traitait des centaines de baleines chaque jour.

— Il y a des trains entiers qui attendent d’être déchargés, répondit-elle, et la construction des cuves de stockage se poursuit sur un grand rythme. Ils ont découvert d’anciennes unités de fabrication de résine microbienne, et installent d’énormes centres où l’huile sera conservée… Pourquoi cette frénésie ? Ils produisent dix fois, peut-être vingt fois plus d’huile que nécessaire.

— Le nom de cette station te donne la réponse. Ils veulent établir une hégémonie sur l’Antarctique, puis sur le reste du monde qui risque d’être privé d’énergie si le réchauffement se poursuit. Les phoques deviendront

rares et la boue empêchera l'exploitation des anciennes réserves pétrolières et charbonnières.

Il lui annonça qu'il devait rejoindre la mer de Ross où il avait fixé un rendez-vous au Kid.

— Il m'enverra une de ses vedettes… Il faut que nous décidions ensemble de la conduite à tenir face à la Guilde… Si tu réussis à t'évader, tu pourras toujours rejoindre le campement, sinon, je reviendrai.

— Je suis désolée… Je croyais pouvoir vivre sans avoir recours à toi, mais pour l'instant, c'est fichu.

Elle était amère et il essaya de lui redonner plus d'optimisme.

— Si tout va bien, je serai embauchée dans une cross station proche du pôle, qui se nomme, du moins pour l'instant, Cross Range Station, mais ne t'inquiète pas pour moi. Je surmonterai ma désillusion et il est possible qu'une fois là-bas, je n'aie plus envie de partir. Vous aurez besoin d'une informatrice sur place, puisque c'est à partir de cette Cross Range Station que la Guilde poursuivrait sa conquête de l'Antarctique. Elle voudrait atteindre la mer de Weddell qui est encore sous la banquise, et de là, la péninsule Palmer face à la Patagonie. Ils doivent craindre une réaction de la Panaméricaine et préfèrent prendre leurs précautions…

— À moins qu'ils ne songent à l'envahir, répondit Jdrien. Je sais que ça peut paraître fou, mais viendra un jour où ils seront assez sûrs de leur puissance économique pour se lancer dans une telle entreprise. Surtout, je t'en supplie, ne prends aucun risque inutile et rejoins-nous dès que tu le pourras. Nous devrons alors trouver un autre refuge dans des régions encore plus inaccessibles, peut-être dans les montagnes que nous apercevons depuis notre campement actuel.

Fatigué, il dut l'avertir qu'il allait cesser ce contact télépathique, et elle l'accepta avec un meilleur moral. Cette même nuit, ils partirent vers la mer de Ross mais Jdrien, trop épuisé, se laissa tirer sur une peau de phoque. Lorsqu'il se réveilla, il faisait jour, et il put marcher à côté de ses amis.

CHAPITRE XVIII

Ce soir-là, lorsqu'on frappa à la porte de sa cabine, Gus crut que c'était Thresa qui le relançait. Depuis quelques jours, il n'avait pas à cœur de se livrer à des galipettes et il ne répondit pas, jusqu'à ce que la voix aigrelette du docteur Isaie le tire de sa couchette :

— Excusez-moi de vous déranger, mais je suis préoccupé par cette histoire avec le Maître Suprême Palaga. Combien de temps lui faudra-t-il pour se rendre compte que nous n'avons pas respecté ses consignes ?

— Huit jours terriens.

— Il a cru s'entretenir avec ce pauvre fou de Faro, mais je persiste à croire qu'un homme que vous décrivez comme disposant d'une grande puissance va finir par se douter de la supercherie, et je crains ses réactions.

— Que pourrait-il faire ? Nous échappons à sa vengeance. Il ne peut songer à détruire ce satellite, qui le priverait à jamais d'un moyen technique d'une importance capitale pour les Aiguilleurs. Et puis ils doivent rester attachés à cet endroit qui est leur pays d'origine. Les Ophiuchusiens ont vécu des siècles dans cet astéroïde artificiel et ne peuvent l'oublier…

— Vous les croyez aussi stupidement sentimentaux, ricana le petit docteur en regardant autour de lui comme s'il cherchait quelque chose.

Gus comprit ce dont il s'agissait :

— Non, je ne conserve pas d'alcool ici.

— Dommage car j'ai besoin d'un bon remontant pour lutter contre mon angoisse… S'il leur prenait l'idée de faire sauter le satellite ?

— Vous devriez essayer d'aller dormir, mon vieux… Nous avons des journées harassantes…

— Faro a ouvert une brèche en retrouvant le secret des communications entre ce satellite et la Terre, et nous allons le regretter. Votre Palaga me flanque une peur bleue… C'est la première fois qu'une voix étrangère à mon biotope me parvient… Imaginez-vous sur Terre recevant un message d'ailleurs, vous seriez dans les mêmes dispositions…

Isaie finit par s'en aller. Le lendemain, ils reprirent leurs travaux sur le système digestif du Bulb qui consentit à sortir de son mutisme depuis que Thresa s'était moquée de lui.

— Je me demande ce que je suis, en fait : émasculé, privé de toutes mes fonctions vitales, le cerveau envahi par les directives d'un ordinateur sophistiqué, je n'arrive plus à me persuader que j'ai un avenir.

Les deux hommes échangèrent un regard consterné.

— J'abrite des bandes de monstres, d'êtres difformes, sordides, misérables, pour lesquels je n'éprouve aucun intérêt… Avouez qu'il serait difficile de s'attacher à des hybrides, des Garous de toute nature, ceux que vous appelez, non sans justesse, des loupés. Et je ne parle pas de tous ces humains qui ont régressé et qui hantent mes flancs. Tenez, cette bande d'illuminés du père Faro… Je sais qu'il vous inquiète celui-là, et il me tourmente aussi… Je n'ai même pas l'espoir de manger un jour normalement, comme tous les Bulbs l'ont fait de toute éternité, ni de déféquer tout aussi normalement. Avouez qu'il y a de quoi ne trouver aucune raison de poursuivre ainsi.

— Nous le comprenons, fit Isaie d'une voix excessivement précautionneuse. Pourtant ne sommes-nous pas vos amis ?

Le Bulb préféra ne pas répondre.

— Nous avons du moins essayé de vous comprendre et de vous ménager, renchérit Isaie. Je ne nie pas nos maladresses, nos erreurs, mais l'un dans l'autre, tout ne va pas si mal entre nous.

Il griffonna quelque chose sur un bout de papier et le passa à Gus :

Doublez la dose de K2O. Il est suicidaire et c'est très inquiétant.

Gus commença les manipulations pour injecter cette morphine synthétique dans les circuits de la Bête de l'espace.

— Ce Maître Suprême m'agace prodigieusement, reprit le Bulb, et je n'aime pas sa façon de vouloir s'insérer dans notre vie. S'il persiste, je ne lui enverrai pas dire.

— Mais comment ? s'étonna le docteur Isaie.

— Oh, vous savez, j'ai encore mes petits secrets… Je dispose d'une certaine autonomie. Ce Palaga est le descendant direct de ceux qui m'ont asservi, et je n'ai pas envie de le ménager et encore moins de supporter son ingérence.

— Je vous en prie, supplia Isaie, il peut nous nuire de façon très gênante, pour ne pas dire plus.

— Ne vous laissez donc pas impressionner et surtout n'ayez donc pas peur de mourir. Moi, voyez-vous, je n'ai plus peur depuis que j'ai fait le bilan de ma pauvre existence. Si elle doit se poursuivre encore quelques siècles de votre calendrier terrien, et que je doive entrer dans un état de sénilité avancée et de décrépitude physique et morale, je préfère mourir au combat. Autrefois, je me battais pour conquérir la femelle de mon choix, et puisque cette possibilité m'est maintenant refusée, je me sens d'humeur à ferrailler contre ce prétentieux qui se fait appeler Maître Suprême. A-t-on jamais entendu titre plus ridicule ?

Gus comprit à la mimique effrayée d'Isaie qu'il devait encore forcer sur le K2O. Le Bulb risquait de commettre l'irréparable si on le laissait se remonter tout seul contre Palaga.

— Il se prend pour Dieu, ma parole, et ce crétin de père Faro se prosternait en entendant sa voix. Les humains sont tout de même des êtres bizarres et je ne les comprendrai jamais… Vous vous dites mes amis, mais je me demande si, dans le fond de vous-mêmes, vous ne me méprisez pas d'être devenu ce que je suis, un handicapé qui dépend étroitement d'une machinerie exécrable et n'en finit pas de cafouiller. Des siècles que ça cafouille.

Sur l'écran, les mots étaient beaucoup plus lents à se former, et visiblement le Bulb avait de plus en plus de mal à les aligner. Le K2O commençait d'agir et bientôt, complètement calmée, la Bête de l'espace se tairait.

— Vous m'avez endormi, n'est-ce pas ? Vous avez peur d'un esclandre, ou que je parte en guerre et que je sois détruit, ce qui forcément entraînerait votre destruction.

Il parut épuisé par ces dernières phrases et Isaie hocha la tête, satisfait :

— Il est proche du désespoir. Je ressens une peine profonde à le voir dans cet état.

— Nous n’aurions jamais dû le forcer à faire ces révélations. Il avait tout enfoui, tout effacé de sa conscience, et d’un coup, tout est ressorti en laissant apparaître les plaies…

— Ces petits secrets qui lui permettraient de combattre Palaga, vous croyez qu’ils existent vraiment, ou bien il se vantait un tout petit peu ?

— Il est vraiment irrité contre le patron des Aiguilleurs, dit Gus, et je crois que les secrets de cet hybride de satellite ne seront jamais totalement épuisés.

CHAPITRE XIX

Songe repartait déçue, frustrée, des Échafaudages où elle n'avait pas été autorisée à débarquer. Les vivres l'avaient été, et, en échange, on avait empilé dans les soutes de la laine de yak en gros ballots qui empestaient. Il y avait aussi deux ballonnets pour le dirigeable, les autres cheminant avec les caravanes dans la Transhimalayenne.

— Ils m'en veulent toujours ? demanda-t-elle à Luidin.

— Ils se méfient surtout, trouvent que tu te débrouilles trop bien et que tu peux un jour les affamer s'il t'en prenait fantaisie.

— Je ne le ferai jamais.

— Ils vivent en vase clos, et trop peu acceptent de quitter la colonie. Si nous avions des volontaires, nous pourrions mieux nous débrouiller, que ce soit à Krill Station, à Markett Station ou même à China Voksal. Mais la routine est là qui empêche les véritables évolutions.

« Les éléments les plus actifs, Ann Suba, le professeur Charlster, toi et aussi Liensun bien sûr, sont partis depuis longtemps. Ils ne veulent pas le reconnaître, mais ces fuites ont laissé des vides qui n'ont jamais été comblés. »

L'*Indépendance* avait repris l'air et, à cause de la tempête qui soufflait au sud, devait suivre une route plus à l'ouest, au-dessus de la Transhimalayenne précisément. Hindu Station apparut enfouie dans ses glaces, et Songe se demanda si la caravane qui transportait les fameux ballonnets avait pu atteindre son terminus.

— Je croyais qu'un autre dirigeable était en construction, dit Songe. Il serait nécessaire, non ?

— Pour l'instant, il n'est guère avancé. Nos amis comptent beaucoup sur ce prototype de moteur à poussière de charbon qu'ils mettent au point. Dernièrement, il a tourné une douzaine d'heures, paraît-il.

Une merveilleuse surprise attendait Songe à Markett Station. Liensun, arrivé pendant son absence, lui ouvrit la porte de son compartiment et la prit dans ses bras. Ils ne parlèrent pas de son expédition avant le lendemain matin.

— J'ai rencontré mon père et j'ai constaté que nous sommes deux étrangers l'un pour l'autre. Il ne m'acceptera jamais. Je n'ai pas été très agréable, je le reconnais. Je lui apportais de mauvaises nouvelles. Il attendait le *Princess* et j'ai dû lui annoncer que le cargo était bloqué dans le chenal chinois.

Ensuite, il lui parla d'Ann Suba et de Zabel qui avaient réussi à rejoindre Titan, du Kid qui avait doté le charbonnier de roues à aubes.

— Ça ne vaut pas une bonne hélice, mais il pourra traverser le Pacifique en trois semaines environ, ce qui n'est pas si mal pour ses dix mille tonnes. Dix mille tonnes… ça fait rêver. Et l'on pourrait construire encore plus gros.

— Et Murmose ?

— Je l'ai ramenée à China Voksal. Impossible de faire autrement, mais elle est sous le coup d'une accusation de désertion. Tharbin pense que ça va modérer son attitude, mais je n'en suis pas aussi certain. L'*Avenir* Radieux est immobilisé pour un mois, visite de routine et réparations… Je suis à ta disposition pour l'*Indépendance*.

Elle lui parla de cette poudre d'œufs de goélands qu'il fallait aller chercher dans des îles de glace, au sud du Capricorne.

— On la stockerait dans une station qui va bientôt être réouverte… Il y a une forte demande et nous pourrions partager les bénéfices.

— Lafitte fait construire son réseau en direction du Pacifique et va bientôt atteindre le cargo *Princess*. Il nous grillera tous avec ses petits bateaux qu'il lancera dans moins d'un an… Tharbin n'est pas encore décidé pour le train de dirigeables que je voulais faire naviguer. Il préfère visiblement les petits cargos de Lafitte. Mais pour quelles marchandises ? Le fuel-phoque ? Il reviendra deux fois plus cher si on le fait venir ainsi de Titan, ou pire, de Panaméricaine.

— Les prix augmentent. Les phoques se font plus rares. Ils descendent vers l'océan au sud…

Liensun paraissait songeur et elle lui demanda à quoi il pensait.

— À mon père. Il a une idée de derrière la tête, pense pouvoir fournir aux Panaméricains de grosses quantités de fuel-phoque et de viande, mais j'ignore comment. Et je suis persuadé qu'Ann Suba et Zabel le savent… Zabel a refusé d'embarquer sur *Avenir Radieux*. Elle veut naviguer avec Ann Suba sur le charbonnier quand ce dernier sera complètement rénové… Imagine qu'il ramène d'un coup dix mille tonnes de fuel-phoque ? Tous les deux mois approximativement. Tu fournis quelles quantités au Consortium ?

— Toujours un train de mille tonnes par mois pour payer l'*Indépendance*, mais autant de trains que je peux en trouver à un prix raisonnable. Ce qui devient un véritable casse-tête, sauf si je propose de l'huile de manchots en échange.

— Il n'y a pas disparition de phoques mais seulement une migration des animaux pour la mer libre où ils trouvent plus de nourriture. Par contre, on ne trouve plus guère de baleines dans le Pacifique. Ann Suba et Zabel sont tombées par chance sur un petit groupe de six… Il n'y a pas si longtemps, elles auraient été des centaines, et j'ai survolé le Pacifique d'est en ouest sans en apercevoir une seule. C'est assez incompréhensible.

— Et si nos activités devaient se déplacer vers le sud ? remarqua-t-elle d'un air réfléchi. Si les baleines s'y trouvaient également, comme les phoques ? Il y a moins de transactions dans Markett Station, et la bourse aux matières premières me semble moins fréquentée. On essaye bien de relancer les affaires, mais ça ne marche pas très bien, et une femme comme Narmille, qui a beaucoup de flair, commence à racheter des petites Concessions dans le Sud. Elle le fait avec discrétion, pour éviter une flambée des prix, mais je l'ai appris au bureau des Concessions de l'Australasienne qui, depuis la Débâcle, s'est retiré ici à Markett Station. N'est-ce pas significatif ? Il paraît que les gens réagissent contre le sort qui s'est acharné sur eux. La banquise ne bouge presque plus. Quelques plissements çà et là, mais rien de bien grave… On pourrait même tenter de rejoindre l'inlandsis australien par l'inlandsis mélanésien… Les dernières prévisions sont assez encourageantes… Seul le Pacifique, dans une zone comprise entre le 140e méridien et la Panaméricaine, resterait libre de

glace… J’ai bien envie de miser là-dessus, moi aussi… Je suis certaine que là-bas on acceptera nos dirigeables, ne serait-ce que comme engins de levage… Et nous pourrions faire des affaires importantes… Tu devrais essayer de convaincre le Consortium de te confier la zone sud, puisque Lafitte s’intéresse à l’est…

— Justement. C’est mon idée. Les Cargos du Soleil, c’était déjà mon idée… et je ne veux pas que le Kid redevienne le maître d’un nouvel empire.

— Si nous en créons un autre dans le sud, que t’importe ? Si les phoques sont en bas… Si avec l’huile, nous faisons marcher une industrie, l’agro-alimentaire… Il va falloir des serres pour le blé, le soja, des élevages.

CHAPITRE XX

Ce n'était qu'un début mais Lien Rag n'était pas tout à fait satisfait des moyens que lui envoyait Yeuse. Une trentaine d'hommes, deux grues moyennes, le tout logé dans un train de six wagons tirés par une locomotive déjà bien essoufflée. Et puis, il y avait ce petit homme rond, avec des lunettes, qui se tenait à l'écart. Lien Rag ignorait sa spécialité. Lorsqu'il eut discuté avec le chef d'équipe sur l'installation du chantier et sur les priorités, l'inconnu s'approcha timidement :

— Mon nom est Pulsach. J'ai travaillé pour la voyageuse Mirasola et pour quelques autres gros actionnaires de la Compagnie, mais aussi pour Lady Diana.

Lien Rag attendait d'autres explications. Pulsach regarda autour de lui avec méfiance :

— Puis-je continuer ? Lady Yeuse m'a promis l'impunité totale pour mes réalisations.

— L'impunité totale ? s'étonna Lien Rag.

— Je suis concepteur en appareils flottants… Si vous préférez en bateaux. Le premier que j'ai conçu, voici dix ans, était fait pour naviguer dans le lagon de voyageuse Mirasola, mais depuis, je lui en ai construit quatre autres. Et aussi pour Jeb Interson… Ma spécialité était les voiliers…

Croyant rêver, Lien Rag l'entraîna à l'écart :

— Vous ne me racontez pas d'histoires, j'espère ?

— Oh, pas du tout ! Lady Yeuse m'a fait rechercher un mois. Je me cachais, croyant qu'elle voulait me faire traduire en justice mais ce n'était pas le cas… Elle m'a assuré que vous aviez un projet de navires d'une certaine importance.

— C’est exact, confirma Lien Rag. Savez-vous quelle est en moyenne la charge autorisée d’un train de marchandises roulant sur une banquise ? Je parle d’un train ordinaire, pas d’un bâtiment de la flotte de guerre.

— Non, voyageur, je l’ignore, répliqua Pulsach très inquiet.

— Le plus souvent mille tonnes, deux mille au plus. Je veux construire des petits navires, qu’on appelait cargos jadis, pouvant transporter deux mille tonnes dans de bonnes conditions. Il me les faut sûrs et rapides. Ils devront parcourir au moins six cents kilomètres par vingt-quatre heures.

— Je n’ai construit que des voiliers pour des lacs de propriété d’un diamètre maximum de trois cents mètres. Ces voiliers n’ont jamais dépassé trois à cinq tonnes… Vous voulez que je vous construise un navire de deux mille tonnes ?

— Oui, voyageur Pulsach.

— Je n’y parviendrai jamais.

— Je crois que si. Vous allez vous installer dans plusieurs compartiments et commencer à établir des plans.

— Mais quels matériaux utiliserons-nous ?

— Ceux que nous trouverons ici, aluminium et plastique.

— Mes voiliers étaient en bois. Parce que le bois flotte. L'aluminium et le plastique ne flottent pas… Il faut calculer très soigneusement le déplacement… C’est fou, deux mille tonnes…

— Pour commencer. Nous en ferons une série avant de nous attaquer à plus grand… Dix, vingt mille tonnes…

— Mais avec quels outils ? Il n’y a ici que des engins de levage.

— Commençons par récupérer les matériaux, et par la suite nous verrons ce que nous pouvons faire…

— Il vaudrait mieux de la résine bactérienne que l’on tendrait sur une carcasse en fibres de carbone…

— C’est pour naviguer dans un océan où des vagues de vingt mètres peuvent se former.

— Oui, voyageur, je comprends. Alors l’aluminium, les alliages veux-je dire, seront préférables ainsi que les plastiques épais. Il nous faudrait des spécialistes en plasturgie pour réaliser les coques les plus solides. Il en existe d’excellents dans cette Compagnie. Ils ont réalisé des wagons exceptionnels et même des locomotives légères. Et pour le moteur ?

— Je sais où les trouver. Des moteurs Diesel en céramique, fonctionnant avec n'importe quelle huile. Leur poids est de cinquante pour cent allégé par rapport à un moteur classique.

— Ce sont des données intéressantes, mais il nous faudra beaucoup plus pour commencer la mise en œuvre… Je puis vous fournir quelque chose qui pourra flotter sans se retourner, mais pour le reste, la vitesse, par exemple, je ne puis vous assurer qu'elle fera celle que vous souhaitez.

Dès le lendemain, Pulsach s'attelait à ses planches à dessin, et l'équipe de la Manutention commençait ses investigations pour retrouver les matières premières encore accessibles avant l'effondrement général de la station. C'était un travail dangereux, car le sous-sol glaciaire était miné à peu près partout et d'autres cratères apparaissaient. Ces gens-là étaient bien payés, mais pouvaient être engloutis d'un coup sans que rien n'ait signalé la présence d'une caverne.

On essayait d'évaluer l'épaisseur de la glace avant de se risquer sur les quais de stockage. Au bout d'une semaine, la collecte de matériaux était assez décevante. Lien Rag envoya un télex à Yeuse pour lui dire qu'à ce rythme rien ne serait possible. Par contre, les premières esquisses de Pulsach étaient intéressantes. L'homme sacrifiait encore trop à l'esthétique mais paraissait aller dans la bonne direction.

— Deux mille tonnes, lui répétait Lien Rag, ces cargos doivent pouvoir transporter deux mille tonnes à la vitesse de vingt-cinq kilomètres.

— Oui, voyageur Lien Rag.

Quelques jours plus tard, un autre train plus important arrivait avec des plasturgistes, des aluministes et plusieurs wagons de matières premières pour fabriquer un plastique céramique d'une dureté exceptionnelle.

Lorsque les nouveaux venus virent les dessins de Pulsach, ils crurent à une mauvaise plaisanterie.

— Nous ne pourrons jamais construire ça, dit celui qui paraissait leur chef.

Lien Rag désigna le convoi qui venait d'arriver :

— Dans ce cas, retournez d'où vous venez. Il y a erreur sur la personne. Voyageur Pulsach ici présent a émis quelques réserves mais il s'est mis sérieusement au travail, et a déjà obtenu des résultats puisque nous avons décidé de vous faire venir pour obtenir la matière nécessaire. Si vous

ne pensez pas pouvoir vous consacrer à ce genre de travail, je ne vous retiens pas…

— Vous avez le feu vert de la CANYST ? demanda un ingénieur visiblement tourmenté par l'idée de commettre un sacrilège.

— Non, rétorqua Lien Rag. Il y a la mer en face de vous, et nous devons la franchir pour aller chercher de quoi nous chauffer et de quoi nourrir les gens. C'est tout. Est-ce que la CANYST peut le faire à notre place, d'après vous ?

CHAPITRE XXI

Jdrien sut que la vedette les rejoindrait dans moins de vingt-quatre heures et ne fut pas peu étonné que le Kid fût à bord. Depuis combien de temps le Gnome n'avait accompli un tel voyage ? Et c'était la première fois qu'il acceptait de le faire à bord d'un bateau. Quand la vedette apparut, le Messie se mit à l'eau et nagea vers elle.

— Tu es fou, lui dit le Kid en lui tendant une serviette pour s'essuyer, puis une couverture. Cette eau est à une température très basse.

— Vous avez bien fait de venir, déclara Jdrien. Nous perdrons moins de temps en aller et retour.

— J'ai compris que c'était grave quand tu as pénétré mon esprit, cette nuit-là.

Lorsque Jdrien lui eut fait part de ce qu'étaient en train de faire les Harponneurs, le Kid ferma un instant les yeux et resta sans parole.

— Toutes les baleines sont attirées par ces mers très riches en plancton et la Guilde en profite pour en massacrer des quantités effarantes. J'ai pensé à vous qui construisiez un baleinier : il sera inutile si vous l'envoyez chasser dans le Pacifique…

— Je savais qu'un jour ou l'autre la Guilde ferait parler d'elle. Elle a quitté le viaduc géant en bon ordre, emportant un maximum de matériel. Les trains se sont suivis pendant des jours, des dizaines… Ils savaient ce qu'ils faisaient, les Harponneurs… C'est une nouvelle si importante qu'elle dépasse tout ce que j'avais imaginé. Nous sommes tous menacés à plus ou moins long terme.

— Y compris la Panaméricaine. Avez-vous des nouvelles de mon père ?

— Il a trouvé la route est… Liensun l’a rejoint en dirigeable. Tout va bien pour lui. Malheureusement, il attendait le *Princess* qui ne viendra jamais.

Navré d’apprendre que le cargo *Princess* était immobilisé dans le chenal chinois par une baisse inattendue de la température, Jdrien eut une pensée émue pour Farnelle qui devait désespérer.

— Elle reviendra avec un des deux dirigeables du Consortium pour prendre le commandement du charbonnier que nous avons entièrement reconstruit. Nous avons, grâce à ton père, le plus important gisement d’huile de phoques au monde, si personne ne met la main dessus avant nous. De quoi fournir la Panaméricaine et envoyer vers Titan des quantités importantes.

Par la suite, Jdrien établit à l’aide d’une carte de l’Antarctique la position des installations des Harponneurs.

— Ici, sur la mer de Davis, le fameux complexe, avec la mer intérieure où les baleines sont prises au piège comme dans une nasse. En remontant vers le pôle, la capitale, Leadership Station.

— Rien que ça, ricana le Kid. Ils ne manquent pas de prétention.

— Ils ont même créé une monnaie, le gallon. Toute leur économie est basée sur cette unité de compte d’huile de baleines. Ils sont en train de rétablir plusieurs réseaux, mais surtout le plus important pour eux, celui qui rejoindra la péninsule de Palmer ici…

— Juste en face de la Patagonie ?

— Ils vont créer une station non loin de notre campement actuel, Cross Range Station. De là, ils s’empareront de la péninsule… Je pense qu’ils doivent miser sur le réchauffement du reste du monde qui détruira toutes les Compagnies. Alors, ils seront les seuls à disposer d’une énergie et d’une base arrière intacte, l’Antarctique devant rester à l’abri de la débâcle générale.

— C’est-à-dire qu’il est inutile de chercher les baleines ailleurs que dans la mer de Davis ?

— Exactement. Et si votre gisement, comme vous dites, d’huile de phoques est découvert par les Panaméricains vous n’aurez plus aucune ressource énergétique.

— Ann Suba et Zabel sont revenues à Titan après des aventures difficiles. Elles sont tombées sur un tout petit troupeau de baleines, six

animaux, en ont tué une pour refaire leur plein… Mais sur les huit mille kilomètres, elles n'en ont pas vu d'autres. Ni des phoques d'ailleurs. Ce Pacifique est un véritable désert.

Jdrien partagea le repas du Kid. Ce dernier paraissait s'être habitué aux mouvements de la vedette, et affirmait que durant les huit jours de la traversée, il n'avait éprouvé aucun malaise.

— Nous avons besoin de remplir nos réservoirs.

— Il y a des phoques vers l'ouest. Nous vous y conduirons… Qu'allez-vous faire ?

— Alerter le Consortium et éventuellement Yeuse. Mais c'est le Consortium qui peut le mieux réagir avec ses dirigeables. Liensun accepterait certainement d'effectuer une reconnaissance jusqu'à l'Antarctique pour prendre des photographies. Les bonzes de China Voksal sont avant tout des commerçants et il faut leur prouver de façon irréfutable que leurs intérêts risquent d'être prochainement menacés… Ils ont besoin d'huile pour continuer leurs projets. Ils la revendent dans toute la région au nord de China Voksal et jusqu'en Sibérienne. Je leur en fournissais tant que le *Princess* pouvait naviguer dans le chenal chinois, mais depuis qu'il est paralysé, c'est une certaine Songe, venue des Échafaudages, qui les ravitaille. Mais les phoques descendent vers le sud, là où l'océan Indien est libre de glace. Les poissons y prolifèrent comme le plancton et le krill. Toute l'économie de l'Australasienne Nord est en train de se déplacer vers le sud, et le Consortium doit en tenir compte. S'ils trouvent le moyen de traverser la mer, les Harponneurs peuvent inonder le marché et racheter toutes les Compagnies de la Dépression Indienne qui n'ont pas disparu dans la débâcle, soit celles situées au nord du Capricorne…

— Non seulement ils massacrent les baleines de façon scientifique, mais ils font la chasse aux Roux. Sachant que les tribus se sont réfugiées dans l'Antarctique, ils ont décidé de les faire disparaître jusqu'au dernier. Et peut-être en feront-ils autant avec les phoques pour conserver une seule source d'huile : la baleine.

— Ils massacrent les Roux ?

— C'est ce que Jael a appris.

Dans l'après-midi, ils trouvèrent quelques phoques sur la banquise, mais pas autant que l'espérait Jdrien, qui se demanda si les animaux ne commençaient pas à rejoindre les zones plus poissonneuses à l'ouest. De ce

fait, les tribus d'Hommes du Froid, qui ne vivaient que de viande et de graisse de phoques, seraient tentées de suivre cet exode et tomberaient sous les balles des Harponneurs. Il devait au plus vite les avertir du danger, parcourir toutes les côtes du continent pour les trouver. Les tribus de l'intérieur avaient modifié leurs habitudes alimentaires et chassaient l'ovibos du côté des falaises rocheuses où ces animaux trouvaient du lichen. Et c'était précisément dans ces montagnes que la Guilde allait créer cette Cross Range Station.

— Nous retournons à Titan, annonça le Kid le lendemain. Le charbonnier va bientôt prendre la mer et un dirigeable du Consortium doit nous ravitailler. J'en profiterai pour mettre le Consortium en garde.

CHAPITRE XXII

Dans son train privé qui l'emportait vers le nord, Yeuse, mollement allongée sur un divan de son compartiment-salon, réfléchissait sans beaucoup d'enthousiasme à sa prochaine entrevue avec Palaga.

Il avait fallu des semaines de menaces, de négociations, de nouvelles menaces pour l'obtenir. La flotte de l'Atlantique avait fait route vers Salt Station, puis s'était immobilisée, avait de nouveau avancé, puis s'était repliée, et enfin le rendez-vous était fixé.

Elle préférait songer à Lien Rag qui essayait là-bas, à San Diego Station, de construire une autre civilisation. Elle ne se cachait pas la réalité. En l'autorisant à lancer des navires, elle avait accepté l'idée que la civilisation ferroviaire touchait à sa fin, du moins dans son totalitarisme. Des trains resteraient encore, dans les montagnes, par exemple, où le réchauffement laisserait la roche nue. En plaine, il y aurait des inondations et les bateaux seraient les bienvenus, le temps que ce nouveau déluge s'évapore et laisse la place à la boue. Comment ferait-on pour se déplacer dans cette boue ? Les dirigeables des Rénovateurs seraient alors les bienvenus.

Elle savait, grâce à ses policiers de la Manu, qu'un appareil de ce type était apparu dans le ciel de San Diego Station, qu'il s'était même rapproché du sol et qu'un homme en était descendu au bout d'un filin. Par la suite, Lien Rag avait, lui aussi, embarqué à bord de ce dirigeable qui pendant trois jours avait disparu avant de revenir. Lien Rag avait rejoint le sol et l'appareil avait pris la direction de l'ouest. Losanges Station l'avait averti qu'un étrange objet avait survolé la cité, une sorte d'énorme pomme de terre qui avait effrayé les gens.

Yeuse soupira. Le projet fou de Lien Rag lui faisait courir à elle des risques insensés. La population de la Compagnie pouvait trouver bizarre qu'elle subventionne cet homme qui avait été l'ennemi le plus acharné de Lady Diana et de la Panaméricaine, lorsque celle-ci prétendait imposer sa volonté au reste du monde. Les temps avaient changé, mais beaucoup regrettaient la splendeur passée malgré les souffrances endurées. Le salaire minimum appelé 17/17 ne compensait pas ce sentiment d'amour-propre, et les revendications qui montaient de tous côtés compliquaient encore la volonté de Yeuse d'éviter le triomphalisme panaméricain.

La rencontre s'effectua dans une petite station sur le Central, ce réseau énorme qui irriguait tout le centre de la Concession du nord au sud en se raccordant à celui de Patagonie.

Palaga, du moins le clone qui s'appelait ainsi, était désormais un quinquagénaire aux cheveux poivre et sel. Il ressemblait à l'homme qu'elle avait rencontré près de deux ans auparavant. Il buvait du lait de chèvre et sa voix était inchangée.

— Je ne comprends pas votre obstination, dit-il d'emblée d'une voix courtoise. Nous avons fait montre de bonne volonté. Nous n'avons pas assassiné Hukoung, votre prédécesseur, et nos hommes sont rentrés dans les trains-casernes quand vous l'avez exigé.

— Je voudrais une fois pour toutes fixer les limites de vos compétences et ne plus avoir à vous menacer quand je veux vous rencontrer. Vous êtes une administration comme les autres, ni plus ni moins importante, et le mythe de votre personnalité n'existe plus.

— Vous vous êtes chargée de la détruire en racontant une impossible histoire de manipulations génétiques.

Elle le regarda sévèrement et il sourit, avala un peu de ce lait de chèvre dont l'odeur écœurait la jeune femme.

— J'ai tenu parole en envoyant ce Lienty Ragus, autrement dit Gus, dans l'espace pour reprendre en main le fonctionnement de ce satellite et éviter un réchauffement trop brutal.

— Il est incompétent et il a manifestement échoué.

— Le réchauffement se limite au Pacifique occidental.

— La côte ouest est menacée… Ce qui se passe à San Diego Station est significatif. La banquise se détache du continent et finira par se réduire…

— Je suis certaine que Gus essaye de nous aider. Mais il ne peut empêcher des phénomènes terrestres qui lui échappent.

— Pour que ce courant chaud ne vienne plus ronger cette côte, il faut que le Pacifique redevienne une banquise, déclara Palaga sèchement.

Elle s'y attendait si peu qu'elle resta interdite, ne trouvant rien à dire, s'efforçant de maîtriser la fureur qui lui aurait seulement inspiré des injures.

— Nous en sommes venus à cette conclusion. Il faut que la lucarne qui diffuse chaleur et lumière soit à nouveau obturée et nous nous y employons. Gus n'est plus aux commandes du satellite S.A.S. Nous avons un homme à nous là-haut, en fait tout un groupe d'hommes et de femmes qui suivront nos instructions à la lettre.

— Vous êtes fou, laissa échapper Yeuse malgré ses efforts, complètement fou à la pensée que votre pouvoir se restreint chaque jour un peu plus, que la CANYST, votre émanation directe, n'est plus obéie et qu'on la considère comme une institution archaïque…

— Vous avez voulu me rencontrer ? Je viens vous mettre en garde… Les projets de votre amant Lien Rag, notre ennemi de toujours, sont tout à fait dérisoires… Ses petits bateaux n'auront bientôt plus d'eau pour naviguer… Il faudra bien reconstruire des voies ferrées pour aller chercher l'huile de phoques ou de baleines au large sur la banquise… Vous aurez besoin des Aiguilleurs, Lady Yeuse, grand besoin.

— Je ne vous crois pas… Vous n'avez pas pu éliminer Gus…

— Il y a là-haut, dans ce satellite énorme qui constitue un véritable univers, des groupes d'individus qui n'attendent que l'occasion de s'emparer des commandes. Nous en avons choisi un, une sorte de secte de fanatiques, et nous lui avons donné les moyens de s'emparer des postes de commande. Nous sommes désormais en liaison avec eux et ils nous obéissent. D'ici quelques jours, la lucarne du Pacifique commencera de se refermer. Le froid et le crépuscule reviendront, et toute la banquise se reconstituera en quelques mois. Votre ami le Kid sera heureux de pouvoir retrouver sa Concession… Il se débat depuis le réchauffement dans des difficultés inouïes… Il a cherché la route de l'est, croyait avoir des bateaux, mais en attendant il végète sur son îlot et ne progresse guère.

— Vous savez bien que vous allez provoquer des milliers de victimes, tous ces gens qui réapprennent à vivre dans une température normale et en utilisant les produits de la mer…

— Oh, très peu en vérité, la plupart se sont réfugiés dans les zones froides… Ils reviendront se réinstaller quand la banquise sera à nouveau consolidée et reliera tous les continents. Je trouve absurde que nous ayons perdu l'Antarctique, par exemple… C'était une belle Province… J'ai d'ailleurs des nouvelles inquiétantes de cette région, mais j'attends une confirmation. Nous avons nos agents qui s'activent… Ils utilisent des émetteurs radio dès qu'ils peuvent alimenter leur groupe électrogène… Il y aurait un groupe d'individus qui serait en train de s'emparer du pouvoir grâce à une abondante production d'huile… À propos d'huile, votre ami Lien Rag vous a-t-il fait part de sa découverte ?

Yeuse, méfiante, ne répondit pas.

— Juste en face de l'ancienne côte du Mexique, la banquise s'est également détachée de l'inlandsis, et forme une île immense, d'au moins un million de kilomètres carrés si ce n'est davantage, et sur celle-ci d'immenses troupeaux de phoques se sont installés, car dans le courant chaud, les poissons abondent… Imaginez des centaines de milliers de phoques, souvent de la race la plus grosse, ainsi que des éléphants de mer dont certains atteignent dix tonnes… Une réserve inépuisable d'huile, de quoi satisfaire de nombreux besoins, n'est-ce pas ? Vous pourriez élever les rations de base à 18/22. Ce sont nos experts qui l'ont calculé. Vous imaginez ? Dix-huit degrés de température moyenne dans les trains d'habitation, et principalement les trains d'ouvriers intérimaires, et deux mille deux cents calories de nourriture. Les gens de cette Compagnie, les voyageurs, seraient parmi les plus heureux du monde, seulement Lien Rag ne vous a rien dit, je le vois à la déception qui apparaît malgré vous sur votre visage. Il vous a promis quelques milliers de tonnes, mais compte bien expédier le reste à son cher ami le Kid. Je croyais que vous étiez amoureux l'un de l'autre et qu'il n'existait aucun secret dans votre couple ?

— Je ne vous crois pas, répondit Yeuse en se levant, les jambes molles. Ni pour Gus, ni pour cette réserve de phoques.

— Libre à vous, très chère, mais d'ici quinze jours vous apprendrez que la lucarne du Pacifique n'est plus aussi brillante, que le froid revient ainsi que cette lumière particulière qui baignait notre monde glacé… Même dans cette Compagnie nous devons accepter une clarté plus vive à laquelle nous avons du mal à nous adapter.

Lorsqu'elle retourna dans son train, Yeuse convoqua le chef du convoi :

— Je veux, le plus rapidement possible, me rendre à Isthmus Station dans la Province Mexicaine.

CHAPITRE XXIII

Au retour d'un voyage dans le sud, Liensun apprit que Tharbin désirait le voir le plus vite possible, et ce fut l'*Indépendance* qui lui permit de rejoindre rapidement les entrepôts et les ateliers du Consortium.

Le président du Consortium le reçut peu après dans son bureau où il avait attendu tard dans la nuit l'arrivée de l'appareil.

— Vous arrivez du sud ?

— Exactement, répondit le garçon. Je sers de commandant à bord du dirigeable de Songe, en attendant qu'*Avenir Radieux* soit en état de reprendre l'air. Nous avons trouvé des îles de glace avec des ramasseurs d'œufs de goélands qui fabriquent de la poudre. Nous en avons stocké un millier de tonnes sur la banquise dans des wagons, en attendant que le nouveau Réseau Indien atteigne cette région.

— Croyez-vous que Songe accepterait de nous louer son appareil pour une mission un peu spéciale ? J'ai besoin de l'*Asia* pour retourner à Titan et pour surveiller les progrès de la ligne que Lafitte fait construire en direction de l'océan.

— Songe est ici, surveille la manœuvre d'amarrage. Moi je me suis fait treuiller pour aller plus vite. De quelle mission s'agit-il ?

— Je préfère qu'elle soit là pour vous en parler.

Étonnée, la jeune femme suivit Liensun jusqu'au bureau de Tharbin.

— Kokang, commandant de l'*Asia*, revient de Titan avec un message du Président Kid. Votre demi-frère Jdrien, celui que l'on appelle le Messie des Roux, a découvert que des milliers, des dizaines de milliers de baleines, se trouvent actuellement dans la mer de Davis dans l'Antarctique.

Songe et Liensun écoutèrent jusqu'au bout Tharbin sans l'interrompre une seule fois, et restèrent ensuite sous le choc de la nouvelle.

— Le Kid a déjà eu des ennuis avec la Guilde, fit Liensun. Celle-ci est en train de se tailler un empire. Là où le Kid a pratiquement échoué, les Harponneurs sont sur le point de réussir.

— Ils disposent d'ores et déjà de quantités énormes d'huile et peuvent envisager soit une expansion économique qui ruinera nos efforts actuels si, par exemple, ils jettent sur le marché des tonnes de cette huile, soit une guerre pour s'emparer d'autres territoires comme la Patagonie ou le sud de l'Australasienne. Or, tout le monde est d'accord là-dessus, l'avenir se situe désormais au sud, au bord de l'océan Indien. On y trouve les phoques, les manchots, le poisson, des algues nutritives. Si la Guilde des Harponneurs s'en empare, nous sommes perdus… De toute façon, ils constituent une menace mais je veux en avoir les preuves flagrantes… Il faut aller là-bas, filmer, prendre des photographies, dresser une carte des nouvelles installations et des réseaux. Ce sera très dangereux, car d'après votre frère Jdrien, ces gens-là sont puissamment armés. Ils tuent en ce moment des centaines de baleines chaque jour, et, comme leur complexe doit s'agrandir, il est possible qu'ils doublent ce chiffre. On ne se comporte pas ainsi sans arrière-pensée. S'il ne s'agissait que d'organiser l'Antarctique en Compagnie indépendante, il leur suffirait de tuer cinquante baleines par jour, peut-être moins, mais ce chiffre très impressionnant sous-entend d'autres projets, c'est-à-dire l'une des hypothèses que je viens de vous indiquer… Nous devons réagir très vite, et seuls les dirigeables pourront cette fois nous aider. Pour l'instant, il s'agit de prendre des renseignements, alors je vous en supplie, pas d'imprudence.

— Nous devrons tout de même filmer à basse altitude, répondit Liensun avec persuasion.

Tharbin sortit une feuille de papier :

— Ceci est un fac-similé de la carte que votre demi-frère Jdrien a dressée de mémoire avec la mer de Davis, le golfe qui sert de nasse et le réseau qui se dirige vers la capitale Leadership Station, tout un programme, mais aussi des quelques réseaux projetés ou en cours de réalisation. Elle est incomplète, mais vous permettra de vous rendre là-bas. Je suis prêt à vous louer votre appareil le prix fort pour cette mission dangereuse.

— Je ne veux que l'huile et le ravitaillement, dit Songe.

Surpris, le chef des bonzes la regarda comme s'il doutait encore de ce qu'il venait d'entendre.

— Je vous le répète, c'est très dangereux pour l'équipage et le dirigeable. Vous risquez d'être descendus car ces gens-là sont assez avisés pour faire basculer leurs lance-missiles vers le ciel. Ils ont déjà vu des dirigeables autrefois, quand les Rénovateurs faisaient des incursions au-dessus du viaduc géant…

— Je connais les risques, coupa Songe, mais nous sommes tous concernés par cette menace. Nous pourrons partir la nuit prochaine, une fois les pleins refaits.

— Il y a dix mille kilomètres pour rejoindre la mer de Davis… Peut-être même douze… Il vous faudra d'énormes quantités d'huile, et avant d'abandonner la banquise de la Dépression Indienne pour traverser l'océan, vous devrez avoir les soutes bien pleines… Trouverez-vous de l'huile dans ces régions ?

— Nous avons repéré plusieurs postes de chasse aux phoques…

— Comptez sur trois jours de voyage avant d'apercevoir les côtes de l'Antarctique. Je préfère que vous n'emportiez pas d'armes lourdes, juste des armes personnelles dans le cas où vous devriez vous poser en catastrophe.

— Nous devrons donc remonter la plupart des réseaux ?

— Nous voulons des renseignements précis sur leur potentiel économique, et humain, les voies de communications, le nombre de stations qu'ils ont soit créées soit ressuscitées… Nous voulons connaître l'emplacement des formidables réservoirs qu'ils ont construits, les machines dont ils disposent, les armes, c'est-à-dire leur potentiel militaire. Il faut que je vous précise que ces gens-là sont décidés à conquérir, paraît-il, l'Antarctique et qu'ils sont disposés à massacrer toutes les tribus de Roux. Ils ne veulent partager avec personne leur hégémonie sur ce territoire. Ce ne sont pas des gens fréquentables, souvenez-vous-en. La moindre erreur peut être payée très cher.

— Nous pourrons prendre des photographies aux infrarouges quand ce sera possible, mais nous devrons également nous montrer…

— C'est ce qui m'ennuie, car à partir de cet instant ils sauront que dans l'avenir le danger viendra du ciel, et quand nous déciderons de passer à l'offensive, ils nous attendront avec des armes braquées sur le ciel.

Liensun examina à nouveau le fac-similé de la carte tracée par son frère.

— Comment a-t-il eu tous ces renseignements ?

— Il a visité le complexe qui traite l'huile et la viande, mais il paraît qu'une de ses amies serait dans Leadership Station pour espionner la Guilde.

— Jael, murmura Liensun, bouleversé, ma demi-sœur Jael.

CHAPITRE XXIV

Lorsque Farnelle débarqua à Titan depuis l'*Asia*, elle ne sut si vraiment elle était contente d'échapper pour quelque temps à ses responsabilités à bord du *Princess*. Le cargo était toujours menacé par la pression des glaces, et il fallait veiller à ce que celle-ci reste supportable. Une équipe cassait chaque jour la couche épaisse qui s'était formée dans la nuit. Elle espérait que son second respecterait la consigne.

Elle se retrouva avec Ann et Zabel dans un compartiment de la petite ville en dessous du volcan, encore toute surprise d'être là, de ne plus avoir froid, de pouvoir discuter avec des femmes. Gdami, son fils, l'accompagnait, et déjà il avait disparu pour fouiner dans l'île.

— Le charbonnier est prêt à prendre la mer, lui annonça Ann Suba, les essais sont terminés. Ça ne vaut pas une bonne hélice, mais ces deux roues à aubes sont quand même performantes. Nous avons atteint une vitesse de trente kilomètres à l'heure et nous devrions effectuer environ cinq cents kilomètres par jour. En deux semaines, nous devrions atteindre l'île aux phoques, faire le plein d'huile et rejoindre Lien Rag à San Diego Station pour une première livraison.

— Qu'attendez-vous pour partir, demanda Farnelle, le retour du Kid ? Qu'est-il allé faire dans l'Antarctique ?

— C'est assez mystérieux. Nous devrions en savoir plus à son retour. Farnelle, nous t'avons attendue pour te demander de prendre le commandement du charbonnier. Je regrette mais nous ne l'avons pas encore baptisé… Toi seule peux nous conduire là-bas. Tu as une expérience des gros bateaux que nous n'avons pas.

— Vous avez ramené la vedette, vous deux toutes seules, sur huit mille kilomètres. Un bateau de dix mille tonnes n'est guère plus difficile à commander. Vous aurez un équipage nombreux, des techniciens, des mécaniciens, des chasseurs pour les phoques et même un armement suffisant pour affronter n'importe quelle attaque… Non, je ne puis accepter. Il faudra deux mois pour revenir ici… Et je ne peux pas abandonner le *Princess* aussi longtemps. Je sais que ça paraît absurde, mais je dois le faire. Ce cargo, c'est toute ma vie… Nous avons travaillé dur, mon mari et moi, pour le conquérir, pour le retrouver, construire la voie unique qui conduisait à son épave, pour en tirer profit. Quand la débâcle des glaces est venue, il nous a sauvés. Grâce à lui, nous sommes arrivés ici sains et saufs, et il a rapporté de l'argent en empruntant le chenal chinois… Jusqu'au jour où le refroidissement brutal l'a immobilisé.

Ann Suba lui prit la main. Une main longue, maigre, rêche, car Farnelle participait à tous les travaux à bord de son cargo pour le protéger, le bichonner.

— Farnelle, le *Princess* est là-bas pour de longues années. Le Kid finira par se lasser, par rapatrier tous ces hommes qui seraient beaucoup plus utiles ici pour prendre un commandement ou constituer un équipage. Tu dois y songer, tu ne pourras pas rester seule.

— Le *Princess* va servir d'étape de ravitaillement pour le réseau que le Consortium fait construire sous la direction de Lafitte. Ce sera comme un hôtel confortable à mi-chemin. On va transporter des cargos en pièces détachées, les monter plus loin, au bord de l'océan. Le *Princess* sera toujours utile. Il rapportera assez d'argent pour payer un équipage et tout le ravitaillement, les frais d'entretien.

— Farnelle, insista Ann, nous avons besoin de toi. Au moins pour ce premier voyage avec le charbonnier.

— J'aurais l'impression de trahir, avoua Farnelle.

— Un seul voyage.

Mais Farnelle se leva, prétendit qu'elle devait retrouver Gdami. En réalité, elle fuyait pour ne pas être tentée. Elle aurait aimé commander cette *Vieille Patache* qui, avec ses deux roues à aubes, lui paraissait ridicule, mais tout de même dix mille tonnes de fret ! Arriver jusqu'à San Diego Station, et dire à Lien Rag qu'elle lui apportait dix mille tonnes d'huile et de viande de phoques. L'*Asia* était amarré et le déchargement des marchandises avait

commencé. Des moteurs en céramique, des pièces détachées attendaient d'être chargés.

Soudain, le signal du sémaphore annonça l'arrivée d'un bateau, et ce ne pouvait être que la vedette *Titan II* avec le Kid à son bord. Farnelle descendit au port, toujours constitué par des pontons flottants.

À côté, inachevée, la carcasse du baleinier n'attendait que des tôles d'aluminium et du plastique pour en finir avec la coque.

La vedette apparut une heure plus tard et quand le Kid débarqua, Farnelle fut la première personne qu'il aperçut. Il trotta jusqu'à elle sur ses jambes atrophiées et, dans un élan qu'elle trouva inattendu et grotesque, voulut la serrer dans ses bras. En fait, il serra le haut de ses cuisses et sa tête s'appuya un instant contre son ventre. Elle en fut quand même troublée, et l'accompagna dans sa draisine.

— Nous sommes menacés par la Guilde des Harponneurs.

Il lui raconta tout ce qu'il avait appris de la bouche même de son fils adoptif Jdrien.

— Il faut que j'avertisse le Consortium, ces gens-là finiront par nous envahir…

Il sourit soudain et regarda Farnelle :

— Merci d'être là pour prendre le commandement du charbonnier. Vous n'avez pas une idée pour le baptiser ?

— Président Kid, je préfère rester à bord du *Princess*. Je ne veux pas abandonner mon cargo.

— Il le faudra, Farnelle, il le faudra, car j'ai besoin de vous pour ce voyage inaugural. Pour la première fois depuis des siècles, un cargo de dix mille tonnes va traverser le Pacifique… Vous irez chercher de l'huile que vous livrerez à Lien Rag. Il prouvera ainsi à Yeuse que nous sommes à même de tenir parole. Au retour, vous ramènerez dix mille tonnes que nous livrerons au Consortium quand leur chemin de fer sera terminé.

— Je ne veux pas quitter le *Princess*, répéta Farnelle d'une voix déterminée.

Le Kid se pencha pour la regarder. Il ne cillait pas, ce qui était chez lui le signe d'une réflexion intense.

— Farnelle, nous devons abandonner le *Princess*. Je ne suis plus à même de l'entretenir.

— Le Consortium le prendra en charge. Il le louera mais je resterai à bord.

— Peuh, comme hôtelière ?

Elle se mordit les lèvres. Il n'avait pas tort. Elle ne serait plus qu'une directrice d'établissement pour ingénieurs et ouvriers des chemins de fer.

— Nous devons tous parler, Ann Suba, Zabel, vous… Les miens…

Il saluait les personnes venues l'accueillir mais avait hâte d'être dans son bureau. Quand il y fut enfin, il s'installa avec un soupir de soulagement dans son fauteuil électrique et commanda des rafraîchissements.

— Il fait chaud par ici, alors qu'en bas, c'est comme avant, moins trente en moyenne. Des hommes travaillent à notre perte. Ils disposent d'un troupeau phénoménal de baleines attirées par le plancton et le krill dans ces régions australes… Ils vont nous dévorer, nous soumettre, moi surtout qui les ai toujours combattus. Je serai leur prochaine proie. J'ai besoin que le charbonnier aille chercher cette huile de phoques. J'ai besoin de prouver que ma Société du Pacifique existe et qu'elle peut commercer… La Guilde nous menace tous, mais moi en priorité, puis le Consortium avec toute l'Australasienne Sud, puis la Patagonie quand elle disposera de bateaux. Et elle en trouvera, je vous le parie. En vingt mois, d'après Jdrien, elle a réalisé des miracles… J'ai cru que leurs trains, quand les Harponneurs ont quitté le viaduc, s'étaient perdus corps et biens en traversant la banquise pour rejoindre l'Antarctique, mais en réalité ils sont arrivés là-bas avec tout leur matériel, se sont installés sur le bord de la mer de Davis un peu au hasard. La banquise a fondu et les baleines ont commencé d'arriver. Une chance inouïe… De là, ils sont partis à la conquête d'une station quasiment abandonnée, qu'ils ont rebaptisée Leadership Station. Ils s'étendent dans toutes les directions, stockant des quantités impressionnantes d'huile.

Il regarda Ann Suba, Zabel puis Farnelle :

— J'ai besoin de vous, d'une équipe exceptionnelle, et toutes trois vous avez prouvé que vous l'êtes… Nous allons envoyer le charbonnier vers l'est… Il nous rapportera de l'huile, des vivres, et aussi des armes… Il faut tout prévoir.

On vint lui dire que l'*Asia* se préparait à s'envoler et il remit une enveloppe pour le commandant à destination de Tharbin, le président du Consortium.

— Tharbin a des dirigeables. Il enverra un de ses appareils en reconnaissance, fera prendre des photos, filmer les installations et pourra constater que je n'ai pas exagéré. Vous préviendrez Lien Rag qu'il avertisse Yeuse du danger que court la Patagonie. Qu'elle soit prête à toute éventualité. Nous allons envoyer un petit détachement de vingt hommes sur l'île aux phoques, en face de l'ancien Mexique, pour défendre notre source d'approvisionnement.

— Yeuse sera furieuse… Cette banquise, même détachée du continent, fait partie de sa Concession.

— Elle nous a accordé un traité, un comptoir, nous sommes prêts à payer des royalties… Pour l'instant, elle n'a aucun moyen de se rendre dans cette île, nous si, avec le charbonnier et les cargos que Lien Rag va faire construire. Farnelle, vous ne pouvez pas refuser. Je vous promets que j'irai personnellement à bord du *Princess* si jamais j'avais quelques doutes sur la conscience professionnelle de votre commandant en second, Manister.

Farnelle baissait la tête, impressionnée par le récit du Kid, émue par cet homme handicapé qui manifestait le désir constant de se battre, de ne pas se laisser imposer la volonté des autres. Elle avait l'impression qu'il appuyait encore sa tête contre son ventre, contre son sexe, et n'avait pas le courage de lui refuser ce qu'il lui demandait.

— Je vous en prie, trouvez un nom pour le charbonnier… Il partira très rapidement quand nous aurons embarqué l'avitaillement le plus complet.

Tout le monde se leva, mais au dernier moment le Kid fit signe à Farnelle de rester. Elle obéit, silencieuse, un peu angoissée dans le fond du bureau. Il descendit de son fauteuil, s'approcha en essayant de ne pas trop se dandiner, et vint enlacer le haut de ses jambes. Alors, avec tendresse, elle commença de lui caresser les cheveux tandis qu'il défaisait sa combinaison d'uniforme.

CHAPITRE XXV

Isaie dormait encore quand Gus pénétra dans sa cabine et le secoua sans douceur. La veille, le petit docteur avait, par jeu, fait un stupide concours avec Thresa. Avalant des mélanges compliqués d'alcools, il s'était couché complètement ivre. Gus avait dû le porter jusqu'à sa couchette, puis en faire autant pour Thresa qui avait des nausées effroyables.

— Réveillez-vous, Palaga vous demande… Il demande le père Faro.

Isaie ouvrit un œil cerné de rouge et à l'expression très floue :

— Allez chercher le père Faro, dans ce cas.

— Souvenez-vous, vous l'avez imité pour répondre à Palaga et connaître ses intentions.

Il dut arracher Isaie à sa couchette avant que ce dernier ne se rendorme.

— J'ai dû jouer l'idiot complet, celui-ci qui n'entend rien à rien, mais il commence à se montrer très impatient. Il menace et vous devez lui répondre.

Il essaya de passer Isaie sous la douche, mais le petit docteur se débattit et, en titubant, voulut rejoindre sa couchette ; Gus le rejoignit à temps pour l'entraîner vers la salle des contrôles.

— Vous vous souvenez du ton de Faro ?

— Dites… dites à ce… à ce type que je suis indisposé… Voilà, indisposé et pas en état de lui répondre.

— Il vaut mieux ne pas lui donner des soupçons… Vous vous contenterez de grogner une vague approbation.

Isaie trébucha deux fois dans la coursive et s'étala dans la salle des contrôles. Pour finir, Gus dut le tirer par le col de son vêtement, le hisser sur

le fauteuil mobile et le maintenir d'une main ferme. Il lui indiqua de l'autre le micro incorporé.

— Oui, Grand Suprême… Maître principal…

— Faro, c'est vous ou cet imbécile qui m'a d'abord répondu ?

Isaie gloussa, eut un hoquet bruyant :

— C'est moi et bien moi.

— Faro vous avez suivi mes instructions ?

— Parfaitement, Votre Suprématie… J'ai tout suivi à la lettre… Comme vous me l'avez dit.

— Comment se fait-il qu'ici, sur Terre, mes observateurs ne notent aucune modification dans les températures et l'intensité lumineuse ? Ce que l'on baptise lucarne est toujours aussi important et ne paraît pas en cours d'opacité.

— C'est que ça demande quand même du temps… Le petit bidule… pardon le petit engin qu'on a expédié n'est peut-être pas arrivé là-bas… C'est pas la porte à côté, pas vrai, Votre Grandeur ?

— Qu'est-ce qui vous arrive, vous êtes malade ?

— Un refroidissement…

— C'est dans la zone pacifique qu'on devrait plutôt en relever un. Il n'en est rien. Vous n'essayez pas de me tromper, Faro ?

— Oh, jamais de la vie, Votre Excellence… Jamais…

— Nous pourrions vous obliger à plus de discipline dans ce cas… Imaginez qu'une partie du Bulb, celle qu'on appelait Salt, se détache brusquement du Sugar. L'axe central est très délicat et nous savons comment le détruire depuis la Terre. Alors, un bon conseil, faites en sorte que cette lucarne ne soit plus visible dans les trois prochains jours.

CHAPITRE XXVI

Lorsque l'*Indépendance* survola la mer de Davis, tous à bord crurent que l'eau changeait de couleur, devenait sombre à l'approche de la banquise, jusqu'à ce que Liensun découvre que cette teinte était due aux innombrables baleines qui nageaient au-dessous d'eux. Elles plongeaient, remontaient, soufflaient, le tout en rang serré, donnant l'image d'une colossale armée attendant dans son cantonnement l'ordre d'aller de l'avant.

Et presque aussitôt apparurent les flamboiements du complexe baleinier, surtout le fameux golfe qui servait de réserve aux chasseurs, un lac intérieur où les cétacés paraissaient rangés comme dans une immense boîte de conserve non fermée.

« Des milliers, des dizaines de milliers…» Le message du Kid disait vrai.

Les photographes et les cameramen embarqués commençaient leur travail, mais la nuit venait et ils allaient devoir travailler aux infrarouges. D'ailleurs, tout ce centre de traitement de l'huile et de la viande des baleines devenait rouge sang, avec des fulgurances jaunes et vertes. Les énormes chaudières – dans l'équipage on parlait de fours, de hauts fourneaux comme pour une aciérie – soufflaient dans le ciel une vapeur épaisse, et des énormes chalumeaux qui fournissaient la chaleur, montait un air gélatineux, rose, qui déformait la vision comme l'aurait fait un cristallin défectueux.

— Il y a de la graisse dans l'air, annonça le technicien qui régulièrement faisait des prélèvements extérieurs… Les empennages en sont déjà recouverts… Une pellicule…

— Trois mille quatre cents pieds, annonça le timonier.

— Deux mille cinq, exigea Liensun.

— N'est-ce pas imprudent ? chuchota Songe. L'air brûlant va nous catapulter sans que nous puissions prévoir où.

Il fallut, pour réussir la perte d'altitude, évacuer des ballonnets beaucoup plus d'hélium que d'habitude et l'opération devenait dangereuse, l'appareil étant désormais à la merci d'un trou d'air. Il tomberait comme une masse avant que les filtres n'aient pu rétablir la pression. Liensun n'avait pas imaginé une telle température au sol, mais des signes évidents lui apparaissaient d'un coup. Le complexe était construit sur une couche étanche et isolante en matériaux plastiques et tout autour les congères fondaient, des ruisseaux se formaient un peu partout. Il fallait les drainer, mais les ouvriers travaillaient dans une sorte de boue violette faite de glace fondue et de déchets animaux.

— On peut estimer que rien qu'en éclairage, ces gens-là fournissent des centaines de kilowatts. Leurs projecteurs juchés en hauteur sur ces pylônes sont éblouissants.

Par chance, un brouillard en suspension constante permettait aux gens de l'*Indépendance* de voir sans être repérés. Lorsqu'un ouvrier levait la tête, ébloui par les lumières, il ne distinguait plus rien.

— Il y a des radars mais qui surveillent surtout la mer de Davis, annonça le navigateur. J'en ai repéré une demi-douzaine. Ils sont couplés à des lance-missiles.

— Donc, ils craignent une invasion à bord de bateaux, doivent penser que les survivants de la Débâcle dans la Dépression Indienne ou en Australasienne en ont fabriqué.

Liensun, un instant, alla entrouvrir un hublot et l'odeur lui parut insoutenable. Des matières organiques devaient pourrir sous les pieds du personnel sans que celui-ci y prête désormais attention.

— Il faut prendre de la hauteur, commandant…

L'*Indépendance* encaissait des secousses dues aux bouffées d'air brûlant. La température extérieure affichait encore vingt-deux degrés à sept cent cinquante mètres de hauteur. Au sol, c'était probablement une véritable fournaise. Ils montèrent d'un coup de deux mille pieds lorsqu'on commença de redonner de l'hélium aux ballonnets, mais le dirigeable parut retomber une fois au-dessus des couches chaudes, et il fallut encore envoyer du gaz. Tout le monde était un peu pâle après cette alerte. La couche vitreuse

devenait avec la nuit difficile à percer et ils durent se déplacer vers l'est, pour apercevoir à nouveau cette masse de lumière et de chaleur qui de loin ressemblait au cratère d'un volcan.

— Même dans la métallurgie, je ne pense pas qu'il existe un centre comparable, déclara Liensun. Ces gens-là sont des génies de l'organisation. C'est à se demander si les baleines sont là par un hasard véritable. Je suis sceptique.

— Ils auraient pu fabriquer du plancton ?

— Pourquoi pas ? La Guilde des Harponneurs existe depuis longtemps, et quand le Kid est venu sur la banquise du Pacifique, elle régnait seule sur l'étendue de glace et de mers intérieures. Elle capturait les baleines des glaces qui rampaient de trou d'eau en trou d'eau et n'ignorait rien de leur alimentation… Plus tard, le Kid leur a fourni des installations sophistiquées avec des laboratoires de recherche… L'Institut de la Baleine… Des savants travaillaient sur tout ce qui concernait cet animal… Ils ont pu, à l'insu du Kid, faire des découvertes sur le plancton, que la Guilde a jalousement gardées secrètes.

Ils repérèrent facilement le réseau qui se dirigeait vers le sud, vers le pôle et qui réunissait le complexe baleinier à la nouvelle capitale de la Guilde, Leadership Station. Grâce aux nombreux trains de wagons-citernes qui se succédaient sur ces rails, ils purent effectuer un relevé précis malgré la nuit, avec les petites stations riveraines. Il y avait environ mille kilomètres entre les deux points.

Vers cinq heures du matin ils découvraient la fameuse capitale. Elle était une débauche d'éclairage et de chaleur puisque sa verrière centrale fumait.

— Le givre ne s'y formera jamais, fit remarquer quelqu'un.

Ils distinguaient les quais principaux, les wagons d'habitation, les zones industrielles où l'activité nocturne paraissait aussi importante que celle de jour. On apercevait des draisines blindées postées à côté des aiguillages et des croisements de voies. Des tramways circulaient, remplis de voyageurs.

— Ils ne dorment jamais ?

— Ils déploient un travail intense, constata Songe, et j'aimerais savoir ce qui se fabrique dans ces usines. Des armes, des blindés ? Du matériel ferroviaire ?

Liensun essayait de se concentrer pour entrer en contact télépathique avec sa demi-sœur Jael, qui, d'après le Kid, se trouvait dans cette station pour espionner les Harponneurs.

— Je vais rejoindre le sol, annonça-t-il à Songe, stupéfaite. Ma sœur a peut-être besoin d'être secourue. Je ne peux l'abandonner. Nous allons prendre deux rendez-vous, l'un d'ici vingt-quatre heures en dehors de la capitale sur le réseau nord. Vous me repérerez au signal radio de la balise que je vais emporter. Sinon tâchez de revenir dans quinze jours.

— Ce n'était pas prévu, balbutia Songe. Tu risques de ne jamais en revenir.

CHAPITRE XXVII

Très vite, Jael avait obtenu un permis pour aller travailler sur le réseau en construction qui devait rejoindre la future Cross Range Station, à deux mille kilomètres de là. La police ne la surveillait plus, et elle avait été engagée comme cuisinière dans un train-restaurant qui fournissait la nourriture aux quatre cents ouvriers employés sur le chantier de la voie ferrée. Son permis était au nom de June Kane parce qu'elle avait craint que ce nom de Jael ne soit connu de quelques Harponneurs.

Pour l'instant, le chantier se trouvait à quatre cents kilomètres vers le sud, et elle s'étonna de la technique de construction quand son train roula sur le nouveau réseau. Les rails étaient surélevés sur un ballast artificiel composé, lui dit-on, de blocs de glace préfabriqués et dont la dureté était entretenue par un réseau de capillaires. Tous les vingt kilomètres une sous-station autonome fabriquait ce froid artificiel. Une installation inutile avec la température extérieure extrêmement basse, mais qui pouvait en cas de réchauffement brutal de l'atmosphère parer à toute catastrophe.

En arrivant sur le chantier, elle constata que les manœuvres étaient des Roux, des centaines de Roux surveillés par des policiers armés.

Dans le train-restaurant, le responsable ne perdit pas de temps avec elle, et une heure après son arrivée elle préparait dans son compartiment-cuisine des pousses de soja en salade. Désormais ce serait ça son emploi, remplir des saladiers matin et soir, la nuit, quand elle serait de service, le chantier ne s'arrêtant jamais. Les Roux mettaient en place les blocs de glace obtenus par les capillaires, et une poseuse arrivait ensuite pour installer quatre voies à la fois. L'ouvrage progressait de quarante kilomètres par jour en moyenne. Le train-restaurant suivait cette progression. Les Roux étaient

embarqués dans des wagons découverts où ils passaient aussi leurs heures de repos. Celles-ci étaient limitées à six heures.

— Dix-huit heures de travail, s'écria Jael quand on le lui certifia.

— Ils peuvent tenir le coup, ces sales cochons… On les nourrit bien.

On les nourrissait bien, c'était vrai, mais tout le monde savait sur le chantier que l'extermination des Roux était dans la Charte que la Guilde venait de proclamer. Le massacre avait commencé pour les tribus les plus primitives, les plus rétives au travail. Les gens qui étaient employés là avaient jadis gratté le givre sur les stations de la Province, et préféraient vivre en esclaves repus que de courir à la recherche d'une nourriture hypothétique. Ils ne savaient plus chasser ni pêcher.

Un jour, alors qu'elle prenait son repas du soir avec d'autres cuisiniers, elle entendit dire que la Guilde projetait de capturer le roi des Roux qui se trouvait dans la région de la mer de Ross.

— Il paraît qu'il élève des bœufs musqués. La Guilde cette fois ne le ratera pas… Le Président Kid, cet avorton, ne sera plus là pour le protéger.

— On dit qu'il vit avec une Femme du Chaud.

— Elle est pas dégoûtée, fit une grosse cuisinière appelée Fruta.

— Hé, dis donc, tu ne t'en payerais pas un ? ricana sa voisine. Tu as vu leur machin qui pendouille entre leurs jambes ?

— Il pendouille pas toujours, lança en riant le voisin de Jael… Après dix-huit heures de boulot, ils sont encore en pleine forme pour s'envoyer en l'air… Increvables, ces foutus animaux !

Ainsi la Guilde connaissait l'endroit exact où Jdrien avait son campement. Une fois dans sa couchette, elle partageait un étroit compartiment avec trois autres femmes, elle essaya d'entrer en communication avec Jdrien. En fait, elle ne possédait pas ce pouvoir d'appel télépathique mais pouvait, en se concentrant, faire le vide dans son esprit et l'ouvrir aux sollicitations de Jdrien. C'était un peu comme désirer faire l'amour et se mettre dans les conditions les plus favorables pour accueillir son partenaire.

Mais deux de ses voisines recevaient leur petit ami occasionnel et, vu l'étroitesse des couchettes, il n'était guère possible de se montrer discret dans ces cas-là. D'ailleurs, celles-là ne cherchaient pas à cacher leur satisfaction, doublée par la pensée que les deux autres pouvaient jalouser leur bonheur.

Dans la nuit, lorsque tout fut calme, Jael se réveilla et essaya une fois de plus de se montrer totalement disponible mais elle attendit en vain. Jdrien était peut-être trop loin de là. Ou bien, il était encore occupé avec ces filles Rousses à peine pubères qui le harcelaient pour partager sa couche. C'était un honneur pour elles de coucher avec leur Messie, et certaines venaient de loin dans l'espoir de se faire engrosser par Jdrien, ignorant qu'il disposait de médicaments contraceptifs pour les hommes.

La nuit suivante, elle renouvela ces essais et, vers vingt-trois heures, sentit avec un frisson de plaisir que son esprit était envahi par une volonté extérieure, jusqu'à ce qu'elle découvre, déçue mais surprise, qu'il s'agissait de son demi-frère Liensun.

CHAPITRE XXVIII

Isthmus Station était située dans le sud de l'ancien Mexique, dans la partie la plus étroite de l'inlandsis mais côté Pacifique. La petite cité construite au bord de la banquise se trouvait désormais sur la rive du chenal, le bras de mer qu'un courant chaud avait créé, sans être menacée comme San Diego Station.

Ses bases rocheuses garantissaient sa stabilité. La Manu, qui l'avait précédée dans cet endroit, avait trouvé des témoins dignes de foi qui se présentèrent un peu inquiets devant la présidente de la Panaméricaine.

C'était une famille d'Indiens à la peau cuivrée, vêtus de fourrures, certainement du loup, et qui avaient été brusquement isolés lorsque la banquise s'était éloignée de la terre ferme. Ils ne s'en étaient pas rendu compte immédiatement. Ils habitaient dans une petite station de chasse qui végétait un peu. Leur patron venait chaque mois leur apporter tout ce dont ils avaient besoin, et emportait l'huile de phoques, la viande et les peaux.

— Il est resté trois mois sans venir et nous n'avions plus rien à manger. Les phoques sont devenus rares, expliqua la femme qui parlait mieux l'anglais que son compagnon. Alors, nous avons décidé de suivre les rails pour nous rendre dans la cross station voisine.

— Ça représente dix journées de marche, dit le chef de la Manu locale. J'ai vérifié sur une carte.

— Mais tout d'un coup, au bout d'une semaine, nous n'avons plus rien trouvé. Les rails avaient disparu dans une fissure. Nous sommes montés sur une montagne et nous les avons vus.

Elle se tourna vers son homme :

— Dis, toi.

Comme si la description qu'elle aurait voulu donner de ce qu'ils avaient vu dépassait ses possibilités linguistiques.

L'homme ferma les yeux :

— Tous les phoques du monde entier se sont rassemblés là. Nous avons marché le long des crêtes pendant quatre jours, sans voir la fin de ce troupeau. Nous n'osions pas descendre vers eux, et pourtant nous avions très faim. Ils étaient si nombreux que nous avons eu peur et nous avons dû marcher encore pour trouver quelques animaux isolés et pourchasser un vieux.

— Vous auriez pu rester là-bas et vivre de la chasse, remarqua Yeuse.

— Nous avons eu peur. Nous étions seuls nous trois devant le plus grand trésor de la Terre.

— Il m'a dit, poursuivit la femme, que ce serait un sacrilège de rester là à profiter de ce trésor. Qu'il fallait essayer de retrouver les autres hommes pour le leur dire. Avec de la nourriture, nous avons pu marcher, marcher, et nous avons encore trouvé la mer. Lui m'a appris que Isthmus Station était de l'autre côté de la mer, mais je ne l'ai pas cru.

— Mais comment avez-vous traversé ? murmura Yeuse, impressionnée par ce récit.

— Lui a expliqué qu'il fallait des peaux de phoques pour aller sur la mer, comme le faisaient nos ancêtres avant que la glace ne devienne notre terre. Nous sommes retournés vers le grand troupeau et nous avons encore tué quatre bêtes. Nous avons emporté aussi les os et nous sommes revenus en face de cette station.

— Regardez ! s'exclama le chef de la Manu. Ils ont traversé là-dedans.

C'était la photographie d'un canot en peaux de phoques.

— Les os avaient été taillés pour s'emboîter les uns dans les autres et former une armature. Je peux vous conduire à l'endroit où se trouve ce… enfin vous voyez ce que je veux dire…

— Mais pour avancer ?

— Avec les nageoires latérales d'un phoque. Chacun une… Il leur a fallu une semaine pour franchir le bras de mer.

Ils étaient inquiets, persuadés d'avoir commis un grand nombre d'infractions contre la loi ferroviaire, et Yeuse demanda qu'on apporte du café et de la nourriture.

— Vous sauriez retourner là-bas ? Dans un canot plus grand avec d'autres hommes ?

— Avec d'autres hommes oui, mais pas avec elle et lui, répondit l'Indien en désignant sa femme et son fils. Il y a trop de phoques. De quoi remplir des milliers de wagons-citernes et nourrir le monde entier. Moi je ne peux pas avoir tout ça pour nous trois… Mais j'irai avec les autres.

Yeuse restait songeuse, ulcérée que Lien Rag lui ait caché l'existence de ce trésor, comme disait l'Indien. Il avait estimé que l'île de glace détachée du continent n'appartenait plus à la Panaméricaine, et en quelque sorte il n'avait pas tout à fait tort, puisque l'ancienne Concession du Président Kid englobait toute la banquise du Pacifique. Au nom de leur très ancienne complicité amoureuse, il aurait pu lui confier ce secret. Ils se seraient entendus, auraient partagé cette richesse alors qu'elle était mise en demeure, par cette attitude de méfiance, d'essayer de conquérir l'île et d'y installer une garnison.

— Il faudra construire ce canot, fit timidement l'Indien. Et les peaux de phoques et leurs os ne permettent pas de faire un très grand canot.

— Je sais, soupira-t-elle.

Il n'y avait pas que la question de la traversée du bras de mer mais aussi celle de la garnison. Comment obtenir de gens, soumis depuis des générations à la loi ferroviaire, qu'ils aillent vivre dans cette île de banquise en dehors des wagons, en utilisant des méthodes de survie qu'ils ignoraient, comme construire des igloos, se chauffer avec des lampes à huile, aller et venir en dehors de la protection thermique des verrières ou des dômes. À force de vivre ainsi à l'abri pour des raisons climatiques, l'homme contemporain était pris de terreur lorsqu'il devait se hasarder en dehors des stations. À plus forte raison si elle l'envoyait sur une île de glace. Elle reconnaissait que Lien Rag était bien plus adapté aux nouvelles conditions d'existence.

— On dit que plus au sud, le chenal serait si étroit qu'on apercevrait la rive de l'île de glace, lui dit le chef de la Manu locale. Peut-être que là-bas, des rails sont encore utilisables, ainsi que des stations, mais je ne connais personne, excepté ces trois-là, qui se soit risqué à traverser.

— Est-ce que la présence de ce fabuleux troupeau commence à être connue ?

— On en parle, mais comme d'une chose tout à fait inaccessible…

— Oui, pour l’instant, fit-elle, mais dans une semaine, demain, un homme plus téméraire sera tenté d’aller voir si c’est vrai…

Et puis elle se souvint d’une découverte qu’elle avait faite lorsqu’elle avait succédé à Lady Diana. La vieille présidente, vers la fin de ses jours, avait accepté l’idée d’un réchauffement brutal et pris ses précautions pour échapper à l’inondation catastrophique qui s’ensuivrait. Yeuse avait découvert le bateau que Lady Diana avait fait construire et cachait dans une station ouvrière où l’on fabriquait des tissus en laine, proche de NYST[1].

CHAPITRE XXIX

Lorsqu'il toucha la glace de l'Antarctique de ses pieds, suspendu au bout de son filin, Liensun eut quelques secondes pour regretter son initiative, mais très vite il récupéra tout son courage, se libéra de son harnais. Dans la nuit à peine diluée par l'éclairage de la petite station voisine, riveraine du réseau, qui reliait le complexe baleinier à la capitale, le dirigeable prit de la hauteur dans un ronronnement léger de son moteur.

En approchant du sas de la station, Liensun chercha à pénétrer l'esprit d'un humain capable, sinon de l'aider, du moins de ne pas trop montrer de curiosité.

Il se heurta aux sentiments désagréables d'individus éveillés, certainement des policiers. Un employé de la station qui balayait un quai lui parut moins dangereux. Il se faufilait déjà sur les quais les moins éclairés lorsqu'il surprit la mauvaise humeur d'une femme, non loin de là. Elle maugréait toute seule contre ceux qui l'obligeaient à ouvrir son bar aussi tôt, alors qu'elle aimait dormir : « Tout ça pour servir le petit déjeuner de ces messieurs de la milice… De beaux salauds, oui, qui ne payent jamais. J'espère qu'un jour nous serons assez forts pour les chasser de cette Province. »

Liensun aperçut le petit bar en question. Il n'y avait apparemment personne au rez-de-chaussée de ce wagon où la femme commençait à faire du café. Il entra avec précaution et la femme le regarda de travers :

— On ne sert que la milice jusqu'à huit heures. Ensuite les particuliers comme vous.

— Vous pouvez me rendre un service ? Je cherche un endroit pour ne pas rencontrer la milice justement.

— C’est pas tout à fait l’endroit idéal, fit-elle, choquée…

— Je vous en prie, aidez-moi sinon ils vont me prendre. Je fais partie d’un groupe d’opposants… Je dois me rendre à Leadership Station…

— Voyez-vous ça ? Et quel était l’ancien nom de Leadership Station, vous pouvez me le dire ?

— Je ne le sais pas, je ne suis pas de la région.

— Ouais ? Eh bien, elle n’avait pas de nom, c’était une cross station avec un numéro, c’est tout.

Elle accepta de le cacher à l’arrière du bar, dans une partie du compartiment où elle emmagasinait de la bière et des alcools. Puis, elle vint le chercher deux heures plus tard.

— Vous avez de l’argent ?

— De l’or. Une once.

— Alors, je vous l’échange contre cent gallons… Avec ça, vous pouvez vous débrouiller une bonne semaine. N’essayez pas de vous installer à Leadership, mais annoncez que vous voulez travailler sur le chantier du Réseau de la Reconquête. Je m’excuse, c’est le nom que ces cinglés lui donnent. Vous avez une spécialité ?

— Je sais faire pas mal de choses… Je me débrouille en électronique.

— Vous direz que vous souffriez d’engelures et que vous n’avez pas pu vous faire recenser… Ils ne sont pas très regardants pour ceux qui acceptent d’aller sur le chantier.

— Je veux rester dans la capitale.

— Alors, renoncez-y… Ils se méfient trop pour accepter un inconnu. Faites ce que je vous dis… Pour la résistance, il y a plus à faire sur le fameux Réseau de la Reconquête, croyez-moi.

En fin de journée, il atteignit le sas de la capitale et fut tout de suite interrogé, comme la plupart des voyageurs. Il expliqua qu’il avait eu des engelures, montra la trace de celles dont il avait souffert jadis, lorsque son dirigeable s’était écrasé dans le Tibet, dit qu’il voulait travailler sur le Réseau de la Reconquête, mais qu’il souhaitait se procurer des vêtements et des objets de toilette. Il avait perdu tous ses papiers au cours de l’exode. Il venait d’une station australasienne, avait cru que de l’Antarctique il pourrait rejoindre la Patagonie, il avait marché à pied et avait souffert du froid.

— Je suis spécialiste en électronique, répondit-il quand on lui demanda ce qu’il savait faire. Je peux m’occuper d’un dispatching ou d’ordinateurs.

On lui accorda un permis de quarante-huit heures avec interdiction de dépasser ce délai. Il devait découvrir que la capitale ne recevait que les Harponneurs dans les plus beaux wagons d'habitation, et que les quartiers ouvriers étaient isolés du centre ville. Il s'installa dans un compartiment de traintel et passa la nuit et la matinée à essayer d'avoir un contact mental avec sa sœur. En vain. Il pensa qu'on avait dû la diriger vers le chantier pour embarquer dans un convoi qui se dirigeait vers le sud.

Il constata qu'on embarquait des bobines de fil géantes, ce qui lui rappelait quelque chose, et ce ne fut qu'une fois en route qu'il sut ce que c'était. Des capillaires comme on en utilisait lors de la construction du viaduc géant du Kid. Le ballast était fait de blocs de glace où ces capillaires diffusaient un froid constant et tout le réseau serait ainsi.

En tant qu'électronicien, il voyageait dans la même classe que des ingénieurs, anciens Panaméricains qui paraissaient très à l'aise de travailler pour la Guilde. Ils recevaient de gros salaires, deux mille gallons par mois, étaient logés et nourris pour construire le fameux réseau.

— Nous avons des milliers de kilomètres à construire, se vantait l'un d'eux, et même peut-être au-delà quand nous serons en face du passage de Drake.

Liensun n'avait jamais entendu ce nom et ignorait de quoi il s'agissait. Un autre ingénieur fit signe au bavard de se montrer moins exubérant, et regarda Liensun avec une certaine méfiance. Ce dernier se mit à parler électronique et peu à peu l'atmosphère devint plus cordiale.

Le même soir, quand il alla manger au restaurant des ingénieurs, il sut que sa sœur Jael était là, dans cet immense train qui servait des repas à toute heure, selon les horaires des travailleurs. Il attendit d'être dans son compartiment pour essayer d'entrer en communication mentale avec elle. Il constata qu'elle s'attendait à ce que Jdrien le fasse et il nota non sans tristesse une légère déception chez sa sœur.

« Tu es fou, tu as pris de gros risques. Je ne suis pas en danger. J'ouvre grand mes oreilles et mes yeux. Ce réseau ne va pas s'arrêter à Cross Range Station, mais de là continuera vers le nord, vers la péninsule de Palmer… On dit même que la Guilde veut reformer la banquise pour traverser le passage de Drake et attaquer la Patagonie, mais ce ne sont que des bruits pour le moment. Ils gèleraient l'océan avec des installations secrètes. Ils peuvent obtenir n'importe quelle quantité d'énergie, puisqu'ils ne savent

plus que faire de l’huile de baleines. Il faudrait qu’on se rencontre, mais ça peut être dangereux. Méfie-toi car des gens qui habitaient sur le viaduc peuvent te reconnaître. »

CHAPITRE XXX

Lien Rag parut ravi de voir arriver Yeuse à l'improviste et tout de suite voulut lui montrer le travail qui avait été déjà effectué, les matériaux récupérés, les plans que fignolait Pulsach.

— Je te remercie de me l'avoir envoyé. Il a construit de petits voiliers pour les riches actionnaires de la Compagnie qui faisaient joujou avec dans les mares de leur propriété, mais désormais il doit affronter plus grand… Et il s'en sortira. Les ingénieurs spécialisés en plastique et en aluminium que tu m'as trouvés étaient hostiles au début mais ce diable de petit homme les a convaincus.

Yeuse était bien décidée à ne pas parler de l'île aux phoques. Reiner s'occupait de récupérer ce bateau que Lady Diana avait fait construire à la fin de sa vie pour l'envoyer à Isthmus Station. Là-bas on l'utiliserait pour transporter la future garnison militaire et du matériel sur l'île de la banquise. Mais il fallait que le secret reste bien gardé.

— Tu attends toujours le *Princess* ?

Cette fois Lien Rag ne pouvait plus bluffer. Il lui était pourtant difficile de dire la vérité à son amie.

— Liensun est venu avec son dirigeable… Soi-disant pour me chercher car le Kid s'inquiétait. La vedette n'était pas encore arrivée. Elle a connu des problèmes si bien que l'équipage n'était plus à son bord. Liensun a laissé une de ses amies avec Ann Suba. J'espère qu'à cette heure, elles ont rejoint Titan.

— Et le *Princess* ?

— Il ne viendra pas.

Visiblement, il paraissait encaisser mal ce coup du sort. Il finit par réagir et lui demanda le résultat de son entrevue avec Palaga.

— C'est pour cela que je suis ici. Gus aurait été éliminé par un groupe de fanatiques que Palaga dirigerait depuis la Terre. Il veut obstruer la lucarne du Pacifique, agir sur les poussières lunaires pour que les strates viennent combler ce vide… Il est sûr que d'ici quelques mois la banquise se reformera…

Lien Rag la regarda d'un air furieux :

— Et tu ne l'as pas fait arrêter sur-le-champ ?

— C'était impossible dans le cadre de notre entrevue.

— Que vas-tu faire ?

— Je n'y crois pas tout à fait. Il peut bluffer.

— Les Aiguilleurs bluffent rarement. Gus aurait été éliminé ? Je sais que dans ce satellite gigantesque des tribus, des groupes errent dans ce que nous appelons les bas-fonds, ce qui ne veut rien dire en fait, sinon que ce sont les endroits les plus désagréables de S.A.S. Ceux où les différents systèmes de gravité, d'alimentation en air et en eau fonctionnent le plus mal. Des dissidents, des marginaux, des hors-la-loi, meurtriers, voleurs s'y sont regroupés… Mais ils ne sont pas capables de faire le travail de Gus.

— N'oublie pas que le *Princess* est bloqué dans un chenal qui était libre depuis deux ans, et qui ne cessait de s'agrandir…

— Ce serait la ruine de nos projets, soupira Lien Rag.

— Nous pourrions construire un réseau… Le Kid retrouverait sa puissance en récupérant sa banquise, toute sa banquise…

— Ce qui est étrange, c'est que Gus n'a jamais essayé de nous envoyer des messages radio. Quand je dis « nous » j'englobe le monde entier. On le saurait si un type avait affirmé qu'il parlait depuis le ciel…

— Vous ne l'avez jamais fait non plus durant cette longue absence, lui fit-elle remarquer.

— Nous n'avons jamais pu établir de liaison. Tout le système radio du satellite est défaillant, mais Gus a eu tout le temps de le réparer. Là-haut, il a acquis une expérience, une technicité exceptionnelle. Son esprit vierge d'amnésique assimile mieux que les nôtres. Je suis certain qu'il essaiera de nous appeler s'il a échappé à ces fous…

— J'ai besoin de m'entretenir avec Pulsach, demanda-t-elle, ça ne te dérange pas ?

Le concepteur de bateaux parut intimidé par la visite de Yeuse et se précipita pour débarrasser une banquette encombrée de papiers.

— Vous souvenez-vous de tous les bateaux que vous avez construits dans votre vie ? Vous étiez un artisan menuisier ?

— Ébéniste ! Je concevais aussi des formes nouvelles pour des wagons de luxe en bois… Et en matériaux composites… En aluminium également.

— Quel fut le dernier bateau construit sur vos données ?

— Je crois que ce fut celui de voyageuse Mirasola.

— Vous êtes certain ? N'avez-vous jamais construit un bateau pour Lady Diana ?

Il rougit, pâlit, secoua la tête :

— Non, jamais…

— Vous mentez, Pulsach, car j'ai retrouvé ce bateau dans la petite station des filatures de laine… Vous savez à quoi je fais allusion ? Un joli bateau camouflé dans un wagon et situé dans une zone interdite pour écarter les curieux.

— J'avais promis de garder le secret quoi qu'il arrive, même après la mort de Lady Diana.

— Et vous allez le conserver encore longtemps, vous m'entendez ? Pas un mot à Lien Rag, ni aux ingénieurs qui vous entourent, sinon je vous expédie dans le Petit Cercle Polaire pour construire des traîneaux à chiens.

Il balbutia sa promesse tandis qu'elle ressortait.

Plus tard, elle reçut un message satisfaisant de Reiner. Le fameux bateau était en route, par convoi spécial, pour Isthmus Station, et celui-ci s'efforçait de recruter un équipage, ce qui serait le plus difficile.

— Inutile, lui répondit Yeuse, je me chargerai moi-même de le piloter et la famille d'Indiens qui a réussi à traverser le bras de mer me guidera. Ne vous inquiétez plus.

Lorsqu'elle retourna auprès de Lien Rag, elle lui demanda dans combien de temps son premier cargo serait lancé.

— Pas avant un an, hélas… Nous allons nous heurter à des montagnes de difficultés, devoir démolir un jour ce que nous aurons mis une semaine à construire… Le Kid a cru résoudre la question après avoir réussi le lancement de deux vedettes. Passer à un tonnage plus important lui paraissait, sinon facile, du moins faisable, et depuis la carcasse d'un baleinier attend toujours d'être achevée. Nous avons perdu tous les tours de

main, les secrets de la construction navale. Il avait fallu plusieurs millénaires aux hommes pour obtenir des navires merveilleux et nous avons gâché cet art parce qu'il n'avait plus d'utilité, en croyant sottement que l'ère glaciaire durerait éternellement.

Lien Rag se passionnait pour ce futur problématique, oubliait les menaces de Palaga. Yeuse l'admirait tout en lui en voulant de continuer à lui cacher le secret de l'île aux phoques. Que pouvait-il en espérer dans l'immédiat, puisque le *Princess* ne viendrait pas ?

CHAPITRE XXXI

Le *Rewa* leva l'ancre un matin où tout le monde avait l'impression que le Soleil allait réellement apparaître, tant il faisait doux et lumineux. Pourtant, il restait toujours tapi dans sa lucarne aveuglante, encore éloigné de la Terre par un voilage de poussières très lentes à se disperser. Certains prétendaient même que la lucarne avait tendance à se refermer.

C'était le Kid qui avait choisi le nom de *Rewa*, en hommage à la petite fille Jonas qu'il avait élevée comme la sienne, après la mort de ses parents dans un accident. Cette famille naviguait dans une baleine solinas, cette espèce qui vivait en symbiose avec des hommes, les acceptant dans leur corps immense où ils trouvaient chaleur et nourriture. La petite fille avait été la joie du Gnome plusieurs saisons, avant que ceux de sa race ne viennent la chercher. Depuis le Kid ne l'avait jamais oubliée. De temps en temps, une de ces baleines capables de ramper sur la banquise et de voler sur de longues distances venait se ranger le long des pontons, et Rewa, devenue jeune fille puis femme, en sortait en compagnie de son ami.

Farnelle, sur la dunette, était un peu crispée, refoulait ses larmes en pensant à son *Princess* à jamais immobilisé dans le chenal chinois. Les roues à aubes battaient la mer avec un bruit parfois insupportable. Ça ne valait pas une bonne hélice, mais ça fonctionnait et le *Rewa*, même chargé, pouvait atteindre une vitesse de croisière de vingt-cinq kilomètres à l'heure. À côté de Farnelle, Ann Suba examinait la carte et Zabel tenait la roue du gouvernail. Il y avait autant d'hommes que de femmes dans l'équipage, et l'on avait bon espoir de faire la traversée en deux semaines.

Il avait fallu, faute de vapeur, bricoler une autre sirène qui imitait l'ancienne, et c'est en la faisant mugir que l'antique charbonnier s'éloigna

de Titan, avec à son bord tous les espoirs du Président Kid.

Le bateau emportait des échantillons divers des fabrications de l'île, dont plusieurs moteurs en céramique. Le Kid pensait que Yeuse pourrait être éventuellement intéressée par ces appareils.

Vers la moitié du voyage, une forte tempête obligea le *Rewa* à se dérouter durant quarante-huit heures, pour s'écarter de la zone dépressionnaire, et il passa à moins de cent kilomètres de l'île de Christmas. Ann Suba raconta une nouvelle fois leurs démêlés avec le révérend Fatouah, les pirogues-cercueils remplies d'huile de coprah qu'ils avaient volée pour alimenter le moteur de *Titan II*.

— Une île paradisiaque… mais dangereuse.

Ils rencontrèrent encore des icebergs, même à cette latitude, et constatèrent que les troupeaux de baleines avaient disparu. S'étaient-ils tous dirigés vers la mer de Davis dans l'Antarctique ?

Un matin, Guhan, qui avait embarqué à bord du *Rewa* comme chef mécanicien, vint trouver Farnelle dans sa cabine. Il paraissait préoccupé.

— Nous dépensons plus d'huile que prévu. Ce système de roues à aubes est plus exigeant. Et puis nous avons dû nous écarter de la route la plus courte à cause de cette tempête. Vous êtes sûre que nous trouverons des phoques en gardant ce cap ?

Pour toute réponse, elle convoqua Ann Suba qui vint confirmer ses affirmations.

— Jamais vous n'en aurez vu autant. Des éléphants de mer surtout, des animaux de dix tonnes au moins, qui nous fourniront trente pour cent d'huile.

— Je l'espère car nous aurons tout juste de quoi y arriver dans votre île… Il faudra peut-être réduire légèrement la vitesse pour faire quelques économies.

Farnelle était très ennuyée. En principe, le *Rewa* devait faire l'aller et retour en deux mois. Il devrait revenir les soutes pleines, ce qui alourdirait son allure, mais Farnelle aurait souhaité faire un cadeau inattendu au Kid : accomplir le voyage en quarante jours, ce qui aurait permis de réaliser neuf voyages par an au lieu de six, et de fournir à l'île de Titan quatre-vingt-dix mille tonnes d'huile de phoques. Un véritable pactole pour une si petite société. Elle pensait la chose possible et aurait voulu établir ce record dès la première traversée.

— Ce ne serait pas prudent, lui fit remarquer Guhan. Nous perdrons au moins trois jours pour faire un premier plein avec les phoques. Il faudra nous rendre au nord, à San Diego Station, et j'ai vu sur la carte que nous en serions à deux mille kilomètres, soit quatre jours. Nous livrerons une partie de cette huile et la viande, et nous devrons au retour refaire le chargement. Quarante jours, c'est tout à fait impossible. Même cinquante. Il faut aussi compter avec les avaries, le gros temps, les impondérables…

— Nous pouvons toujours essayer ?

— Oui, dit Ann Suba, à condition de laisser l'équipe des chasseurs sur l'île et de les récupérer au retour avec l'huile déjà prête. Nous gagnerons deux à trois jours.

CHAPITRE XXXII

Ceux qui montèrent sans crainte à bord du bateau furent les trois membres de la famille Socco, les Indiens qui avaient réussi à traverser le bras de mer depuis l'île de glace. La garnison, par contre, montrait quelques réticences et il fallut qu'un officier donne l'exemple pour que les hommes suivent avec leur matériel.

— Il y aura plusieurs transports, annonça Reiner qui, venu avec le bateau jusqu'à Isthmus Station, avait trouvé cet endroit discret pour le mettre à l'eau.

Il avait fallu construire quelques centaines de mètres de voie unique pour y parvenir.

— Le diesel fonctionne bien, déclara Yeuse, mais je n'utiliserai pas les voiles car le système est trop sophistiqué. Il faudra que je l'étudie.

— Dans combien de temps serez-vous là-bas ?

— Nous n'allons pas débarquer sur la côte est, mais trouver le chenal qui nous permettra d'accéder à la côte ouest, ce qui nous prendra un peu plus de temps. Je compte entre quinze et vingt-quatre heures.

C'était un bateau superbe que Lady Diana avait fait fabriquer par ce génie de Pulsach. Cinq ans avant qu'elle ne meure, elle avait prévu une brutale inondation de la Panaméricaine. Elle avait pris ses précautions avec ce bâtiment de vingt-quatre mètres, doté d'un mât télescopique et de puissants diesels. Les hommes de la garnison, tous des volontaires de la Manu, avaient dû s'entasser dans le carré central et les autres cabines, mais si tout allait bien, Yeuse espérait tenir son pari.

Ils quittèrent la côte mexicaine avant l'aube et, quand le jour glacé apparut, ils étaient en pleine mer. Reiner, pris de panique, préféra descendre

avec les autres, et Yeuse resta seule avec les Socco.

Vers trois heures de l'après-midi, la côte est de l'île fut visible et le chenal repéré avant la nuit. Le courant y provoquait une forte houle qui rendit la garnison malade. On distribua des médicaments contre le mal de mer. Socco, sa femme et son fils aidaient Yeuse pour les manœuvres, allaient souvent à l'avant pour surveiller l'apparition d'icebergs. À la lumière des projecteurs, Yeuse navigua encore toute la nuit, et le jour commençait à peine lorsqu'elle aperçut cette tache sombre sur l'île de la banquise.

— Ce sont eux, expliqua Socco.

— Vous êtes sûrs ?

C'étaient bien les phoques, et Reiner accepta de la rejoindre dans le poste de pilotage. Il resta muet de surprise. Yeuse longea la côte durant une heure, mais dut finalement renoncer à aller jusqu'au bout de l'immense troupeau.

— Il faudrait toute la journée, dit Socco.

Il indiqua un endroit où la garnison pourrait débarquer, une crique trop étroite pour que les phoques aient pu s'y installer. Yeuse eut quelques difficultés à s'approcher. La quille racla, mais elle la releva grâce à un moteur électrique et put naviguer dans moins d'un mètre d'eau. Le fils Socco sauta à l'eau avec l'amarre et le voilier put accoster le long d'une sorte de corniche.

— Vous préparez le campement, vous installez les radars, les lance-missiles, ordonna-t-elle. D'ici une semaine, un nouveau contingent viendra vous rejoindre. N'oubliez pas de dresser les antennes radio et d'envoyer des messages toutes les heures.

Les Socco allaient rester pour aider ces gens-là à s'installer. Ils n'avaient toujours vécu que dans des wagons plus ou moins confortables, mais jamais en plein air ou sous des tentes isothermiques. Ils devraient affronter des difficultés inattendues et les Indiens leur faciliteraient la vie.

— Mon cher Reiner, nous allons rentrer seuls, vous et moi.

Elle éclata de rire en voyant la tête de son adjoint à la synthèse scientifique.

— J'ai navigué plusieurs semaines à bord d'un énorme cargo transformé en voilier pour la circonstance, et je vous assure que c'était bien autre chose quand j'étais seule la nuit à la barre à travers les icebergs

géants. Ici c'est d'une facilité routinière, et avant un an il y aura quantité de bateaux pour faire cette traversée et rapporter cette huile précieuse. Vous avez vu ce fabuleux troupeau d'éléphants de mer ? Des millions de litres d'huile en perspective et des réserves de protéines énormes.

— Mais que va devenir votre ami Lien Rag ?

— Eh bien nous trouverons peut-être un terrain d'entente ; au lieu que ce soit moi qui lui achète ses produits animaux, ce sera le contraire.

— Vous comptez l'exploiter de quelle façon ? En confier le bail à une société privée ?

— Je préfère une économie mixte. L'argent sera fourni à parts égales par le privé et la Compagnie, mais celle-ci offrira en outre la protection de ses garnisons, ce qui lui vaudra une prime pour cette dépense.

Lien Rag serait furieux, mais n'avait-il pas essayé de la tromper ? Elle espérait toutefois qu'il serait satisfait des conditions qu'elle lui ferait.

CHAPITRE XXXIII

Chaque jour arrivaient des convois de Roux sur le chantier du Réseau de la Reconquête. La Guilde avait lancé des voies provisoires dans toutes les directions pour atteindre les tribus éparses, mais ce système aurait été insuffisant sans la complicité des bandes isolées de marginaux, de traîne-wagons, d'anciens convicts des trains pénitentiaires qui rabattaient les Hommes du Froid vers les stations ferroviaires. Pour chaque Roux, ils touchaient une prime : de l'argent et des armes, seulement des armes classiques comme des carabines ou des pistolets.

Liensun constata que des milliers de Roux travaillaient sur le chantier, ouvrant le passage à l'imposant ballast qui progressait vers le nord.

Il n'avait pas rencontré sa sœur, n'avait fait que l'apercevoir une fois dans les cuisines du train-restaurant. Par contre, chaque nuit il entrait en communication avec elle. Jael lui indiqua la direction du campement de Jdrien et de ses Roux, et il essaya à plusieurs reprises de l'avertir du comportement de la Guilde envers le Peuple du Froid, mais son demi-frère restait insensible à ses appels télépathiques. Il devait se trouver beaucoup plus loin que ne le pensait Jael.

Tout de suite, Liensun dut s'occuper des systèmes électroniques de signalisation du réseau en construction. Le matériel qu'on lui fournit était d'excellente qualité. On l'avait découvert dans les stocks laissés par les Aiguilleurs en fuite lors du réchauffement.

Tout en installant une série de dispatchings, il mémorisait son travail, le modifiait pour qu'un jour il puisse le détruire en quelques heures, paralysant tout le trafic sur ce réseau.

— Avec ce système de capillaires réfrigérants, nous pourrions construire des îles flottantes propulsées par des turbines à vapeur, déclara un soir un ingénieur qui dirigeait la construction du ballast. Nous pourrions traverser n'importe quel bras de mer, et pourquoi pas un océan entier. Nous avons toute l'huile dont nous pourrions avoir besoin. Il suffirait de concevoir l'armature en forme d'ancien navire de jadis, et les capillaires feront le reste. En quelques semaines, nous aurions une plate-forme importante, épaisse, très résistante, capable d'avancer à petite vitesse, pas plus de quatre ou cinq kilomètres à l'heure, mais ce serait suffisant. Dessus, nous pourrions embarquer tout un train blindé avec des combattants, et quand nous atteindrions le territoire ennemi il suffirait de raccorder nos rails au réseau adverse…

— Quel territoire ennemi ? demanda Liensun en découpant son morceau de viande.

— Les Compagnies de l'Australasienne au-delà du Capricorne, l'Africania mais aussi et surtout la Panaméricaine. Le passage de Drake actuellement ne représente pas une difficulté majeure, entre huit cents et mille kilomètres à franchir… Une petite semaine… Et nous n'aurions pas qu'une île. Nous pourrions en construire à la chaîne et former un jour un pont flottant, ce qui serait mieux que le viaduc géant de cet avorton de Kid.

— Qui parle de viaduc géant ? demanda une voix dans la salle. J'ai participé à sa construction et si l'on oublie la personnalité prétentieuse du Kid, reste que c'était un ouvrage magnifique.

— Qui n'a pas résisté au réchauffement, répliqua avec dédain le même ingénieur. Parce que les sources d'énergie s'éloignaient peu à peu, au fur et à mesure qu'il avançait vers l'est. Mon île emporterait avec elle sa propre énergie, alimenterait directement ses capillaires réfrigérants…

Liensun avait déjà entendu la voix qui venait de s'élever pour défendre le grand œuvre du Kid, mais sans parvenir à donner un visage et un nom à celui qui avait parlé. Une inquiétude diffuse s'empara de lui. Il essaya, lorsque le repas se termina, de reconnaître celui qui avait parlé en vain. Il préféra se réfugier dans son compartiment, en évitant de communiquer à Jael sa propre angoisse.

Pendant plusieurs jours, il prit de grandes précautions mais rien ne se produisit. Par contre, il ne se souvenait toujours pas où il avait déjà entendu

cette voix. Il avait connu des milliers de gens dans sa vie, avait sillonné des milliers de kilomètres.

Un jour, il dut prolonger son travail au-delà de midi. Il veillait à l'installation d'un système très sophistiqué des voies prioritaires de ce réseau, et un essai devait être effectué pour la réception de son ouvrage. Il ne tenait pas à susciter la méfiance de la Guilde en cas de mauvais fonctionnement. Un ingénieur devait venir pour une dernière inspection avant cet essai.

Il arriva vers une heure et Liensun sut tout de suite que c'était lui qui avait parlé l'autre fois. Il se nommait Pawaloski et travaillait auparavant pour le Président Kid. Il s'était intéressé aux filtres à hélium des dirigeables, et avait apporté des améliorations à ces appareils lorsque Liensun séjournait sur la branche latérale du Viaduc appelée Sud 85.

— Je ne m'attendais pas à vous voir, dit Pawaloski. On a signalé la présence d'un dirigeable dernièrement au-dessus de l'Antarctique et je vous imaginais à son bord. Si vous êtes ici c'est en qualité d'espion, n'est-ce pas ? Vous savez ce que la milice de la Guilde fait des espions ?

CHAPITRE XXXIV

Lien Rag savait qu'il lui faudrait en passer par cette cale de construction flottante installée sur le chenal, et non sur l'inlandsis pour éviter les conséquences de l'effritement de la glace en bordure de l'eau tiède de la mer. Et pour construire cette cale pour un cargo de mille tonnes, six mois seraient nécessaires. Déjà, il avait dû réduire ses prétentions et se contenter d'un cargo de mille tonnes. Plus tard, on essayerait de passer à des navires plus importants, mais Pulsach et tous les autres ingénieurs ne se sentaient pas capables de construire plus grand le premier prototype.

Lien Rag vivait dans l'inquiétude et le remords. Le secret de l'île aux phoques ne pourrait être caché durant toute une année encore. Il y aurait bien quelque part, le long des milliers de kilomètres de cette côte ouest, quelques aventuriers pour se risquer sur le bras de mer à bord d'une embarcation bricolée pour aller voir au large ce qui se passait. Depuis les premiers âges de l'humanité, il en avait été ainsi et déjà, durant la préhistoire, les hommes avaient navigué. Les hommes avaient toujours eu le courage d'affronter tous les éléments, l'eau, le feu, l'air, puis la glace. Qui aurait pensé en l'an 2050 de l'ère chrétienne, au début de la Grande Panique, alors que la civilisation s'écroulait, que quelques siècles plus tard, grâce aux rails, les survivants auraient reconstitué un mode de vie, peut-être imparfait, socialement injuste, mais qui avait néanmoins permis un nouveau développement humain ? Que restait-il au bout de dix ou vingt ans d'ère glaciaire ? Quelques centaines de milliers de rescapés vivant dans des conditions atroces. Et désormais la population mondiale devait approcher les cent millions d'individus, peut-être plus, on n'avait jamais fait un recensement général.

Il aurait dû partager avec Yeuse le secret de l'île aux phoques, chercher une entente, au lieu d'espérer stupidement que l'exploitation de ses réserves d'huile animale pourraient être affectées à la Société du Pacifique imaginée par le Kid dont il était le principal associé.

Toujours préoccupé par ces pensées, il fut agacé lorsqu'on lui annonça que quelqu'un voulait lui parler sur une fréquence radio peu habituelle.

— Lady Yeuse ?

— Non, voyageur Lien Rag… Un drôle de nom… Farnelle ?

— Farnelle ?

— Oui, peut-être. Elle appelle d'en face…

L'opérateur désignait, avec un mélange de frayeur et de dédain, la mer :

— L'appel vient de là-bas, du sud-ouest exactement, et d'assez loin.

Lien Rag se précipita et quand il eut placé les écouteurs sur ses oreilles il reconnut la voix de Farnelle, très lointaine.

— C'est vous, Lien Rag ? Je vous appelle de la passerelle du *Rewa*, autrement dit l'ancien charbonnier de Liensun qui a été entièrement rénové. Nous sommes en vue de l'île aux phoques, et nous allons en prendre possession au nom de la Société du Pacifique. Je suis heureuse d'avoir pu vous atteindre. Il y a deux jours que nous essayons sur toutes les fréquences. Quand nous aurons rempli nos soutes nous vous rejoindrons à San Diego Station…

Fin du tome 51

---

[1] Voir *L'Abominable Postulat*, volume X.